

38

LA FIN DES AMOURS
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Tome VI.

A

THE
CHIEF
OFFICE



1

London

V I E
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

PAR M. LOUVET DE COUVRAY.

Nouvelle Edition, corrigée et augmentée.

TOME SIXIEME.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à BRUXELLES ,

Chez B. LE FRANCO, Imprimeur-
Libraire, rue de la Magdelaine.



1 7 9 5.





LA FIN DES AMOURS

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

CET évanouissement dura peu. Je me ranimai par les soins de ma sœur; je repris courage à la voix de mon pere. Mon pere, me flattant d'une espérance que peut-être il n'avoit pas, me pres-
soit de commencer moi-même, avec ma sœur & lui, des recherches qui seroient, disoit-il, plus heureuses. Tandis qu'il me parloit, un papier tombé presque sous mes pieds, à côté de ma chaise, s'attiroit toute mon attention. C'étoit la lettre de mon beau-pere, que le baron, tout occupé de mon état, avoit oublié de reprendre. Je songeois à m'en emparer sans qu'il en

6 VIE DU CHEVALIER

vît rien : j'y réussis avec assez de bonheur, & je me sentis plus content que si j'eusse acquis le plus rare trésor. Elle étoit affreuse, cette lettre ; mais elle étoit injuste : je m'y trouvois bien maltraité ; mais à chaque ligne on me parloit de Sophie. Cet écrit si cruel & si cher, je le repris donc : ah Faublas ! ah-malheureux ! où devois-tu le perdre & le retrouver !

Cependant un accident imprévu menaçoit de nous retenir à *Montcour*. Comme nous venions de monter tous trois en voiture, pour aller du moins jusqu'à ce village de la Croisière, Adélaïde, trop délicate pour supporter en même temps & les fatigues d'une longue route, & les chagrins de son frere, & ses propres agitations, ma chere Adélaïde se sentit fort indisposée.

Mon pere, ces clochers que vous voyez d'ici, je les reconnois ; ce sont les clochers de Némours. Il nous faut tout au plus vingt minutes pour arriver dans cette ville, où nous trouverons tous les secours dont ma sœur peut avoir besoin.

Nous allâmes y descendre dans une auberge : il y avoit à peine un quart-d'heure que nous y donnions nos soins à notre chere Adélaïde, qui paroissoit très-incommodée, lorsqu'un courier vint me demander. Il me remit un billet écrit d'une main inconnue, & conçue dans ces termes.

„ M. le chevalier est averti de la
„ part du vicomte de Florville, que
„ M. Duportail, qui sur le soir d'avant,
„ hier avoit quitté la poste à la *Croi-*
„ *sière*, l'a cependant reprise à *Mon-*
„ *targis*, au milieu de la nuit suivante. „

Venez, mon pere, courons ! volons...
— Votre sœur, me dit-il, est-elle en état de nous suivre ? & puis-je laisser dans une auberge, ma fille seule & malade ? — Vous avez raison... que je suis moi-même fâché de la quitter !... Cependant, mon pere, un intérêt si pressant m'appelle !... ah ! permettez-moi de partir sur le champ... que mon domestique seulement m'accompagne... Vous avez mes pistolets & mon épée ? donnez-les à Jasmin, défendez-lui de

me les confier. Vos ordres seront respectés.... Croyez pourtant que cette précaution est bien inutile; rendez-moi mes armes, & soyez tranquille; je ne m'en servirai ni contre moi, ni contre le pere de Sophie. Ne craignez rien de ma vivacité, si je le rencontre; si je ne le rencontre pas, ne craignez rien de mon désespoir.... L'époux de Sophie ne l'obtiendra de Duportail que par une prompte justification; par des prières s'il le faut, par des larmes!.... Je renonce à tout autre moyen... Votre fils, soit qu'il ne puisse rejoindre son beau-pere, soit qu'il le trouve toujours injuste, toujours inflexible; votre fils dût-il être à jamais le plus malheureux des amans, vivra du moins pour sa sœur & pour vous. M. le baron, Faublas le promet à son pere! Le chevalier le jure, foi de gentilhomme!

M. de Belcour, combattu de plusieurs inquiétudes, ne put aussi promptement que je l'aurois désiré, se résoudre à prendre un parti. Peut-être il étoit effrayé du danger de livrer à lui-même

un jeune homme impétueux que de nouvelles adverstés sembloient devoir éprouver encore; mais sans doute il fut enfin déterminé par la crainte plus grande des excès auxquels pouvoit me porter ma douloureuse impatience, s'il s'obstinoit à me retenir près de lui. Il ne m'accorda néanmoins la permission si vivement sollicitée, qu'après m'avoir fait répéter plusieurs fois, que si j'avois le bonheur de faire quelque découverte, je l'en instruirois aussitôt; qu'au contraire je me hâteroïs de revenir près de lui, dès qu'il deviendroit probable que de plus longues recherches seroient inutiles; & qu'enfin, dans tous les cas, je ne laisserois point passer un seul jour sans lui donner de mes nouvelles.

Adieu, ma sœur; ma chere Adélaïde, adieu. Vas! je suis désolé de te laisser dans l'état où je te vois... Mon pere, vous aurez la bonté de m'envoyer son bulletin, jour par jour; n'est-il pas vrai?

Lorsqu'ainsi je m'inquiétois de la fanté d'Adélaïde, la mienne n'étoit

guere meilleure. Deux journées remplies par de pénibles exercices; près de quatre-vingt lieues faites en moins de trente-six heures; de deux nuits l'une entièrement perdue dans le travail d'un voyage, l'autre trop bien employée dans les jeux de l'amour; enfin les agitations du cœur plus accablantes cent fois que les fatigues du corps; tout cela devoit avoir épuisé mes forces; aussi je n'en trouvois plus que dans mon courage & dans mes espérances.

Quelque diligence que nous eussions faite, nous n'arrivâmes qu'à sept heures du soir à Montargis, où nous ne trouvâmes pas un cheval dans les écuries de la poste. Le même malheur venoit de m'arriver à *Puy-la-Laude*; mais j'avois forcé le postillon de *Fontenay* à pousser plus loin. Ici, malgré mes offres, mes prières, mes menaces, le paresseux mille fois maudit refusa d'avancer, & l'ordonnance à la main, me fit voir que je ne pouvois, en aucun cas, l'obliger à passer deux relais de suite.

Pendant que mon domestique appelloit tout l'enfer à mon secours, je prenois des informations : le maître de poste me disoit bien qu'en effet un homme d'un âge mûr, une très-jeune fille & deux femmes étrangères étoient venus lui demander des chevaux au milieu de l'avant-dernière nuit; mais il ajoutoit qu'ils ne s'étoient fait conduire qu'à une demi-lieue de-là, dans un chemin de traverse, où ils avoient mis pied à terre. J'interrogeai le postillon qui les avoit menés : cet homme ne pouvant m'apprendre ce qu'ils étoient devenus, offrit du moins de me conduire précisément à l'endroit où il les avoit laissés. Il y falloit aller à pied, je m'y déterminai quoiqu'excédé de fatigue... Hélas ! & je pris une inutile peine. Personne n'avoit vu ma Sophie !

Triste, désolé, mais ne pouvant renoncer à mon dernier espoir, je m'efforçai de me persuader que, dans la crainte d'être poursuivi, Duportail, au moyen de quelques relais disposés

exprès, avoit pu faire un long détour pour aller reprendre la poste quelques lieues plus loin, sur la même route. J'envoyai donc Jasmin chercher des chevaux à la poste prochaine, & lui recommandai de les amener le plus promptement possible à telle auberge de Montargis, que lui indiqua le postillon qui seul alloit m'y conduire.

Monsieur, me dit la fille de l'hôtellerie, voulez-vous souper? — J'en aurois grand besoin, je n'en ai pas la moindre envie. Je veux une chambre:.... de la lumière..... & qu'on me laisse tranquille.

Tranquille! quand l'amour élevoit dans mon sein les plus furieuses tempêtes! quand la fièvre me faisoit déjà transir & brûler! Tranquille!

Où l'irai-je chercher?... le moment approche qui va détruire ma dernière espérance..... Duportail a trente-six heures d'avance sur moi; il paroît n'avoir rien négligé pour échapper à mes poursuites... je ne la retrouverai pas.

Il semble qu'ils se soient tous réunis

pour conjurer ma perte... Cet impertinent maître de poste ! n'avoir pas un cheval dans ses écuries !... & cet insolent valet qui refuse de crêver à mon service quatre détestables rosses que j'offre de lui payer dix fois plus qu'elles ne valent ! Mais Jasmin, Jasmin me désespère plus qu'eux tous ! le maraud ne reviendra point,.... les heures précieuses s'envolent,.... Je ne la retrouverai pas.

Les événemens aussi combattent contre moi. Il faut que Mde. de B*** se fasse une fâcheuse affaire, justement quand j'ai le plus grand besoin de ses secours tout puissans. Il faut que ma sœur tombe malade, au moment où le baron demeueroit mon unique appui. C'en est fait : l'étoile favorable qui veilloit sur mes entreprises m'a retiré son influence. Il est à jamais passé, le temps des succès. La fortune jadis prévenoit mes moindres desirs ; maintenant elle se plaît à contrarier mes plus importans desseins : moi, dont chacun eût envié le sort il n'y a pas un an ;

je vais devenir incessamment l'objet de la pitié générale.

De la pitié générale ! oui, je suis en effet le plus infortuné des hommes. . . je ne la verrai plus. . . Non content de me l'enlever, il travaille, dit-il, à sa guérison ; & c'est en m'imputant mille atrocités. . . Pourroit-elle un moment penser que j'en fusse capable ? Croiroit-elle me devoir ses ressentimens ? . . . ou son mépris pire que sa haine. . . Son mépris ! Le mépris de Sophie ! Cette idée me révolte & m'accable.

Quelqu'un eut-il jamais de plus malheureuses amours ? Il suffit qu'une femme me distingue & m'intéresse, pour qu'aussitôt les hommes, le hasard & le sort lui déclarent une guerre cruelle. . . Mde. de B*** qu'ils accusent tous, Mde. de B*** que poursuit leur implacable inimitié, qu'a-t-elle fait de si répréhensible ? . . . Elle m'a trop aimé. Voilà le crime qu'ils ne lui pardonneront pas ! & cette femme déjà trop punie, on m'impose la loi de ne la plus voir ! on prétend me forcer à

la détester ! Ce n'est pas assez que j'aie déshonoré sa jeunesse , flétri ses beaux jours , peut-être avancé leur terme , on veut que je m'en applaudisse ! on veut que je lui souhaite une mort prématurée ! Quelle barbarie ! Leur jalouse rage attaquera bientôt aussi la comtesse , car elle m'adore & je la chéris . . . La comtesse ! elle est enceinte , la comtesse ! O mon enfant ! mon enfant ? hélas ! non , jamais . Jamais mon pere ne l'appellera son fils , ma Sophie ne l'éleva point , Adélaïde lui refusera ses caresses , il ne portera pas le nom de Faublas . . & sa naissance coûtera peut-être à sa mere l'honneur & la vie ! . . . Mais celle-ci , dieux cruels , dieux persécuteurs , celle-ci du moins , respectez-la ! c'est mon amante légitime ! c'est mon épouse idolâtrée ! c'est ma Sophie ! . . en vain je les implore . Contr'elle ils arment déjà son propre pere , ils ordonnent le parricide ! . . . Je vois l'absence & la calomnie creuser une tombe ! . . je vois ma femme y descendre à quinze ans . . . & je reconnois

mes destins : la plus chere victime devoit être immolée la premiere !

Ainsi l'amour qui m'avoit donné les plaisirs & promis le bonheur, l'amour ne me laissera que des regrets amers, des chagrins inconsolables : & pour comble d'horreur, j'aurai coûté la vie à toutes celles qui m'auroient aimé ! ... Malheureux ! ... Vengeons leurs premieres douleurs, & prévenons leurs derniers tourmens. Prévenons leur trépas par le mien. ... par un suicide ! ... Oui, ce sera le crime du sort. ... Immolons Faublas, pour sauver ses trois amantes : sauvons-les en séparant leurs destinées de la mienne ! ... du moins je ne périrai pas tout entier. Elles pourront m'oublier & vivre. ... M'oublier ! jamais. Ni Sophie, ni la comtesse, ni la marquise, ni personne ! Il restera de moi, pour tout le monde, le souvenir de mon dévouement. ... Cependant les époux, joyeux du deuil de leurs moitiés, vont s'applaudir de ce que je n'ai pas vécu plus d'un jour. Les peres, effrayés pour leurs fils, ne manqueront pas

d'exagérer les fautes de ma vie & les horreurs de ma mort ; ils se plairont à remarquer surtout qu'à peine j'ai paru sur la terre. Mais que m'importe le triomphe & la cruelle joie de ceux-là, les terreurs & la fausse pitié de ceux-ci ? Que m'importe ? ... ah ! qu'une fois, une fois seulement deux amans, dignes de l'être, deux vrais amans devant ma tombe un instant arrêtés, se rappellent avec mes courtes erreurs le trépas glorieux qui les aura toutes expiées, qu'ils m'accordent une plainte, qu'ils me donnent une larme, que dans le premier mouvement de leur commisération ils se disent : *ce généreux jeune homme, il mourut pour plusieurs ! N'eût-il pas mérité de pouvoir n'en aimer qu'une & de vivre pour son bonheur ?* Que deux amans le disent, qu'Eléonore & Sophie le répètent, mes mânes seront consolées.

Mais mon pere, qui le consolera ? ... Mon pere ! pourquoi me laisse-t-il à moi-même dans ces momens affreux ? ... pourquoi souffre-t-il qu'on m'arrache

Sophie ? ... Duportail , tu me la rendras , tu me la rendras , ou ton sang , ... insensé ! tu parles de le soumettre , & tu ne peux pas même le rejoindre ! & de sa retraite , qu'il dit impénétrable , Lovzinski brave tes menaces , impuissantes comme tes recherches ! ... C'est à toi de mourir !

Poignants regrets d'un bien perdu sans ressource , cruel desir d'une vengeance impossible , que vous m'êtes insupportables ! Comme vous déchirez un cœur fait pour les passions douces ! ... Vainement je voudrois me dérober à vos fureurs Pour suivi d'affreuses pensées ! environnés de spectres horribles ! ... sont-ce les remords ? ... Sont-ce les furies ? ... Quels transports m'agitent ? ... je me sens des forces extraordinaires ! je me sens une rage égale à mes forces ! ... Cet enfer qu'ils appellent le monde , je puis l'anéantir ! Je puis m'ensevelir sous ses débris ! je le puis ! je le veux ! malheureux ! que vas-tu faire ? ... arrête ! ... Eléonore , que tu vas immoler ! ... &

Sophie ! Sophie ! ... ton amante , ton enfant , ta femme , la marquise aussi te supplient de les épargner ton pere & ta soeur embrassent tes genoux ma main tremble , mes forces m'abandonnent Affeyons - nous Que j'ai chaud ! que j'ai soif ! ah ! mon Dieu !

La voilà cette lettre où mon injuste beau-pere , lui-même , annonce ma tragique fin . Je retombe sur le sinistre passage : *il doit , s'il n'attente pas lui-même à ses jours , tomber par le fer ennemi ; il doit périr avant le temps !* Barbare ! tes prédictions sont des ordres , des ordres que je vais accomplir ! Mais toi-même , tyran farouche , tu ne pourras me refuser quelque pitié , quand tu verras qu'avant d'exécuter l'arrêt fatal , je l'ai presque effacé par mes pleurs .

Qu'il est triste , ce calme qui regne autour de moi ! qu'il est effrayant , ce profond silence ! Un désespoir concentré ! l'image du trépas Pourquoi suis-je seul ici ? ... où donc est ma

sœur ? qui peut retenir mon père ? que fait la marquise ? mon Eléonore , qu'est-elle devenue !... comment ne se sont-ils pas réunis pour empêcher qu'il ne me l'arrache encore ? ... ou pour le forcer à me la rendre... Mais tous , en même temps , me délaissent... toutes les consolations me manquent à la fois... Je n'ai plus de parens , plus d'amantes. Ceux de mes amis qui songent à moi m'évitent ; ceux qui ne me fuient pas , m'oublient. Me voilà seul , absolument seul dans l'univers !... Hé ! bien , la mort me reste. La mort est moins affreuse que l'état où je suis.

O mon père , j'oubliois ainsi mes promesses ; un des pistolets que vous m'aviez rendus , venoit d'être posé sur une même table , à côté de la lettre de Duportail. Je trouvois je ne sais quel affreux plaisir à contempler , l'un après l'autre , l'arrêt & l'instrument de ma mort. Plongé dans le dernier accablement du désespoir , je n'éprouvois plus ni combats ; ni remords , ni terreur : mon heure , peut-être , étoit venue !

Tout-à-coup, la porte s'ouvre; & qu'on devine qui se précipite vers moi, qu'on devine qui je presse sur mon sein, qui me prodigue ses caresses, qui j'accable de mes remerciemens! Regarde, me dit-elle, tu me donnes volontairement les plus grands chagrins, & j'accours pour consoler tous les tiens: dès que tu le peux, tu m'échappes, & je ne me lasse pas de venir à toi la première.

Un moment, peut-être, vous avez espéré que j'embrassois la plus chérie des trois. Hélas! non; Sophie ne m'étoit pas rendue. Mais je retrouvois cette femme, presque autant que la mienne, jeune, jolie, sensible & malheureuse: je retrouvois Mde. de Lignolle.

Vous connoissez mes impatiences & son étourderie, ma prompte ardeur & ses vivacités. Doucement serré dans ses bras, pouvois-je encore songer à m'endormir d'un éternel sommeil? Une autre envie que celle de la destruction faisoit déjà bouillonner mon sang, & la fièvre du désespoir tournoit toute entière au profit de l'amour.

Tout le monde fait en quel mauvais état se trouve ordinairement le meuble principal qui garnit toujours la chambre d'une auberge. Or, qui se chargera d'excuser la comtesse & le chevalier, qu'un même desir entraîna sur le grabat le plus misérable ? Je pourrois, pour leur justification commune, observer que les lits les plus chers à Morphée ne sont pas les plus agréables à Vénus ; mais cette fois, je passe condamnation sur un fait que je tiendrois secret, si le fil des événemens ne me forçoit à le raconter. Je dirai donc qu'il y eut ici, de la part du ministre & de la victime, une précipitation également condamnable. J'avouerai que celle-ci fut, avec trop d'irrévérence, immolée au pied d'un autel qui n'avoit pas même de rideaux. J'avouerai surtout, qu'avant de commencer le sacrifice, Faublas devoit du moins fermer l'entrée du temple aux profanes.

Nous mourions pour la divinité dont tous les feux nous embrâsoient, quand on vint nous troubler dans son culte.

La porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup ; quelqu'un entra brusquement. Une voix , qui me parut avoir le double accent de la surprise & de la douleur , une voix que je crus reconnoître , laissa d'abord échapper cette exclamation toute simple : *Bon Dieu ! que vois-je ?* Hélas ! moi , je ne voyois déjà plus rien ; je n'avois pas même la force de faire un mouvement pour essayer de regarder celle qui venoit ainsi déranger deux amans. Soit que les plaintifs accens de cette voix , toujours chere, eussent produit dans tout mon être une trop prompte révolution , ou plutôt , soit que la nature enfin épuisée par tant de fatigues extraordinaires en si peu de jours accumulées , demeurât trop foible pour supporter le dernier effort de l'amour , je tombai sans connoissance dans les bras de la comtesse , qui pour le moment plongée dans un évanouissement d'une espece plus désirable , se trouvoit hors d'état de me secourir.

Le bruit d'une berline & ses cahots , rappelerent mes esprits. Un clair de

lune favorable me permit de voir, dans tous ses détails, la situation nouvelle où j'étois : je la trouvois, en vérité, plus douce que ma maladie ne me sembloit douloureuse. On m'avoit ôté les habits de mon sexe, on m'avoit rendu mes habits de femme. J'étois presque couché dans la voiture, sur le siège du fond. Du même côté, dans l'encoignure à droite, Mde. de Lignolle, étroitement resserrée, supportoit la plus grande partie de mon corps, devenu vraiment un fardeau. Ma tête appesantie reposoit sur son sein; ses deux mains couvroient mon front glacé; mon visage, que réchauffoit le sien, recevoit des baisers & des pleurs; le souffle vivifiant d'une amante ranimoit le souffle incertain de ma vie presque éteinte.

En face d'elle & de moi, sur le siège de devant, presque dans le coin de la gauche, un jeune homme, dont la charmante figure offroit des signes certains d'une grande altération, soutenoit mes jambes sur ses genoux, & se tenant à demi-courbé, s'appuyoit légèrement

rement sur les miens. Il essayoit de faire passer la douce chaleur de ses mains dans mes mains arrosées de ses larmes. La plus fatigante des attitudes sembloit ne rien coûter à son courage. Il attendoit avec inquiétude, mais sans impatience, que son ami, r'ouvrant enfin les yeux, payât tous ses soins d'un regard.

Bon soir, mon Eléonore ! & vous, ma . . . (jè me repris) mon ami, cher vicomte, généreux Florville, bon soir.

Toutes deux me répondirent par leurs caresses, par leurs sanglots, par l'expression touchante de leurs alarmes & de leurs espérances. Vicomte, je ne m'étois donc pas trompé ? c'étoit vous qui nous surpreniez ? . . . c'étoit moi, interrompit-il avec un profond soupir.

Vraiment, j'en suis encore toute honteuse, dit Mde. de Lignolle... Heureusement que Monsieur savoit à-peu-près.

...mais n'importe. Quelle différence !.. Monsieur, je vous conjure encore de n'en rien dire à personne, à la marquise de B*** sur-tout, je vous en conjure ;

car vous me feriez mourir de chagrin. Il répondit d'un ton pénétré : Mde. la comtesse peut compter sur la plus inviolable discrétion. C'est Monsieur qui d'abord vous a secouru , reprit Mde. de Lignolle ; c'est aussi Monsieur qui a bien voulu prendre la peine de vous habiller ; car enfin , la décence ne me permettoit pas. . . . Le voilà qui rit , interrompit le vicomte. Ah ! tant mieux ! dit la comtesse avec un cri de joie ; sans doute il souffre moins. . . . Vraiment je l'admire ! sa gaieté ne l'abandonne jamais ! Faublas rit toujours ! . . . mais quelquefois il pleure aussi ! Mohamant fait pleurer ! Le vicomte se contenta de répondre : A qui dites-vous cela ? Mde. de Lignolle , après un moment de réflexion , m'embrassa tendrement. Monsieur , me dit-elle , vous riez de ce que votre amante , surprise dans vos bras , parle de décence ; mais pourtant j'ai raison. Une femme d'ailleurs encore toute confuse , pouvoit-elle vous habiller dans une auberge , & devant une foule de gens accou-

rus au bruit de votre accident ? Le vicomte, en se chargeant de ce soin-là, m'a rendu le plus grand service ; il nous a tous deux secourus en même temps. Grâce à lui, des étrangers n'ont pas vu mon désordre, les importuns se sont promptement retirés ; en un clin-d'œil vous avez été de la tête aux pieds revêtu. On ne sauroit trouver un ami plus empressé, plus compatissant ; une femme-de-chambre plus entendue, plus alerte... Vraiment, M. le vicomte, vous possédez au suprême degré l'art de secourir & d'habiller les femmes. . . . Mais admire, mon ami, jusqu'où va sa prévoyance ! dans l'espoir de nous rencontrer ensemble, il s'étoit muni des habits que maintenant tu portes.

J'écoutois, avec un plaisir secret, la comtesse-faisant l'éloge de la marquise. Cher vicomte, vous êtes en effet le plus généreux, le plus délicat des amis. Comment vous exprimer ma reconnoissance ? — Ménagez-vous, répondit-il, ne parlez pas, craignez toute espece d'agitation. — Mon domestique vous a-

t-il rejoints dans cette auberge? — Non.
 — Quoi ! mon pere & ma sœur, sans y
 avoir été préparés, vont me voir arri-
 ver! ... — Taisez-vous; je fais qu'ils
 sont à Némours; nous les ferons ayer-
 tir demain dès le matin. — Demain!...
 Où me conduisez-vous donc?

J'ignore ce qui me fut répondu : je
 retombai dans ma léthargie.

Celle-ci, troublée par des rêves
 affreux, dura plus long-temps que la
 première; il faisoit grand jour, &
 j'étois bien foible quand je me réveillai.

Je reconnus le château du Gâtinois,
 l'appartement de Mde. de Lignolle,
 son lit, l'heureux lit où l'amant d'Eléo-
 nore avoit dernièrement passé deux
 nuits avec elle. C'étoit-là que mainte-
 nant Mlle. de Brumont languissoit acca-
 blée des peines du cœur & des douleurs
 du corps ! A genoux dans la ruelle, un
 mouchoir sur les yeux, les bras éten-
 dus vers moi, la tête penchée sur l'extré-
 mité de mon traversin, Florville au
 désespoir gémissoit à ma droite. Je vis
 à ma gauche un objet non moins digne

de pitié : c'étoit mon Eléonore , les cheveux épars , la pâleur sur le front , les yeux levés au ciel , la mort dans les yeux. C'étoit mon Eléonore , qui , plutôt étendue qu'affise sur le bord du lit , disoit en sanglottant ; le cruel ! si du moins il ne parloit que de son épouse ! mais il desire ma rivale la plus détestée ! mais sans cesse il appelle cette Mde. de B*** dont je ne puis entendre le nom ! il l'appelle presqu'aussi souvent que son Eléonore ! hélas ! je croyois n'avoir à combattre que l'amour de Sophie : je n'imaginois pas qu'il eût pour la marquise un véritable attachement ! ... Mais comment fait-il donc pour aimer ainsi tout le monde ? Moi , je ne puis adorer qu'un homme ! je ne puis idolâtrer que lui ! Quelle femme aurois je à redouter , si l'ingrat vouloit payer mon amour d'un amour égal ? — Eh ! Madame , il est chez vous , interrompit le vicomte , tout-à-coup sorti du profond accablement où je l'avois vu plongé. Déjà vous avez sur celles que vous appelez vos rivales ,

l'avantage d'être mere ; bientôt vous aurez l'avantage plus grand d'avoir sauvé ses jours. Il est chez vous ; n'êtes-vous pas trop heureuse ? — Oui , s'écria-t-elle avec transport , ses jours , que sa femme avoit compromis , que la marquise auroit abrégés , je les sauverai , moi ! j'aurai le bonheur de les prolonger peut-être , & de les embellir. C'est à moi qu'ils seront consacrés ; car c'est à moi qu'ils appartiendront. . . . Oui ! sauvons-les. Employons ce nouveau moyen d'être aimée , puisque tous les autres ne suffisoient pas ; serrons de ce nouveau nœud les liens qui nous unissent : que dans le cœur de mon ami , la reconnoissance se joigne à l'amour pour m'assurer une préférence d'ailleurs méritée. Sauvons-les. . . . Mais le pourrai-je ? . . . Si le mal fait toujours de nouveaux progrès ! Si cette fièvre a des redoublemens ! si , comme tout-à-l'heure , dans l'accès d'un transport furieux , il veut quitter son lit , sortir de cet appartement , courir à Sophie qu'il croit voir , à Mde. de

B*** qu'il croit entendre ? Le moyen de le calmer , quand il me met au désespoir ? Le moyen de le retenir , quand je suis si foible ? ... Une soirée si pénible ! une nuit passée dans les plus vives alarmes ! je me sens tout-à-fait épuisée ! ... Vous , M. le vicomte , vous avez plus de force & de présence d'esprit que moi ; cependant vous paroissez aussi bien abattu , bien accablé ... hélas ! son ami comme son amante , n'auroit-il plus que du courage ? O mon Dieu , donnez-nous des forces ! ... Mais je vous implore pour une passion que vous condamnez ! Que vous condamnez ? ah ! vous n'êtes pas injuste ! Voyez mon cœur , & jugez ! Jugez ! prenez pitié d'une foible mortelle ! ... Si pourtant mes vœux ne sont pas entendus ? si Faublas succombe ? ... S'il succombe ? du moins je n'aurai pas sa mort à me reprocher ; ce sera sa femme non ; son indigne maîtresse , la marquise de B*** ! le souvenir de Sophie lui cause , en effet , de vives agitations ; mais c'est , je le

vois bien , celui de Mde. de B ***
 qui le poursuit , qui le tourmente , qui
 l'enflamme ! C'est celui-là qui brûle
 son sang ! c'est celui-là qui le tue !....
 Si Faublas succombe , je joindrai cette
 méchante femme : ta passion désordon-
 née , lui dirai-je , a détruit ce que le
 ciel avoit créé de plus parfait. Ton
 artificieuse rage vient de me priver du
 mortel que j'idolâtrois. Tiens , reçois
 le digne prix de tes scélératesses ! dès
 que j'aurai dit , je la tuerai. Et puis
 j'irai sur le tombeau de mon amant....
 j'irai ! je ne pleurerai plus ! je me poi-
 gnarderai !

Ainsi , dans sa douleur , Mde. de
 Lignolle m'éclairoit sur le danger de
 mon état : ce que je prenois pour une
 léthargie , c'étoit l'assoupissement de la
 fièvre ; ce que j'appelois mes rêves ,
 c'étoit un véritable délire.

Cependant j'étois excessivement las,
 & pour me procurer quelque soulage-
 ment en changeant de posture , j'es-
 sayai de me mettre sur mon séant. Mes
 deux gardes , au mouvement qu'elles

me virent faire , se jetterent sur moi , me saisirent par les bras , & réunissant leurs efforts , me retinrent dans la situation qui m'incommodoit. Pourquoi voulez-vous quitter votre ami , disoit la marquise. Restez-là , crioit la comtesse , restez-là , m'entendez-vous ? — Eléonore ! chere amante ! je ne veux pas m'en aller. Sois tranquille. — Ha ! dit-elle , en m'embrassant , tu me reconnois donc ? Reste-là , je t'en prie ! . . . Va , j'aurai bien soin de toi . . . Va , tu ne manqueras de rien ! — J'adressai la parole à Mde. de B *** : & vous aussi , prenez courage , ma généreuse amie . . . — Il est encore dans le délire , interrompit Mde. de Lignolle. — Au contraire , répondit la marquise , je le crois tout-à-fait revenu. C'est au vicomte qu'il adresse la parole , & pourtant c'est toujours à la comtesse qu'il parle ! C'est moi qu'il regarde , & c'est vous qu'il voit ! Plaignez - vous , plaignez - vous donc ! — Mon cher Florville , quelle heure est-il ? — Midi. — Midi ! Comtesse , avez-vous fait avertir mon

pere ? Avez-vous envoyé savoir des nouvelles de ma sœur ? — On devrait déjà être revenu , me répondit-elle.

A l'instant même nous entendîmes du bruit dans le corridor : c'étoit *la Fleur* qui revenoit de *Némours*. La comtesse courut lui ouvrir la porte de son appartement , qu'elle referma , dès que le domestique fut entré.

Il avoit vu M. de Belcour : ma sœur se portoit beaucoup mieux : mon pere viendrait dans la soirée faire une visite à M^{de}. la comtesse. — Fort bien , la Fleur , lui dit-elle ; mais ne mentez pas : Julien à qui j'avois ordonné de monter à cheval pour aller à Paris informer M. de Lignolle de notre arrivée ici , Julien est-il parti tout de suite ? — Avant deux heures du matin , Madame. — Bon ! mon cher , laissez-nous... Ecoutez donc , la Fleur , ... prenez cet argent , soyez discret... envoyez-nous promptement M. Despeisses qui doit être resté là-bas.

Ce M. Despeisses ne se fit pas attendre. Il me tâta le pouls , regarda mes

yeux , me fit tirer la langue , & prononça hardiment qu'il n'y avoit plus la moindre apparence de danger. Seulement il ajouta que la malade avoit besoin de repos. La comtesse , dans le transport de sa joie , sauta au col du médecin , qui fut embrassé d'abord , & puis renvoyé.

Mde. de B * * * , depuis quelques minutes , paroissoit livrée à de sérieuses réflexions. Elle rompit enfin le silence , pour donner à Mde. de Lignolle un conseil qui n'étoit pas absolument désintéressé. Heureusement , dit - elle , il n'est plus nécessaire que nous restions toutes deux auprès de lui. Mde. la comtesse ne feroit-elle pas bien de se jeter toute habillée sur le lit de camp dressé dans le cabinet ? — Mais vous-même , Monsieur , . . . — Quant à moi , rien ne presse , interrompit le vicomte ; je suis visiblement moins accablé que vous. D'ailleurs , j'aurai tout le temps cette après-dînée. Vous , Madame , il faudra que vous receviez la visite du baron. La comtesse déclara

qu'elle ne me quitteroit point ; & je crois que les adroites sollicitations de la marquise auroient été perdues , si je ne les avoit appuyées de mes vives instances. Encore Mde. de Lignolle ne nous obéit-elle qu'après nous avoir fait promettre, que nous ne la laisserions pas dormir plus de deux heures.

Il y eut quelques momens de silence & de calme ; après quoi le vicomte me quitta sans bruit, fit sur la pointe du pied plusieurs tours dans l'appartement, regarda , sous je ne sais quel prétexte , à travers les vitres du cabinet où reposoit la comtesse ; puis revenant prendre au chevet de mon lit sa place accoutumée : elle dort , me dit-il à mi-voix. Et , d'un air inquiet , il ajouta : chevalier , j'ai mille choses à vous dire ; mais gardez-vous de m'interrompre , ne vous fatiguez pas ; écoutez seulement. Ici Mde. de B *** s'étant un instant recueillie , prit une de mes mains , qu'elle retint dans les siennes , & me regarda tendrement. Ah ! reprit-elle enfin , voyez si je n'ai pas raison d'accuser

d'accuser le sort ! moi , qui depuis six
 mois & pour toujours , condamnée au
 repentir , à l'indifférence , aux regrets ,
 ne voyois plus qu'une consolation pos-
 sible , celle de contribuer du moins en
 quelque chose à vos félicités , je viens
 de faire tous vos malheurs ! Je sacri-
 ferois pour mon ami ce que j'ai de
 plus cher , & c'est par moi qu'il a perdu
 ce qu'il chérit le plus ! Suis-je assez
 malheureuse ? Depuis long-temps vous
 ne devez plus m'aimer , Faublas ; désor-
 mais vous allez me haïr ? — Ne plus
 vous aimer ! — Parlez donc plus bas ,
 interrompit-elle , ou plutôt , ne parlez
 pas. Ne parlez pas , mon ami , cela vous
 agite , cela vous fait mal Faublas ,
 vous allez me haïr , répéta-t-elle d'une
 voix tremblante ! & comme elle me
 vit prêt encore à l'interrompre , elle se
 hâta d'ajouter : mais non , non , vous
 seriez trop injuste . . . Faublas , puisque
 vous ne desirez point de me trouver
 coupable , répétez-vous pour ma justi-
 fication ce que je vous ai dit dans la
 forêt de Compiègne. Ah ! votre amie

ne s'en défend point : pour qu'elle se trouve un peu moins à plaindre , il lui importe que vous ne conserviez contr'elle aucune espece de ressentiment. — O ! vous , qui m'êtes toujours chere , croyez-moi ; je ne conserve que le souvenir d'une générosité , d'une délicatesse à laquelle on ne peut rien comparer ! Et , le dirai-je ? d'un am... Je l'aurois dit , mais la marquise craignit apparemment de l'entendre ; elle me coupa brusquement la parole : d'une amitié qui ne finira qu'avec la vie ; je comprends : mais ne parlez pas , Faublas ; craignez , je vous le répète , toute espece d'agitation. Laissez-moi parler seule ; laissez-moi la douceur de vous apprendre combien je me suis occupée de vous depuis notre séparation dans la forêt. Tourmentée de la crainte de ne pouvoir plus empêcher le cruel événement que je redoutois , je me suis hâtée d'arriver du moins assez-tôt pour vous offrir les soins de l'amitié. Elle ajouta , d'un ton bien triste : il est vrai que je prenois une inutile

peine. L'amour déjà vous consolait : une femme plus chérie. . . — Plus chérie ! . . . n'affirmez pas cela , car en vérité je ne fais qu'en penser moi-même. — Quoi ! répondit-elle , en affectant de prendre le change , vous n'aimez pas Mde. de Lignolle autant que Sophie ? — Autant que Sophie ? Non , sans doute. Ni Mde. de Lignolle , ni . . .

Je crois que j'allois dire , ni Mde. de B***. Elle m'en empêcha.

Mais , Monsieur , ne criez donc pas ! faudra-t-il vous le redire cent fois ? . . . Faublas , vous réveillerez la comtesse . . . vous vous ferez mal . . . mon ami ? . . . Je ne sais plus ce que je vous disois ? — Que vous vous étiez hâtée de venir pour me consoler. — Pour vous consoler ! je n'ai point dit cela ! . . . Pour vous secourir , chevalier . . . En effet , dès que Mde. de Lignolle vous eut emmené , dès que Rosambert . . . — A propos , qu'est-il devenu ? — Je l'ai fait transporter à Compiègne même , dans la maison d'un ami que j'ai là. — D'un de vos amis , à vous ? — A moi.

Le chirurgien parloit de risquer le transport à Paris : je n'ai point voulu qu'on fît supporter à M. le comte les fatigues d'une route ; je n'ai point souffert qu'on le mit à l'auberge : il n'y auroit peut-être pas trouvé tous les secours nécessaires ; & , dans l'état où il est , le défaut de soins eût pu lui causer la mort. Le lâche l'a méritée , mais c'est de moi qu'il la doit recevoir. Je ne confierai point aux communs accidens de la vie le soin de son châtiment , qui me regarde seule. Au reste , ce que je desirer le plus... — Mais écoutez donc : ne craignez-vous pas les suites de cette affaire ? êtes-vous sûre de la discrétion de tant de gens ? ... — Allons , mon ami , ne dites plus rien , vous vous fatiguez..... Je me suis servie des moyens ordinaires , qui ne sont pas mauvais ; j'ai magnifiquement acheté le secret : les promesses & les menaces ont été prodiguées avec l'or. — Ces précautions ne suffisent pas toujours. — Paix donc..... J'en ai pris d'autres , poursuivit-elle

d'un air embarrassé. . . c'est pour cela qu'il m'a fallu rentrer dans la capitale, où j'ai perdu quelques heures. mais dès que je me suis vue libre, j'ai volé du côté de Fromonville. . . . où je croyois arriver avant vous, puisque vous deviez. passer la nuit chez la comtesse. A moitié chemin, j'ai rencontré un de mes émissaires, qui venoit à Paris me rendre compte de ce que ses compagnons avoient découvert à Montcour. Il avoit, sur sa route, attentivement examiné les voyageurs. Par les divers renseignemens qu'il me donna, j'appris, non sans quelque surprise, que vous aviez sur moi beaucoup d'avance, & que Mde. de Lignolle aussi me précédoit de quelques postes. A cette nouvelle, j'ai redoublé de vitesse, & si je n'avois pas manqué de chevaux à *Puy-la-Laude*, j'étois encore à Montargis avant la comtesse. — Oh! oui, mais elle est arrivée la première; & même, à propos de cela, je vous dois bien des remerciemens, bien des pardons sur-tout.. Vous nous avez trouvé..

42 VIE DU CHEVALIER

Comment avois-je négligé de fermer cette porte ? comment... — Chevalier, faites-moi grâce des détails ; & tenez, je vous en prie, qu'il ne soit jamais entre nous question de cette rencontre. — Cependant, permettez.... — Je ne permets rien. Vous ne parlerez plus de cette aventure, si vous conservez pour moi quelque...

La marquise un moment s'arrêta pour chercher l'expression convenable. Ce fut le mot estime qu'elle prononça d'abord ; celui de respect, elle ne le hasarda qu'après, d'une voix tremblante, & d'un air presque humilié.

Oui, j'ai pour vous beaucoup d'estime, beaucoup de respect, beaucoup d'am... — D'amitié ; je vous entends, n'achevez pas... Faublas, me voilà pleinement récompensée : il ne manque plus à ma tranquillité que la certitude de votre entier rétablissement... Vous avez beaucoup trop parlé, reposez-vous ; tâchez de dormir... ne fut-ce qu'un quart-d'heure... je vous en prie... je le veux.

Si elle ne m'en avoit pas donné l'ordre , je me serois vu bientôt forcé de lui en demander la permission. Mais le pénible sommeil qui m'accabla ne dura pas long-temps. Je me réveillai sitôt & si brusquement , que la marquise en fut déconcertée : je la surpris versant des larmes sur un papier qu'elle se hâta de dérober à ma vue. Quel est donc , osai-je lui demander , quel est cet écrit fatal qui fait ainsi couler vos pleurs ? — Hélas ! pourquoi vous le dirois-je ? répondit-elle en soupirant. — Sans doute , répliquai je avec un peu d'amertume ; il est passé le temps où votre ami pouvoit n'ignorer aucun de vos secrets. — Des secrets pour vous ! dit-elle. Si j'en avois , je n'en aurois qu'un ; & celui-là , Faublas , vous le devineriez sans peine ; mais alors il faudroit , par commisération autant que par délicatesse , m'aider à le garder. — Commisération ! quel mot ! — C'est celui qui convient. Mes chagrins. . . — Je m'efforcerai du moins de les consoler. — Et si maintenant , s'écria-

elle avec désespoir, si maintenant plus que jamais ils sont inconsolables ! Tenez, mon ami, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ne me demandez rien, laissez-moi seule & toute entiere à ma douleur, laissez-moi pleurer. . . . des plaintes & des larmes ! voilà donc ma dernière ressource ! & pourtant je me suis estimée capable de soutenir patiemment les dures épreuves réservées aux femmes malheureuses & à la plus malheureuse des femmes ! J'ai eu l'orgueil de me croire à jamais prémunie contre les injustices des hommes & les persécutions du sort. Insensée que j'étois ! . . . du moins je me suis aujourd'hui, par ma propre expérience, convaincue d'une vérité que j'avois toujours soupçonnée & qui console ma foiblesse : ce courage guerrier dont vous autres hommes vous montrez si fiers est de tous les courages le plus facile, comme le plus commun. Il est aisé d'aller, pour la vengeance ou pour la gloire, un moment exposer sa vie ; il ne l'est

point de soutenir avec une égale constance plusieurs malheurs inattendus. Tant d'autres revers plus grands encore, aussi peu prévus, aussi peu mérités, ne m'avoient pas tout-à-fait abattue. Pourquoi celui-ci m'accablait-il ? Je ne sais, mais j'ai sur le cœur un énorme poids ; si je n'obtiens un prompt soulagement je succombe ; il faut céder ; mon ami, laissez-moi pleurer, laissez-moi gémir.

Je voulus parler, mais pour m'en empêcher elle posa sa main sur ma bouche. Je pris cette main toujours douce & jolie, je la ferrai, je la baisai, je la mis sur mon cœur, sur mon cœur vivement ému.

On eût dit que Mde. de Lignolle attendoit ce moment : elle sortit tout-à-coup du cabinet où je la croyois endormie. Mon premier mouvement fut de repousser la marquise. Celle-ci, toujours étonnante dans les occasions pressantes, conserva plus de présence d'esprit que moi. Persuadée qu'il étoit trop tard, elle ne voulut ni retirer sa

main, ni changer de situation. Vous m'auriez laissé dormir jusqu'à demain, dit la comtesse. Puis regardant le vicomte, elle ajouta : qu'y a-t-il donc ? — Une palpitation, répondit-il froidement. — Une palpitation !... Mais vous pleurez ! Est-ce que c'est dangereux, une palpitation ? — Pas ordinairement, mais dans son état, toute agitation peut être nuisible. — La comtesse m'adressa la parole : mon ami, vous sentiriez-vous plus mal ? — Au contraire, je me sens mieux. — Parce que tu me vois ? — Parce que je revois celle qui m'est chère, celle à qui j'ai donné trop de chagrin, celle dont la tendresse inquiète veille sur mes jours... — C'est assez, interrompit Mde. de B***, qui me serra la main, elle vous comprend ; elle est payée de ses soins. Sans doute, je le comprends, s'écria Mde. de Lignolle en m'embrassant, mais n'importe, laissez-le dire, il parle si bien.

Quoique la comtesse témoignât le desir de me faire causer, je gardois le silence. Et qu'aurois-je pu dire encore ?

je venois de m'expliquer de maniere que tout le monde avoit été content.

Personne ne le fut quelques momens après, car M. de Lignolle arriva beaucoup plutôt qu'on ne l'attendoit : *Julien* dépêché vers lui l'avoit rencontré sur la route. Il demanda de mes nouvelles avec beaucoup d'empressement & d'intérêt ; mais l'air dont il regardoit la marquise ne laissa pas de m'alarmer. Monsieur est un intime ami de Mlle. de Brumont, lui dit la comtesse, qui s'aperçut comme moi de son inquiétude & de son étonnement. Un ami ? répéta-t-il. La marquise se hâta de prendre la parole ; un ami de l'enfance. — Monsieur est noble ? Je suis vicomte. — Vicomte de ?... — de Florville. — Ce nom-là est nouveau pour moi. — Peut-on savoir tous les noms ? — Sans me vanter il y en a peu que j'ignore. Il prit un siege, & regardant la marquise d'un air dédaigneux, il ajouta : mais apparemment que votre famille n'est pas ancienne ? — Le grand-pere de mon bisayeul a monté dans les car-

rosses du roi. — Ah ! ah ! ... Monsieur ,
 je suis votre très-humble serviteur. Il
 s'étoit levé & venoit de saluer la mar-
 quise. Vous paroissez bien jeune ? lui
 dit-il. — Je ne suis pas majeur. — Ni
 prêt à l'être ? — Oh ! j'y viendrai. —
 Par quel hasard , demanda-t-il à sa
 femme , avons nous le bonheur de pos-
 séder Monsieur chez nous ? — Par quel
 hasard ? Mais c'est que. . . c'est que. . .
 — Voici le fait , interrompit le vicomte
 qui vit l'embarras de la comtesse. — Hé
 bien , oui , dites-le ! vous ! s'écria-t-elle.
 — Voici le fait , répéta Mde. de B***.
 Depuis long-temps Mademoiselle me
 faisoit espérer que j'aurois le plaisir de
 lui donner à dîner chez moi. Elle avoit
 jusqu'à présent différé de me tenir
 parole ; parce qu'il y a , pour ainsi dire ,
 un voyage à faire. . . . — Où demeurez
 vous donc ! — A Fontainebleau. J'y
 passe huit mois de l'année , j'ai un
 appartement au château. M. de Lignolle
 s'inclina.

Moi , j'écoutois la marquise avec un
 plaisir mêlé d'étonnement : cette femme

qui tout-à-l'heure déplorant je ne fais quel malheur nouveau , paroïssoit inutilement vouloir retenir des sanglots , étouffer ses gémissemens & résister à son désespoir ; est-ce bien elle que j'ai vue , le moment d'après , donner avec un admirable sang-froid le change à la comtesse ? Est-ce bien elle que j'entends maintenant , d'une voix ferme & d'un front tranquille , & du ton de la vérité , faire à M. de Lignolle une fable impromptue , ingénieuse & vraisemblable ? Oh ! Mde. de B*** , comme vous savez au besoin composer votre figure , assurer votre maintien , sécher vos larmes , dissimuler vos passions , vous rendre enfin tout-à-fait maîtresse de vous ! Oh ! comme en un moment vous venez de justifier & d'augmenter la haute opinion que j'avois de vos talens & de votre force !

Elle continuoit : hier pourtant Mademoiselle est venue..... Ah ! voilà , s'écria le comte en s'adressant à moi , voilà cette affaire indispensable qui vous forçoit à sortir pour vingt-quatre

heures ! c'étoit pour une partie de plaisir que vous quittiez la comtesse retenue au lit par une indisposition assez grave ! A sa place je ne vous le pardonnerois pas. La marquise reprit, elle est venue, & pour comble de bonheur elle m'a amené Mde. la comtesse. . . . Quoi ! dit M. de Lignolle à sa femme, vous avez dîné chez un jeune homme que vous ne connoissez pas & qui ne vous avoit pas même invitée ? — Monsieur, trêve de morale, répondit-elle, écoutez l'histoire jusqu'à la fin ; vous concevez, ajouta le vicomte, combien la visite de ces Dames m'a charmé. Hélas ! ma joie n'a pas duré long-temps. Dans l'après-dîné Mademoiselle s'est sentie mal à son aise, nous avons cru que ce ne seroit rien ; mais le soir le mal a augmenté. Nous voilà d'abord fort embarrassés, comme vous pensez bien ; car il n'y avoit pas moyen qu'une jeune Demoiselle malade restât chez un garçon. Heureusement Mde. la comtesse qui a beaucoup de présence d'esprit. . . . —

Beaucoup moins que vous, M. le vicomte, je vous rends justice.... — a pris le parti de faire transporter Mademoiselle ici.... où elle a bien voulu me permettre de l'accompagner. — Pourquoi donc ici plutôt qu'à Paris ? dit le comte à Mde. de Lignolle. — Pourquoi ?.... ma foi, demandez à M. le vicomte. — Celui-ci répondit aussitôt : parce qu'il y auroit eu quatorze mortelles lieues à faire, & que de Fontainebleau ici il n'y en a pas sept.

Le comte, qui ne trouva pas cette raison mauvaise, garda le silence pendant quelque temps ; il paroissoit observer M. de Florville & Mlle. de Brumont. Puisque vous êtes l'ami de Mademoiselle, dit-il enfin, vous devez savoir deviner les charades ? Oui, Monsieur, répliqua la marquise, mais pas à présent, s'il vous plait ; je ne m'y sens pas du tout disposée.

Ceci fut pour M. de Lignolle un nouveau trait de lumière, il prit la comtesse à part ; mais curieux de savoir

ce qu'il lui disoit, nous écoutâmes attentivement.

Madame, ce jeune homme là n'est pas l'ami de votre Demoiselle de compagnie. — Que voulez-vous qu'il soit ? — Il est son amant, Madame. — Ha ! l'excellente idée que vous avez là. — Ne riez pas, Madame, vous savez que je m'y connois. — Je sais que vous le dites. — Et je crois qu'il faut veiller sur Mlle. de Brumont. — Vraiment, Monsieur ? — Il faut y veiller de près. — C'est mon intention. — Ce vicomte est jeune. a une jolie figure. ne paroît pas manquer d'esprit. ... ni d'usage. ... je lui trouve je ne sais quoi de très-distingué. & je l'ai vu quelque part. ... il a tout l'air d'un séducteur, Madame. — Monsieur, j'admire avec quelle sagacité vous pénétrez les gens en un quart-d'heure. — Voilà ce que c'est que de connoître le cœur humain, comtesse ! je crains que la petite Brumont ne soit déjà la dupe de ce jeune homme là. — Bon ? — Avant-hier, qu'est-elle deve-

nue ? — Elle a passé la journée chez son pere. En êtes-vous sûre ? — Oui.

— Mais hier, ce dîner à la campagne ? cela ressemble furieusement à une partie fine, au moins. — Je ne fais

pas ce que c'est qu'une partie fine, Monsieur. — Madame, une partie fine

.... c'est une partie.... C'étoit une partie fine, allez, je vous le dis. —

Expliquez-moi donc.... — Je vous l'explique aussi : c'est une partie....

une partie à deux. — Nous étions trois.

— Aussi je suis persuadé que vous les avez beaucoup dérangés en y allant.

— Ai-je mal fait ? — Vraiment, vous auriez dû auparavant me consulter. —

Passons, Monsieur. — Madame, j'ai déjà plusieurs preuves du penchant que ce jeune homme a pour cette jeune fille.

— Voyons ? vite ! — Ses yeux sont rouges, parce que son ame s'est affectée ;

son ame s'est affectée, parce que sa maîtresse est tombée malade : donc il

aime Mlle. de Brumont. — Votre logique est pressante, Monsieur. — Et il

faut que son ame soit profondément

affectée, puisqu'il n'a pas voulu deviner mes charades ! Ne riez pas, Madame !... ceci est sérieux..... éclairez la conduite de votre Demoiselle de compagnie ; donnez-lui son congé pour toujours, ou ne la quittez pas une minute. — Monsieur, ^{est} mon choix est fait ; j'aime mieux ne pas la quitter. — Quant à ce jeune homme, je vais le prier poliment de s'en retourner chez lui. — Non pas, Monsieur... — Mais, Madame... — Point de mais ! je ne le veux pas. — Tant pis pour vous, Madame, on vous attrape ; ces jeunes gens-là vous joueront quelque méchant tour, je vous en avertis.

Un peu mécontent de sa femme, mais très-content de lui, M. de Lignolle sortit de l'appartement. La comtesse alors fit les plus vifs remerciemens au vicomte : vous m'avez, lui dit-elle, très-habilement tirée de l'embarras extrême où j'étois, vous êtes, après Faublas, le jeune homme du monde le plus spirituel & le plus aimable. Il lui répondit : croyez-moi, ne perdez

pas votre temps à me complimenter : vous êtes encore menacée d'un danger prochain auquel il faut songer à vous dérober. Le comte est ici, le baron doit y venir : s'ils se rencontrent, ils peuvent avoir une explication dont vous devez redouter les suites. — Vous avez raison ; mais quel parti prendre ? — Faire dire à M. de Faublas de ne pas venir. — Ah ! je suis bien-aise de le voir & de lui parler. — Cependant je prendrai la liberté de vous représenter. . . . — Tenez, Monsieur, toute représentation est inutile ! si le baron ne devoit pas venir, je l'enverrai chercher. — En ce cas, trouvez donc quelque moyen d'écarter M. de Lignolle.

Elle le fit appeler, & lui dit qu'elle désiroit quelques pieces de gibier ; charmé de la demande, le comte se hâta de dîner & partir pour la chasse. La marquise alors tout-à-fait tranquille, alla prendre sur le lit de camp du cabinet, la place que Mde. de Lignolle y occupoit une heure auparavant.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure

que la comtesse & moi goûtions les douceurs du tête-à-tête, quand on vint rudement frapper à la porte. Figurez-vous notre surprise & mes craintes; c'étoit M. de Lignolle déjà revenu de la chasse ! Il crioit : ouvrez, ouvrez vite; je vous amène Mde. de Fonrose... Oui, Madame de Fonrose qui venoit nous voir.... je l'ai rencontrée comme je sortois du parc... quel bonheur ! La comtesse couroit à la porte :

Un moment, ma chere Eléonore, un moment. Que je te dise.... C'est Mde. de Fonrose ? ... ne lui parle pas du vicomte. — Pourquoi ? — Parce que... Tiens, mon amie, j'aurois dû t'en prévenir plutôt; mais j'étois si malade ! je n'y ai pas songé.... Le vicomte & la baronne sont ennemis jurés. Il paroît que Florville, qui lui a fait sa cour, n'en a pas été maltraité; mais ils se sont fort mal quittés; ils se détestent.... Ouvre maintenant, car on frappe encore. Sur-tout fais bien attention à ce que tu diras. Ne va pas

parler du vicomte ! — Non , non , sois tranquille (1).

LE COMTE (*en entrant.*)

Où est donc le vicomte ?

LA COMTESSE.

Chût !

LE COMTE.

Plaît-il ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous.

LA BARONNE (*regarde Mde. de Lignolle d'un air étonné.*)

Est-ce que je vous dérange , comtesse ?

LA COMTESSE.

Point du tout.

(1) Je puis rapporter ici , mot à mot , l'une des plus singulières scènes dont j'aie été le témoin & l'acteur : il est bien vrai que la situation où j'étois ne me permit pas d'entendre absolument tout ce qui fut dit de part & d'autre ; mais les détails qui m'ont alors échappé , je les ai sus depuis de la bouche même de celle que son imprudence & son mauvais sort réduisirent à y jouer le principal rôle.

58 VIE DU CHEVALIER

LA BARONNE (à Faublas).

Hé bien , cette chere enfant , comment va-t-elle ?

LE COMTE.

Ce n'est rien , je vous dis ! un peu de fièvre....

FAUBLAS.

J'ai osé me flatter que mon pere...

LE COMTE.

M. votre pere est un homme fort étrange , Mademoiselle.

FAUBLAS.

Vous dites , Monsieur ? ...

LE COMTE.

Comment ! il m'apperçoit de loin ! le voilà qui tout-à-coup descend de voiture , & s'enfuit à travers champs , comme s'il eût vu le diable. On n'est pas sauvage à ce point.

LA BARONNE.

Nous vous avons déjà dit cent fois que M. de Brumont avoit des affaires secretes.

LE COMTE.

Quoi ! dans ma terre ?

DE FAUBLAS. 49

LA BARONNE.

Non, mais dans les environs.

LE COMTE.

Ah ! chez M. de Florville, peut-être.

LA COMTESSE.

Paix donc !

FAUBLAS (*vivement à la baronne qui regarde Mde. de Lignolle d'un air étonné.*)

Par quel hasard Mde. la baronne est-elle dans ce pays-ci ?

LA BARONNE.

La nuit dernière, un exprès est venu me dire que M. votre père avoit le plus pressant besoin de mes services.

Ah ! oui . . . ma chère Adélaïde est-elle mieux ?

LA BARONNE.

Beaucoup mieux.

LA COMTESSE (*à Faublas.*)

Ne parlez pas trop, ménagez-vous.

LA BARONNE.

Comme une nuit l'a changé !

LE COMTE.

Une nuit ! dites plusieurs, Madame ; car ne vous y trompez pas : cette mala-

die là vient de loin. Ces deux Dames, pendant leur premier voyage ici, n'ont songé qu'à se divertir, & Dieu fait comme on s'en est donné : toute la journée courir dans le parc ! revenir essouffées, hors d'haleine, & recommencer ici ! Madame, elles jouoient comme deux enfans ! elles se battoient comme des écoliers ! pas un meuble ne pouvoit rester en place ! la nuit. . . oh ! c'étoit bien autre chose, la nuit !

LA COMTESSE. (*en riant.*)

Monsieur, comptez-vous apprendre à la baronne quelque chose de nouveau ?

LE COMTE (*sans l'écouter.*)

La nuit, elles couchoient dans la même chambre. . . . & croyez-vous qu'au lieu de dormir elles ne faisoient que chuchoter. Elles ne faisoient que ça ! . . . Ce que je vous dis, Madame, il faut le prendre au pied de la lettre ; elles ne faisoient que ça. . . . je les entendois bien, parce que, voyez-vous ? . . . nous ne sommes séparés que par cette cloison. . . . Or, toute
personne

personne raisonnable conçoit que faire toute la journée beaucoup d'exercice & se fatiguer encore la nuit, c'est le vrai moyen de se tuer. Aussi la comtesse, en revenant à Paris, s'en est-elle sentie fort incommodée : des migraines, des maux de cœur !

LA BARONNE.

Des maux de cœur, comtesse ?

LA COMTESSE.

Bon ! ce n'est rien.

LA BARONNE.

Ah ! prenez-y garde !

LE COMTE (*enchanté.*)

N'est-il pas vrai qu'il faut qu'elle y prenne garde ? Mademoiselle plus fortement constituée a résisté plus longtemps, & peut-être que si elle se fût reposée chez nous, au lieu d'aller chez ce M. de Florville. . .

LA COMTESSE.

FAUBLAS (*vivement à la baronne qui paroît encore très-étonnée.*)

Mde. la baronne ?

LA BARONNE.

Hé bien ?

Tome VI.

D

62 VIE DU CHEVALIER

FAUBLAS.

Un secret.... (*tout bas.*) vous avez passé par Nemours ?

LA BARONNE (*à mi-voix.*)

C'est-là que j'ai trouvé M. votre pere. J'ai laissé ma femme-de-chambre auprès d'Adélaïde.

LE COMTE, (*reprënd.*)

Oui, je crois que si elle n'eût pas dîné chez le vicomte.

LA COMTESSE.

Il ne se taira pas !

LA BARONNE.

J'entends. Ces Dames ne vouloient pas me mettre dans le secret ? il faut donc les avertir que j'y suis. Oui, je fais qu'elles ont hier dîné à Fontainebleau ; M. le comte me l'a dit.

FAUBLAS (*faisant à la baronne un signe d'intelligence.*)

Mde. la baronne le connoît, le vicomte ?

LA BARONNE (*d'un air fin.*)

Si je le connois ! la bonne question que vous me faites là ! c'est un

joli garçon.... qui a de la tournure...
de l'esprit....

LA COMTESSE (*bas à Faublas.*)

Il me semble qu'elle n'en dit pas
trop de mal.

FAUBLAS (*bas.*)

C'est qu'elle dissimule ; attendez-
donc.

LA BARONNE.

Le grand - pere de son Bisaïeul a
monté dans les carrosses du roi.

LA COMTESSE (*bas.*)

Tu as raison. Je crois qu'il y a de
l'ironie.

FAUBLAS (*bas.*)

Sans doute.

LA BARONNE.

Avec tout cela , je lui connois un
terrible défaut,

LA COMTESSE.

Ah !

LE COMTE.

C'est ?

LA BARONNE.

Au moins j'ai mon garant ; c'est
encore M. le comte qui me l'a dit : le

64 VIE DU CHEVALIER

pauvre jeune homme n'est pas fort sur
l'article des charades.

LA COMTESSE (*riant aux éclats.*)

C'est peut-être pour cela que vous
lui en voulez ?

LA BARONNE (*regarde la comtesse &
le chevalier.*)

Est-ce que je lui en veux ?

FAUBLAS (*lui fait un signe d'intel-
ligence.*)

Certainement ! vous êtes brouillés !
allez-vous en faire un mystère ?

LA BARONNE (*d'un air fin.*)

Allons ! nous sommes brouillés , j'en
conviens , mais c'est qu'en vérité il a eu
de grands torts avec moi.

FAUBLAS.

(*bas à la comtesse.*) Vois-tu.... (*haut
à la baronne.*) Je ne voulois pas qu'on
vous parlât de lui ; mais puisque M. le
comte....

LA BARONNE.

Oui , nous ne sommes pas amis ;
(*au comte après un moment de réflexion.*)
& franchement voilà ce qui m'a empê-

chée hier d'accompagner ces Dames,
car elles me l'avoient proposé.

FAUBLAS (*à mi-voix à la baronne.*)

A merveille?

LA COMTESSE (*du même ton.*)

Ceci n'est pas mal-adroit ! je vous remercie.

LE COMTE (*à la baronne en se promenant dans l'appartement.*)

Ces Dames ! ... ces Dames auroient bien fait si elles avoient fait comme vous. (*à la comtesse.*) Mais où est-il donc, ce Monsieur ?

LA COMTESSE.

Il dort.

LE COMTE (*regardant à travers les vitres du cabinet.*)

Oui, vraiment. Le voilà sur le lit de camp : Il s'y est jetté tout habillé.

LA BARONNE.

Ne le verrai-je pas ?

LE COMTE.

Si vous voulez le voir, entrez.

FAUBLAS (*avec impétuosité.*)

N'entrez pas ! il est excédé de fatigue, il repose.

66 VIE DU CHEVALIER

LA BARONNE (*un peu étonnée.*)

Bon dieu, que de vivacité ! Mademoiselle ! vous vous ferez mal.

FAUBLAS (*avec une tranquillité feinte.*)

Mais aussi quelle idée d'aller déranger ce jeune homme qui a passé la nuit !

LA BARONNE (*observant le chevalier.*)

Est-il impossible d'approcher de lui sans faire de bruit & sans vous faire de la peine ?

FAUBLAS (*d'une voix altérée.*)

Il n'est pas question de moi... Mais si vous le réveillez ! Si...

LA BARONNE.

Si je le réveille, il se rendormira ! voilà tout le mal.

FAUBLAS (*embarrassé.*)

Voilà tout le mal ! voilà tout le mal !
.... c'en est un grand.

LA BARONNE.

Mademoiselle !...., vous direz tout ce que vous voudrez, je suis très-curieuse de voir votre intime ami...., l'ami de votre enfance.... que vous

craignez si fort qu'on ne dérange. (*Elle se leve.*)

LA COMTESSE (*d'un air malin.*)

A quoi bon ? vous le connoissez très-bien.

LA BARONNE.

Ah ! je veux savoir s'il n'a pas beaucoup changé depuis que je ne l'ai vu. (*Elle approche du cabinet.*)

FAUBLAS (*bas à la comtesse.*)

Arrêtez-la donc.

LA COMTESSE (*bas.*)

Pourquoi ? Elle l'aime peut-être encore, elle veut du moins avoir le plaisir de le regarder ; où est l'inconvénient ?

FAUBLAS.

Ne connoissez-vous pas la baronne ? elle va faire une scène.

LA COMTESSE.

Hé bien, attends ; je vais lui parler. (*Elle court à Mde. de Fonrose.*) Entrez, regardez, si cela vous fait plaisir ; mais ne l'éveillez point ; car il doit être las.

Qu'on juge de ma situation ; il ne

me reste pas une seule objection raisonnable à faire, & ma foiblesse me retient au lit ! j'y suis piqué de cent mille épingles ! Déjà la baronne est près de la porte vitrée, & j'ai peine à dissimuler mon inquiétude extrême. Quel heureux obstacle tout-à-coup me rassure ! Le vicomte s'est enfermé dans le cabinet ! La marquise est donc en sûreté ? ... Non... Hélas ! non, cette précaution ne la sauvera pas : Mde. de Lignolle vient de donner à Mde. de Fonrose un passe-partout.

Dès que la baronne fut entrée, j'entendis ces mots : oui c'est justement celle que je connois ? Non. oui point du tout ! ... si fait ! c'est cela ! c'est cela même. Hé bien, j'osois à peine le soupçonner ! L'aventure me paroissoit trop incroyable ! ... Eveillez-vous, charmant jeune homme ! venez, M. le vicomte ! venez un peu voir la compagnie allons ! allons donc ! ... je vais vous donner la main.

Ce fut le bras qu'elle lui donna, car

Mde. de B *** dormant tout debout se soutenoit à peine.

Quiconque , seulement une fois dans sa vie , fut en sursaut tiré d'un sommeil très-profond , a bien senti ce que je vais mal décrire. On ne passe pas tout-à coup & sans quelques douleurs de cet état de mort à un état de vie : les yeux d'abord s'ouvrent , mais ils demeurent offusqués d'un nuage épais ; l'oreille entend , mais elle ne recueille que la moindre partie des mots qu'on lui confie & qu'elle dénature ; c'est sur-tout au cerveau que le trouble est extrême. Le cerveau se trouve en même-temps chargé des idées récentes que lui laisse un rêve tout-à-l'heure interrompu , & des idées souvent contraires que lui transmet un cruel interlocuteur. De ce choc imprévu résulte une confusion totale. C'est dans ce moment de désordre qu'on regarde sans voir , qu'on écoute sans comprendre , qu'on parle sans penser ; & n'attendez pas que j'explique quel instinct machinal fait alors mouvoir un corps auquel il manque une ame.

Telle parut Mde. de B***, lorsque soutenue ou plutôt traînée par Mde. de Fonrose, elle arriva dans la chambre où nous étions.

D'abord elle jette autour d'elle & sur elle un regard stupéfait. Quel objet a frappé sa vue ! est-ce un rêve qui la tourmente ? ... Sa bouche murmure quelques mots sans suite, & fatigués d'un premier effort ses yeux se referment. Bientôt pour la seconde fois ses mains retombent & se promènent sur ses paupieres appesanties qu'elles entr'ouvrent : Mde. de B*** peut de nouveau considérer le fantôme femelle dont la présence l'étonne. Enfin elle a tout-à-fait repris l'usage de ses sens ; un dernier examen plus rapide l'assure qu'il n'est pas question d'un songe, & qu'elle est réellement tombée dans les mains de sa plus mortelle ennemie.

Au reste, il étoit moins mal-aisé de surprendre & d'attaquer Mde. de B***, que de l'intimider & de l'abattre : ce fut-elle qui commença le combat, ce fut Mde. de Fonrose qui reçut le premier coup.

DE FAUBLAS. 71

LA MARQUISE.

Quoique j'eusse besoin de repos plus que de visite, je suis, Mde. la baronne, enchantée de vous voir.

LA BARONNE.

Enchanté me paroît fort. Je crois que M. le vicomte exagere.

LA MARQUISE.

Madame est si modeste !

LA BARONNE,

Monsieur est si poli !

LA COMTESSE (*à la baronne.*)

Vous ne l'êtes pas, vous ; pourquoi l'avoir éveillé ? Je vous avois priée... Madame, je vous avertis qu'il me déplairoit fort que vous lui fîssiez une scène chez moi.

LA BARONNE (*en riant.*)

Grondez-moi, je vous le conseille !

Cependant la marquise étonnée de ce que la comtesse venoit de dire, sembloit par ses regards m'en demander l'explication. J'allois tout bas la lui donner, la baronne me prévint.

LA BARONNE (*se jettant entre la marquise & Faublas.*)

Non pas ! non pas, s'il vous plaît ! je ne doute pas que vous n'ayez bien des choses à vous dire ; mais il faut parler tout haut. . . . Eh ! bien ? cela vous dérange ? Allons donc, M. le vicomte ! Vous qui êtes plus manégé !

LA MARQUISE.

Madame va me le faire croire ! personne mieux qu'elle ne s'y connoît, son suffrage en vaut mille ; sa longue expérience. . . .

LA BARONNE (*d'une voix altérée.*)

Longue ! ne diroit-on pas que j'ai cent ans ?

LA MARQUISE (*jouant l'intérêt.*)

Ha ! pardon, j'ai blessé Madame ?

LA BARONNE.

Blessée ! point du tout.

LA MARQUISE (*d'un ton railleur.*)

Si fait. Madame a reculé ! Madame a quitté l'attaque pour s'occuper de la défense. Ah ! que je suis fâché !

LA BARONNE.

Ne le soyez gueres, car le mal n'est pas

pas grand. (*à Faublas.*) Belle Demoiselle, vous ne dites rien ?

FAUBLAS.

J'écoute, je souffre & j'attends.

LA COMTESSE (*vivement.*)

Et moi aussi, j'attends très-impatiemment la fin de tout ceci.

LE COMTE.

Jusqu'à présent, moi, je n'entends pas grand chose à la querelle : ce que je vois, c'est que votre ame à tous est affectée.

LA BARONNE (*à la comtesse & à Faublas.*)

Ce combat vous fatigue ? Prenez courage, il ne durera pas long-temps. (*En montrant le vicomte.*) Je suis persuadée que Monsieur voudra bien le finir tout-à-l'heure en nous disant adieu.

LE COMTE.

Enfin j'y suis. Vous êtes de mon avis : c'est une amourette de la jeune personne ?

LA COMTESSE.

Madame, vous osez chez moi traiter
Tome VI. E

74 VIE DU CHEVALIER

de la sorte quelqu'un à qui j'ai les plus grandes obligations !

LA BARONNE (*en riant.*)

Les plus grandes obligations !

LA COMTESSE (*très-étourdiment.*)

Oui , les plus grandes. Sans lui tout Montargis.... (*elle s'arrête.*)

LE COMTE (*avec curiosité.*)

Eh bien , tout Montargis ?

F A U B L A S (*vivement.*)

C'est tout Fontainebleau que Madame veut dire.

LA COMTESSE (*embarrassée.*)

Oui , oui... tout Fontainebleau... tout Fontainebleau...

LA MARQUISE, (*à la comtesse.*)

Bon ! nous y aurions trouvé des secours pour Mademoiselle. Sans doute il valoit mieux quitter cette ville ; mais en vous donnant le conseil d'en sortir , je ne vous ai rendu qu'un très-léger service.

LA COMTESSE (*bas à la baronne.*)

Qu'il a d'esprit !

LA BARONNE.

Oui ; mais moi , comtesse , je veux

quoique vous puissiez dire , m'acquérir des droits à votre éternelle reconnoissance : je veux vous débarrasser de Monsieur.

LA COMTESSE.

Voilà un entêtement !...

LA BARONNE.

Ne vous fâchez pas. Tenez, je m'en rapporte au vicomte, lui-même conviendra...

LA COMTESSE.

Madame, votre conduite est étrange ! inexcusable ! & Monsieur vous eût-il fait cinquante infidélités....

LA BARONNE (*riant.*)

Des infidélités ? lui !

LA COMTESSE.

Certainement.

LA BARONNE.

Des infidélités, à moi, lui ?

LA COMTESSE.

Hé ! oui, lui, des infidélités, à vous. Croyez-vous que j'ignore qu'il a été votre amant ?

LA BARONNE.

Lui ! mon amant ?

Chut ! chut ! ne parlons pas de ces choses là. Je n'aime pas ces sortes de conversations.

LA COMTESSE.

Monfieur, je vous admire ! il eft bien question de ce que vous n'aimez pas !

LA BARONNE.

Lui ! mon amant ? Ah ! voilà une plaifante hiftoire ! (*en riant aux éclats.*) Comteffe, apprenez-moi donc qui vous a dit ? La petite Brumont fans doute. (*à Faublas.*) Rufée Demoiſelle ! quoi, vraiment ! vous obſervez fi peu les convenances ! vous avez eu le courage de me faire un pareil cadeau ! Aurez-vous la force de répéter devant moi cette burleſque accuſation ?

FAUBLAS.

Pourquoi non ? fi vous m'y obligez.

LA BARONNE.

Bien répondu ! & vous, Monſieur le vicomte, oſerez-vous auffi me le ſoutenir ? En vérité, pour que l'avan-

ture soit tout-à-fait comique, il n'y manque que cela.

LA MARQUISE.

Madame, il y a des conquêtes qu'un jeune homme publie par vanité : il y a des bonnes fortunes que par pudeur il n'avoue pas : c'est à vous de décider si je puis être indiscret.

LA BARONNE.

Vraiment? je conçois que vous seriez dans un étrange embarras, s'il vous falloir avouer toutes vos conquêtes! sans compliment, je les crois déjà nombreuses; vous êtes à Versailles en beau chemin. . . .

LE COMTE.

Eh! justement! c'est là que je l'aurai vu.

LA BARONNE.

N'est-ce pas par les femmes que vous avez accès & crédit chez le ministre?

LE COMTE (à mi-voix à la baronne.)

Oh! oh! mais s'il a du crédit chez le ministre, il ne faut pas lui parler comme vous faites; il faut le ménager.

78 VIE DU CHEVALIER

LA MARQUISE.

Telle ne crois pas cela, qui donne pourtant l'exemple d'y croire.... Au reste, Madame vient d'éluder ma question; elle n'a pas osé décider si je devois être indiscret.

LA BARONNE (*avec humeur.*)

Je décide que vous le devez!

LA MARQUISE.

Vous y mettez de la modestie! je vous refuse, je demande qu'on recueille les voix.

LA BARONNE.

J'y consens. Voyons : M. le comte, parlez d'abord.

LA MARQUISE.

Non, non, vous ne m'entendez pas. Quand il s'agit d'une accusée telle que vous, ce n'est point en petit comité que doit se faire la difficile enquête; il faut dans ce cas-là interroger la cour, la ville & les provinces.

LA BARONNE.

Ceci est trop impertinent!

LA COMTESSE.

Vous méritez cela. Pourquoi l'avez-

vous réveillé ? Pourquoi voulez-vous le mettre à ma porte ?

LA BARONNE (*à la comtesse.*)

Au fond je ne devrois pas me fâcher, car il n'y a que de quoi rire ; ce qui pourroit me divertir beaucoup, c'est de voir que vous prenez parti pour eux contre moi... Cependant il faut que cela finisse..... je suis attendue..... (*elle tire sa montre.*) l'heure me presse... M. le vicomte ne s'en iroit pas à pied ; il est délicat, je le prie de me donner la main jusqu'à ma voiture, où il voudra bien accepter une place. Je m'engage à le reconduire jusqu'à Fontainebleau : est-ce honnête cela ?

LA MARQUISE.

Je suis très-sensible aux offres tout-à-fait obligeantes de Mde. la baronne ; mais puisque Mde. la comtesse le permet, je reste ici.

LA COMTESSE.

Vous avez raison.

LA BARONNE (*à la comtesse.*)

Il a raison sans doute, & vous faites

80 VIE DU CHEVALIER

bien de l'applaudir. . . (à la marquise.)
Parlez-vous sérieusement ?

LA MARQUISE.

Très-sérieusement. Je reste ici tant qu'il y aura du danger pour Made-moiselle , & tant que cela ne gênera pas Madame.

LA BARONNE.

Et vous espérez que je vous y laisserai ?

LA MARQUISE.

Je ne vois pas du moins comment vous me forcerez d'en sortir.

LA BARONNE (avec impétuosité.)

Quelle audace ! mais songez donc que pour cela je n'ai qu'un mot à dire.

LA MARQUISE (tranquillement.)

Vous ne le direz pas.

LA BARONNE.

Qui m'en empêchera ?

LA MARQUISE.

Un peu de réflexion. Vous avez mon secret , je le sais bien ; mais regardez autour de vous , & dites-moi quel avantage en retireroient ceux à qui vous pourriez le confier.

DE FAUBLAS. 81

LA COMTESSE (*bas à Faublas.*)

Qu'est-ce que cela signifie ?

FAUBLAS (*bas.*)

Cela regarde ton mari ; je te mettrai au fait.

LA MARQUISE (*à la baronne tout bas & d'un ton amical.*)

La comtesse est une étourdie que sa petite fureur trahiroit, je vous demande grâce pour elle.

LA BARONNE (*bas.*)

Je trouverai moyen d'éloigner M. de Lignolle.

LA MARQUISE (*haut.*)

Je ne le crois pas.

LA BARONNE (*avec la plus grande vivacité & très-haut.*)

Qui m'en empêchera donc ?

LA MARQUISE.

Madame, Mademoiselle & moi.

LA BARONNE.

M. le vicomte, sortons ensemble !

LA MARQUISE.

Non.

LA BARONNE.

Je vais parler !

Je vous en défie.

LA BARONNE (*étonnée.*)

J'avois entendu prodigieusement vanter votre incomparable mérite ; mais la renommée qui publie les faits galans dignes de mémoire , & qui ordinairement exagere....

LA MARQUISE (*avec ironie.*)

Ne me flattez pas. Cette renommée-là ne vous a rien dit de moi. Vous savez bien qu'elle n'a plus le temps de parler de personne , depuis que vous vous mêlez de lui donner de l'occupation.

LA BARONNE (*du même ton.*)

Cependant elle trouve encore quelques momens pour causer de vous. Elle dit qu'après avoir tiré de la foule l'heureux objet de vos affections....

LA MARQUISE.

Tiré de la foule ! tant mieux pour ma maîtresse & pour moi. C'est un exemple que je donne à certaines femmes de ma connoissance. Celles-ci , quand elles prennent un amant , ne

le tirent pas de la foule, elles l'y confondent.

LA BARONNE (*avec emportement.*)

Ce n'est pas vous que l'on y confondra jamais ; vous qui vous distinguez par tant de talens divers ; vous qui, suivant les circonstances, savez si bien changer & de ton, & de caractère, & de conduite, & de nom, & de sé....

LA MARQUISE (*vivement.*)

Chut!..... prenez garde, Mde. la baronne, vous n'êtes plus de sang-froid, vous allez dire quelque.....

(*en regardant la comtesse & Faublas.*)

vous allez nous compromettre, prenez garde. Il est rarement dangereux de se taire ; il y a souvent du péril à parler.

LA BARONNE (*d'un ton plus calme.*)

M. le comte, deux mots.

LA MARQUISE (*à la comtesse.*)

Croyez-moi, Madame : empêchez cette confidence.

LA COMTESSE (*à M. de Lignolle.*)

Je ne veux pas que vous lui parliez.

LA BARONNE (*à la comtesse.*)

Mais...

84 VIE DU CHEVALIER

LA COMTESSE (à la baronne.)

Vous ne lui parlerez pas.

LA BARONNE. (à M. de Lignolle.)

En ce cas..... je vous demande pardon.... mais il faut que je vous prie de vouloir bien nous laisser un moment.

LA MARQUISE (à la comtesse)

Ne souffrez pas qu'il s'en aille.

LA COMTESSE (à M. de Lignolle.)

Je ne veux pas que vous vous en alliez.

LE COMTE (à mi-voix.)

Allez, allez, vous n'avez pas besoin de me le dire, rien ne m'échappe. Je vois bien, quoiqu'elle se contraigne, que la baronne a l'ame affectée; & quant à ce jeune homme, puisqu'il a du crédit chez le ministre, je sens qu'il ne faut pas qu'il puisse se plaindre d'avoir été maltraité chez nous. Or, je connois le monde : un homme, le maître de la maison sur-tout, en impose toujours : (*tout haut*) je dois donc rester pour prévenir une scène,

LA MARQUISE.

Oui , restez.

FAUBLAS.

Restez.

LA COMTESSE.

Restez.

LA BARONNE.

Puisque tout le monde le veut ,
restez donc ceci devient très-
plaisant , je serois de trop mauvaise
humeur si je ne m'en amusois pas.
(*elle rit de toutes ses forces*)
Comtesse , donnez-moi la main. Don-
nez-moi la main , comtesse : on vous
attrappe & l'on me joue.

Tous ensemble.

Expliquez - vous.

LE COMTE (*en se frottant les mains.*)

Oui , je le soupçonnois confusément ,
& je le disois à la comtesse : on l'at-
trape. (*à la baronne*) Mais je serai
pas fâché de savoir au juste comment :
expliquez-vous.

LA BARONNE.

Vraiment ! on fait très-bien que je ne
peux pas m'expliquer. . . Je reconnois

qu'il faut temporiser.... Allons ! de la patience & du courage. (*Elle prend un siege*)

LA MARQUISE.

Madame avoit affaire, ce me semble ?

LA BARONNE.

La remarque n'est pas honnête, Monsieur ; cependant en faveur de votre embarras, je vous pardonne votre impolitesse. J'étois, je l'avoue, pressée de vous emmener avec moi ; mais puisqu'on ne peut se déterminer à vous laisser partir, je demande du moins qu'on me permette d'avoir le bonheur de rester avec nous.

LA COMTESSE (*avec humeur.*)

Comme il vous plaira.

LA MARQUISE (*à M. de Lignolle.*)

Monsieur ne se tiendra pas debout ? (*elle lui donne un siege.*)

LA BARONNE.

M. de Lignolle ne remarque pas cet excès d'attention ?

LE COMTE.

Au contraire, j'y suis très-sensible. (*Il donne un siege à la marquise.*)

Tous prennent place autour de mon

lit, & c'est une chose à voir que la contenance de chacun.

La comtesse partage entre la marquise & moi ses soins affectueux ; si quelquefois elle paroît se souvenir que Mde. de Fonrose est là, c'est pour lui marquer son mécontentement par un geste boudeur ou par un monosyllabe désobligeant. M. de Lignolle aussi néglige absolument la baronne ; toute l'attention du courtisan se porte sur M. de Florville, sur ce jeune homme qui a tant de crédit chez le ministre : il s'en empare, il le caresse, il l'importune étrangement. Le vicomte reçoit avec modestie les remerciemens de *Madame*, & presque avec dignité les avances de *Monsieur*. A l'entière sécurité qu'il affecte, on diroit qu'il oublie ses dangers & son adversaire ; mais moins il semble y songer, plus je présume qu'il s'en occupe. De temps en temps Florville jette sur la baronne un coup d'œil fier, impérieux, triomphant ; cependant ne seroit-il pas bien inconcevable que la marquise, s'exa-

gérant ses avantages & s'aveuglant sur sa position, regardât comme entièrement battue, l'ennemie qui n'a pas encore quitté le champ de bataille ? Pour moi, guerrier timide, étonné du premier succès, je redoute le second choc ; si le grand courage de mon alliée me rassure, l'infatigable opiniâtreté de son ennemie m'intimide ; & baissant devant l'une & l'autre un front humilié, j'espère, je tremble, j'admire, j'observe en silence.

Seule de son côté, la baronne s'amuse aux dépens de tous. Elle ne punit le comte, qui l'abandonne impoliment, qu'en louant avec enthousiasme tout ce qu'il dit ; elle ne se venge de mes perfidies qu'en me lançant à la dérobée un regard improbateur à la fois & caressant, un regard qui semble en même temps m'apporter des félicitations & des reproches. Défendue par le témoignage de sa conscience, à l'injuste courroux de la comtesse elle oppose seulement de longs éclats de rire ; & quand au coup d'œil majestueux de sa superbe

rivale, c'est par un sourire amer & menaçant qu'elle le repousse.

Enfin je la vois un instant se recueillir & méditer; puis elle se leve, va dans le corridor, appelle un de ses gens, lui donne quelques ordres, & rentre en disant assez haut : que mon cocher se tienne prêt.

Que son cocher se tienne prêt ! l'ai-je bien entendu ! O mon bon génie, ô génie protecteur de la marquise, je te rends grâce ! la victoire est à nous.

Puisque le comte le desire & que la baronne le permet, la conversation tombe sur un sujet cent fois rebattu. M. de Lignolle engage Florville à ne pas négliger les charades; il lui fait un magnifique éloge des affections de l'ame & de l'ame d'un courtisan. Un quart-d'heure s'est passé de la sorte : voilà que tout-à-coup nous entendons un coup de fusil tiré à quelque distance, & dans la cour du château quelqu'un s'écrie aux armes ! aux braconniers ! M. de Lignolle, à ce cri de guerre, oublie les charades, le vicomte & la

cour ; il se leve , il s'élance , il nous fuit. La comtesse , soit pour le calmer , soit pour le retenir , veut courir après lui ; Mde. de Fonrose l'en empêche & lui dit :

Ce n'est rien , rien qu'une ruse tout-à-l'heure imaginée pour éloigner votre mari malgré vous , & malgré vous chasser votre rivale.

LA COMTESSE.

Ma rivale ?

LA BARONNE.

Eh ! oui , malheureuse enfant que vous êtes ! vous , vous laisser duper ainsi ! Regardez donc ce prétendu jeune homme. A sa taille , à ses traits pouvez-vous méconnoître une femme ? A son inconcevable audace , pouvez-vous méconnoître ?

LA COMTESSE.

La marquise de B*** ! grands dieux !

LA MARQUISE (à Faublas.)

Mon ami , je vous quitte à regret ; mais je saurai de vos nouvelles. (A Mde. de Fonrose d'un ton menaçant.)

Baronne , comptez sur ma reconnoissance , & cependant respectez mon secret ; gardez - vous d'essayer de me compromettre , en divulgant cette aventure. (*à Mde. de Lignolle.*) Adieu , Mde. la comtesse ; si vous êtes assez raisonnable pour ne garder au vicomte de Florville aucun ressentiment , il vous promet de ne point révéler vos foiblesses à la marquise de B***.

Elle sortit suivie de la baronne.

Pour se faire une idée juste des furieux transports de la comtesse , il ne suffiroit pas d'être aussi violente , aussi emportée qu'elle , il faudroit encore avoir brûlé d'un feu pareil à celui qui la dévorait. D'abord l'excès de l'étonnement suspendit l'excès de la rage ; mais le calme effrayant fut court & l'explosion terrible. Je vis Mde. de Lignolle frissonner & pâlir , tout son corps parut ensuite agité d'un mouvement convulsif , & soudain le col se gonfla , les levres tremblèrent , l'œil s'enflamma , le visage se colora d'un violet pourpre : la pauvre enfant vou-

lut crier & ne fit entendre que de
sourds gémissemens , ses pieds frappe-
rent le carreau , son foible poignet se
meurtrit sur les meubles ; elle s'arra-
cha les cheveux , elle osa même , elle
osa porter une main sacrilege sur sa
charmante figure , d'où le sang s'échap-
pa bientôt par plusieurs égratignures.
Quel malheur pour elle & pour moi !
je n'ai pu prévoir ce cruel effet de
son désespoir. Epuisé que je
suis , je trouve pourtant la force d'aban-
donner mon lit , j'essaie de me traî-
ner jusqu'auprès d'elle ! l'infortunée
ne m'aperçoit seulement pas ! elle s'est
élancée vers la porte ; & d'une voix
étouffée : qu'on me la ramene , dit-elle ,
que je me venge ! que je la
déchire ! . . . que je la tue ! — Eléo-
nore ! ma chere Eléonore ! — Elle
m'entend , se retourne , & me voit au
milieu de l'appartement ; hors d'elle-
même elle accourt : tu veux la suivre ?
eh ! bien , va donc , va perfide , & que
je ne te revoie jamais ! qui peut te
retenir encore ? elle t'attend , elle

attend le prix de ses scélérateffes. Va jouir avec elle de ma honte , de ton ingratitude & de son infamie. Va , cours , mais songe bien que si je puis vous trouver ensemble , je vous immole tous deux !

Elle avoit saisi mon bras qu'elle secouoit de toutes ses forces ; je tombai sur mes genoux & sur mes mains. Un cri lui échappa , ce n'étoit plus un cri de fureur ! Déjà la colere avoit fait place à la crainte. Eléonore , comment peux-tu penser qu'en cet état je songe à la suivre . . . je voulois aller jusqu'à toi , mon amie , je voulois me justifier , te demander pardon , essayer de te consoler . . . Eléonore , écoutez-moi , calmez-vous , je vous en supplie ! . . , sur-tout pour l'amour de moi , pour l'amour de toi-même , épargne tant de charmes , épargne cette peau fine & blanche , & ces petites mains si douces , & cette longue chevelure , & ce visage plein d'attraits ! O toi que l'amour fit exprès si jolie , garde-toi d'altérer l'un de ses plus charmans ouvrages ! ref-

peste mille appas formés pour ses caresses & ses délicieux plaisirs.

Quand on a par malheur fâché sa maîtresse, il faut chercher à l'appaiser tout de suite; & quiconque se sent en cette occurrence incapable d'agir, doit au moins parler. Il doit, ne pouvant mieux faire, suppléer aux vives caresses par les éloges passionnés, & prêter au discours flatteur toute la chaleur qu'il eut mise dans l'action consolatrice. Voilà ce que l'amour ordinairement conseille & ce qu'il m'inspira; que ce fût seulement cela qui calma la comtesse, je ne saurois l'affirmer positivement. Il me paroît aussi très-plausible que la crainte, après avoir chassé la colere, amena la compassion; & que ma sensible amie, touchée de ma situation plus que de mes paroles, oublia ses injures en voyant mes dangers. Quoi qu'il en soit, si je doutai de la cause, je ne pus douter de l'effet. Mde. de Lignolle me releva, me soutint, me fit rentrer dans mon lit; puis s'étant assise auprès,

elle se pencha sur moi, & se cacha le visage dans mon sein, qu'elle arrosa de ses larmes.

Au bruit que fit Mde. de Fonrose en rentrant, la comtesse changea d'attitude. Eh ! bon Dieu ! comme la voilà faite ! s'écria son amie ; puis en lui promenant un mouchoir sur la figure, elle ajouta : Madame, je vous l'ai dit cent fois, une jolie femme peut, dans son désespoir, pleurer, gémir, crier, gronder ses gens, tourmenter ses femmes, quereller son amant & désespérer son mari ; mais elle doit toujours, se respectant elle-même, ménager sa personne & sur-tout son visage ; cependant je l'aurois gagé, que dans un premier mouvement vous feriez quelqu'enfantillage ! Je ne pouvois rester près de vous : cette Mde. de B***... qu'est-elle devenue, demanda Mde. de Lignolle ? — Elle a noblement refusé mon carrosse... dont elle n'avoit pas besoin. Le commode vicomte s'étoit tout-à-fait établi chez vous : il avoit dans votre office un laquais, sans

livrée , bien entendu , & deux chevaux dans votre écurie. — Quelle femme ! s'écria la comtesse avec une extrême vivacité ; que d'audace dans sa conduite ! & dans ses discours que d'impudence ! Je la trouve à Compiègne , elle me dit qu'elle est un parent du marquis de B*** . . . ! Et vous aussi , Monsieur , vous me l'avez fait accroire ! vous m'avez indignement trompée ! . . . qu'y venoit-elle faire à Compiègne ? Répondez . . . Vous ne dites mot . . . vous êtes un traître ! allez vous-en , sortez d'ici , sortez tout-à-l'heure ! j'ai la bonté de les croire ! elle nous poursuit sur la route , elle nous joint à Montargis , elle me trouve En quel état , grands dieux ! . . . J'en verserai toute ma vie des pleurs de honte & de rage . . . Ce qui me désespère , sur-tout , c'est d'être obligée de reconnoître que si je fusse arrivée quelques momens plus tard . . . oui , quelques momens plus tard , c'étoit moi qui surprenois mon indigne rivale dans les bras d'un perfide . . . ;

car

car il aime toutes celles qu'il rencontre : ou la marquise , ou la comtesse , que lui importe ? pourvu que ce soit une femme. . . . Eh ! combien vous faut-il de maîtresses ? Vous voulez donc que j'aie plusieurs amans ? N'essayez pas de vous justifier ! vous êtes un homme sans délicatesse , sans probité , sans foi ! sortez tout-à-l'heure , & que jamais je ne vous revoie !

Mde. de Lignolle reprenoit par degrés sa première fureur , & je tremblois que son mari ne revînt. La baronne , à qui je témoignai mes craintes , les dissipa. Ce prétendu braconnier , me dit-elle , c'est mon coureur , à qui j'ai fait changer d'habit. Il a bonnes jambes & bonne intention. Je l'ai prévenu que M. le comte le poursuivroit en personne , & que c'étoit à lui sur-tout qu'il falloit procurer le plaisir de la promenade. Je vous réponds qu'il lui donnera de l'exercice , & que nous avons du temps à nous.

Mde. de Lignolle ne nous écoutoit

pas, & poursuivoit : Elle me surprend ! elle a l'air de me plaindre & de me servir. Je lui adresse mille sots complimens, je lui prodigue des remerciemens ridicules, Monsieur me laisse dire. Il fait plus, il s'entend avec elle pour se moquer de moi. . . . Et vous, Mde. la baronne, pourquoi, dès que vous l'avez reconnue, ne m'avez-vous pas avertie ? — Vous vous moquez, répondit-elle. Est-ce que je ne vous connois pas assez pour savoir qu'aucune considération ne vous eût retenue, que vous eussiez éclaté sur l'heure, qu'à la face même de votre mari. . . . — Sans doute ! à la face de l'univers entier ! j'aurois démasqué l'insolente, je l'aurois confondue, je l'aurois. . . . Tenez, Madame, au lieu de vous amuser à disputer avec elle, vous deviez sonner les gens & la faire jeter par la fenêtre. — Ah ! oui, j'avois ce petit moyen tout simple, fort doux, qui n'eût fait ni bruit, ni scandale ! Mais, dame, on ne s'avise jamais de tout ! Je n'y ai pas songé. — L'impôsteur, s'écria la com-

tesse en me regardant, c'est lui qui nous a jouées toutes deux ; c'est lui qui m'a dit, en confidence, que cette femme étoit votre amant. . . . S'il m'eût avoué qu'autrefois vous étiez homme, moi je l'aurois cru. . . . & pourtant voilà comme il abuse de mon aveugle confiance ! . . . Mais il ne me trahira plus. Qu'il sorte, qu'il s'en aille ! je le déteste, je ne le veux plus voir ! — Comment voulez-vous qu'il s'en aille ? . . . — Quand je pense que cette odieuse marquise est restée là toute la nuit, . . . avec moi . . . près de lui ! . . . & encore une grande partie de la journée. . . . (elle fit un cri) Ah ! mon Dieu ! je les ai laissés tête-à-tête ! . . . pendant une heure ! . . . pendant un siecle ! . . . Monsieur, dites-moi ce que vous avez fait ensemble ? . . . Parlez. . . . ? Tandis que je dormois, que s'est-il passé ? — Rien, mon amie, nous avons causé. — Oui, oui, causé ! Ne croyez pas m'en imposer encore. . . . Dites la vérité, dites ce que vous avez fait ensemble, j'exige. . . . — Comtesse, interrompit la

baronne en riant, vous le soupçonnez d'un crime dont, sans l'offenser, on peut le juger depuis plus de vingt-quatre heures absolument incapable.

— Incapable, lui ? Jamais !... Monsieur ! Quand je suis rentrée, vous aviez, disoit-elle, une palpitation ; & sa main... Elle est bien hardie d'oser la mettre sur votre cœur, sa main ! & vous, bien bon de le souffrir ! C'est à moi qu'il est votre cœur, il n'est à personne qu'à moi... Hélas ! que dis-je ? l'ingrat ! le volage ! il se donne à tout le monde... Je suis sûre que pendant mon sommeil... Oui, j'en suis sûre ; mais j'en attends l'aveu de votre propre bouche, je l'exige.... J'aime mieux ne pouvoir plus douter de mon malheur, que de rester dans la plus affreuse des incertitudes.... Faublas, dis ce que vous avez fait ensemble. Tiens, si tu l'avoues, je te le pardonne.... Convenez-en, Monsieur..., convenez-en, ou je vous donne votre congé.... Oui, c'est un parti pris, je vous renvoie, je vous chasse.

Pourquoi donc la chasser, dit M de Lignolle en entrant ? Il ne faut pas. Je suis même très-fâché d'être sorti ; car vous avez renvoyé le vicomte....

— Le vicomte ! ... Monsieur, je vous déclare, une fois pour toutes, qu'il ne faut jamais prononcer son nom devant moi. — Eh ! mais, Madame, qu'avez-vous donc ? Votre visage ! ... — Mon visage est à moi, Monsieur, j'en puis faire tout ce qui me plaît ; mêlez-vous de vos affaires. — A la bonne heure.... Je me repens d'avoir quitté cet appartement, on a profité de mon absence...

LA BARONNE.

Elle n'a pas été longue. Le braconnier s'est laissé prendre beaucoup plutôt que je ne l'espérois ?

LE COMTE (*se jette dans un fauteuil.*)

Oui, prendre ! je le donne en vingt-quatre heures au plus habile. Ah ! le chien d'homme ! puisque ce n'est pas un oiseau, il faut que ce soit le diable, Figurez-vous un cerf qu'on vient de lancer ! Madame, il couroit tout comme ! il revenoit de même sur ses

102 VIE DU CHEVALIER

voies ! On le voyoit à la portée du pistolet & zeste ! à cent pas de-là. Vous l'auriez cru bien loin ? point du tout ! il sembloit tout-à-coup tomber du ciel, presque sur nos épaules ; car il faut le dire , il avoit l'air de narguer mes gens.

LA BARONNE.

Et vous, Monsieur.

LE COMTE.

Moi, c'est autre chose ; j'étois toujours le premier sur ses traces. Aussi le drôle s'appercevoit bien à qui il avoit affaire : dès que je le ferrois de trop près il s'éloignoit à toutes jambes : vous vous seriez amusée de la frayeur qu'il avoit de moi ! j'ai été dix fois sur le point de l'attrapper ! Mais , malgré cela, j'ai vu que je ne l'attrapperois pas, je me suis ressouvenu du vicomte , j'ai quitté la partie ; à présent que je n'en suis plus, le pendard a beau jeu : je parie qu'il va mettre tous mes domestiques sur les dents.

LA COMTESSE (à Faublas.)

Pourquoi ne pas l'avouer ?

FAUBLAS.

Mais je vous jure qu'il n'en est rien.

LA COMTESSE.

Convenez-en, ou je vous renvoie !

LE COMTE (*à Faublas.*)

Eh bien ! convenez-en, donnez à Madame cette satisfaction ; qu'est-ce que cela vous coûte ?

LA BARONNE (*au comte en riant.*)

Savez-vous de quoi vous voulez que Mademoiselle convienne ?

LE COMTE.

Mais.... que le vicomte est un très-aimable jeune homme... apparemment ?

LA BARONNE.

Apparemment ! que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Comment, n'est-ce pas clair ? je veux dire qu'apparemment Mademoiselle trouve le vicomte fort aimable, (*à la comtesse.*) Et réflexion faite, il n'y a pas de quoi la renvoyer....

LA COMTESSE (*à son mari.*)

Pour Dieu ! laissez-moi tranquille,

ou je dirai quelque sottise !
(à Faublas.) Convenez-en.

LE COMTE (à Faublas.)

Oh ! je vous en prie , convenez-en.

Tenez , nous en convenons tous. Dites-le de ma part au vicomte , & ne manquez pas d'ajouter que son départ m'a causé bien du regret , assurez-le qu'il nous fera toujours un sensible plaisir quand il voudra bien nous venir voir , soit à Paris , soit. . . .

LA COMTESSE.

S'il ose jamais se montrer chez moi , je le ferai mettre à ma porte par les valets.

LE COMTE.

Je ne vous conçois pas. Tout-à-l'heure vous épousiez sa querelle avec une chaleur ! Soyez au moins d'accord avec vous-même.

LA COMTESSE.

Mais vous-même , Monsieur , vous qui parlez , il n'y a pas une heure que vous étiez d'un avis contraire !

LE COMTE.

Depuis une heure tout est bien changé.

DE FAUBLAS, 105
LA BARONNE.

Oh ! oui.

LE COMTE (*à la baronne.*)

N'est-il pas vrai, Madame ! vous avez quelque expérience du monde, vous ; & je parie que vous devinez les raisons qui me font voir tout ceci d'un autre œil. (*à mi-voix.*) D'abord, je croyois que ce M. de Florville, quoique d'une assez bonne famille, n'avoit dans le monde, comme la plupart des jeunes gens de son âge, qu'une très-petite existence ; or je ne voyois pas à quoi cet attachement de Mlle. de Brumont pouvoit la conduire. Quant à moi, j'ai pour maxime qu'un homme comme il faut doit être plus qu'un autre en garde contre les nouvelles connoissances, afin de n'en former jamais que de profitables. Ecoutez bien ceci, Madame : tout homme qui ne peut en aucun cas nous être utile, tôt ou tard nous devient doublement à charge, parce que n'ayant jamais rien à donner, il finit toujours par demander quelque chose : dans la carrière de l'ambition

surtout , quiconque ne sert pas à notre marche , l'embarrasse & par conséquent la retarde : voilà pourquoi je ne me souciois pas de me lier avec le vicomte. Mais vous me dites qu'il est à Versailles en bonne posture , cela change toutes mes dispositions ! Je n'entre point dans vos petits démêlés , je ne me mêle pas de querelle de femme , il ne m'appartient pas même d'examiner si les moyens que ce jeune homme emploie à son avancement sont très-déliçats , l'essentiel est qu'ils soient très-puissans. (*assez haut.*) Or il me semble que de ce côté-là M. de Florville n'a rien à désirer ; il me semble que favorisé de la nature comme il l'est , & placé de maniere à faire valoir ses avantages , il doit aller vite & loin. Voilà donc une connoissance très-précieuse pour Mlle. de Brumont , qui doit songer à créer sa fortune , & pour moi qui suis pressé d'augmenter la mienne.

LA COMTESSE (*avec emportement.*)

Monfieur ! allez , vous & tous vos calculs , à tous les. . . Je suis hors de

moi ! Monsieur , je vous répète
que je ne veux jamais entendre parler
de cette...

LA BARONNE (*l'interrompt très-vîte.*)

Impertinente créature ! (*au comte*)
voilà comme maintenant elle le traite.

LE COMTE (*à la baronne.*)

Vraiment ! c'est votre faute , & je
me repens bien de m'être absenté. ...
(*à mi-voix*) Pour revenir à mes pro-
jets , vous savez qu'à Versailles il faut
aller sans cesse sollicitant.

LA BARONNE.

Oui , le pis-aller , c'est de ne rien
obtenir.

LE COMTE.

Point du tout ! c'est qu'à force d'im-
portunités , on arrache toujours quel-
que chose. ... Quand on a des amis ,
bien entendu. ... Et ce qui le prouve
c'est cette pension que j'ai dernière-
ment enlevée. Mais Mde. de Lignolle
a exigé que je la cédasse à ce M. de
Saint-Prée. Oh ! c'est un de mes cha-
grins , je l'avoue : la comtesse est un
enfant qui ne connoît pas du tout le

prix de l'argent. Elle imagine qu'avec cinquante mille écus de rente, on n'a plus besoin des bienfaits du roi. Vous devriez, Madame, vous qui avez sa confiance, lui faire des représentations là-dessus.....

LA COMTESSE (*très-haut à Faublas.*)

Tout ce que vous pourrez me dire est inutile. Je ne suis pas la dupe de vos mensonges....; mais je veux que vous conveniez de vos torts. Convenez-en, ou je vous chasse.

LE COMTE (*assez haut.*)

Tâchez de lui faire comprendre aussi que, loin de chasser Mlle. de Brumont, elle doit redoubler d'honnêtetés, d'attentions, d'égards, de tendresse pour elle, & sur-tout engager M. de Florville à venir le plus souvent possible....

LA COMTESSE (*se leve furieuse.*)

Monsieur, vous avez votre appartement, ayez la bonté de me laisser tranquille dans le mien.

LA BARONNE (*au comte.*)

Oui, nous sommes mal ici, on nous interrompt

interrompt à chaque instant ; allons ailleurs.

LE COMTE.

A la bonne heure , je le veux bien ; parce qu'à vous , Madame , on peut vous parler raison.... ; mais , attendez....

LA COMTESSE (*à Faublas.*)

Convenez-en.

LE COMTE , (*à la comtesse & à Faublas.*)

Je veux , avant de m'en aller , vous donner à chacun un bon conseil : vous , Mademoiselle , convenez-en ; car si cela n'est pas , cela doit être ; & nous le croyons ; & il faudra toujours que vous finissiez par-là. Vous , Madame , qu'elle en convienne ou qu'elle n'en convienne pas , ne renvoyez point votre Demoiselle de compagnie ; car je connois les affections de votre ame , une heure après vous en seriez désolée. Quant au vicomte , je ne vous en parlerai plus , mais je m'en charge.

Nous restâmes seuls. Mde. de Lignolle s'obstinoit toujours à m'arracher l'aveu

110 VIE DU CHEVALIER

de ma prétendue faute; & moi, persuadé qu'un mensonge n'étoit ici rien moins que nécessaire, je persistois à soutenir la vérité. Désolé pourtant de voir mes protestations perdues, je fis un dernier effort que le succès couronna. Mon amie, je te le répète & je te le jure; rarement je songe à la marquise, depuis que je songe toujours à toi; depuis que tu m'appartiens, Mde. de B*** ne m'appartient plus. Aujourd'hui comme hier, j'étois son ami seulement, & ce sera demain comme aujourd'hui. Dis-moi par quelle erreur entraîné, je pourrois auprès de toi m'occuper d'elle? Seroit-il possible que je regrettaffe quelques avantages qu'elle a, quand je te vois briller de mille qualités qui lui manquent? Ne doit-elle pas, malgré toutes ses connoissances acquises, t'envier ton esprit naturel? Ne paroïs-tu pas plus jolie de tes attraits naissans, de tes grâces naïves, de ta piquante étourderie, qu'elle ne se montre belle de son éclatante jeunesse, de ses grandes manieres

& de son orgueilleuse dignité? A-t-elle sur-tout, mon Eléonore, a-t-elle une ame, autant que la tienne, compatissante & généreuse? Crois-tu que je puisse oublier la joie de tes vassaux à ton retour, la reconnoissance de tes fermiers, les éloges de ton curé vénérable? Je l'ai vu, mon cœur en a joui: tu es ici l'objet du culte général; tu es pour la foule de ces bonnes gens une bienfaisante providence, à laquelle il ne faut jamais rien demander & qu'on doit remercier sans cesse. Et ton amant seroit le seul que tes vertus trouveroient insensible! le seul dont tes bontés feroient un ingrat! ne le crois pas! garde-toi de le croire! Tiens, mon adorable amie; tiens, je voudrois qu'il me fût permis d'aller avec Eléonore, loin de toute autre séduction, passer ma vie dans la chaumière relevée pour le vieux Duval, par la comtesse de Lignolle. Va, cesse de te plaindre & de me soupçonner, cesse de redouter une trop foible rivale; je l'estime, mais je te respecte; je lui conserve un

reste d'amitié, mais je te garde le plus tendre amour ; il est vrai qu'autrefois près d'elle j'ai goûté quelques doux instans , mais depuis j'ai trouvé près de toi des jours délicieux ; enfin Mde. de B*** maintenant m'offriroit peut-être encore des plaisirs ; mais toi , mon Eléonore , tu me donneras le bonheur.

Le bonheur ! Ainsi préoccupé d'un parallele difficile entre deux rivales presque également séduisantes , mais à qui la nature avoit très-diversément réparti ses dons précieux , j'oubliois une femme encore plus favorisée , qui réunissant en elle seule toutes les vertus & tous les charmes , étoit infiniment supérieure à tout objet de comparaison. J'oubliois Sophie , & dans mon égarement j'allois jusqu'à former des vœux contraires à notre réunion. Ah ! je n'ose espérer que l'aveu d'une faute pareille puisse jamais , aux yeux d'autrui comme à mes propres yeux , la réparer suffisamment.

Au reste , plus je me rendois coupable envers ma femme , plus ma mai-

treffe avoit lieu d'être satisfaite. Fort bien ! dit la comtesse en se jettant à mon cou, voilà comme il falloit parler d'abord, tu m'aurois aussitôt persuadée ! Puisque tu m'aimes & que tu ne l'aimes pas, je suis contente ; puisque tu ne m'as pas fait avec elle une infidélité, je te pardonne tout le reste. — Et moi, je ne vous pardonne point, vous n'avez pas ménagé mon bien, le meilleur de mon bien ! Vous vous êtes arraché le visage. — Vas-tu pour cela ne pas m'aimer autant ? tu aurois tort : je suis moins jolie, mais plus intéressante. — Je ne veux point de cet intérêt là. Promettez qu'il ne vous arrivera jamais de vous porter à de pareils excès ? — Mais toi, Faublas, promets de ne me plus donner aucun sujet de colere ? — Ah ! sur mon honneur ! — Eh bien, dit-elle en riant, vois comme je suis bonne, je m'engage à ne plus me fâcher.

Le comte en ce moment rentroit : il s'écria : Dieu soit loué ! elle en est convenue ! — Elle en est convenue !

répéta la baronne avec étonnement.

— Point du tout ! répondit la comtesse , qui frappa ses petites mains l'une contre l'autre & fit un saut de joie.

— Comment , reprit M. de Lignolle , & vous êtes de si belle humeur ? — Justement parce qu'elle n'en est pas convenue , répliqua l'étourdie. — Voilà , s'écria le profond observateur , une chose qui me passe. J'en déduirai du moins la vérité de ce principe , que l'ame d'une femme est inexplicable dans ses caprices. — Moi , dit Mde. de Fonrose , je n'en déduirai rien ; mais je m'en vais tranquille & contente.

Le jour d'après , quand elle revint nous voir , M. de Lignolle n'étoit plus au château. Des lettres venues de Versailles , le matin même , l'avoient déterminé à nous quitter sur le champ , & quoique nous n'eussions pas une aussi grande idée que lui des affaires importantes qui le rappelloient à la Cour , nous n'avions fait aucun effort pour le retenir. Mais la baronne , au lieu de

féliciter son amie , troubla sa joie ; mon pere avoit chargé Mde. de Fonrose de me ramener à Nemours , où m'attendoit avec lui ma chere Adélaïde déjà parfaitement remise de son indisposition & de ses fatigues. Le premier mot de la comtesse fut que désormais nous ne nous quitterions plus , & quand la baronne l'eut forcée de reconnoître que mon pere avoit des droits sur moi , Mde. de Lignolle appellant M. Despeisses en témoignage , soutint que ma foiblesse encore extrême ne permettoit pas qu'on me transportât. Elle déclara d'ailleurs que , loin de consentir à me laisser aller tant qu'il y auroit du danger pour ma vie , elle avoit résolu de veiller elle - même sur ma convalescence , & que nulle force humaine ne l'obligeroit à se séparer de son amant , avant qu'il fût entierement rétabli. Mde. de Fonrose , après avoir employé les prieres , les représentations & les menaces , partit assez mécontente de n'avoir pu rien obtenir de plus.

Le lendemain ce fut mon pere lui-

même qui vint me chercher. Dès-qu'on annonça M. de Brumont, la comtesse renvoya ses domestiques & courut à mon pere : voyez, lui dit-elle d'un ton joyeux & caressant, approchez, il n'est plus alité, le voilà dans un fauteuil, le voilà ! Nous venons de faire plusieurs fois ensemble le tour de cet appartement. . . il a bien dormi, ses forces reviennent, il est mieux, beaucoup mieux ! Vous devez sa conservation à ma vigilance, & son rétablissement à mes soins ; je l'ai sauvé de son désespoir, je l'ai sauvé de sa maladie ; c'est par moi qu'il vit, c'est pour moi qu'il doit vivre. . . . uniquement pour moi ! . . . & pour vous, Monsieur, j'y consens ; mais pour vous seul. Le baron m'adressa la parole : à quelle démarche exposez-vous un pere qui vous aime ? Etoit-ce là ce que vous m'aviez promis ? Etoit-ce ici que je devois retrouver mon fils ? . . . Mde. de Lignolle l'interrompit vivement ; cruel ! auriez-vous mieux aimé le trouver mort à Montargis ? quand je suis

venue l'y rejoindre, il étoit seul, dans le délire, un pistolet à la main..... Monsieur, je vous le répète : je l'ai sauvé de son désespoir..... Hélas! & ce n'étoit pourtant pas la douleur de ma perte qui troubloit sa raison & déchiroit son cœur. — Mon pere s'adressa toujours à moi : puisqu'hier Mde. de Fonrose n'a pu vous ramener, je viens moi-même aujourd'hui.... — Il ne m'écoute seulement pas, s'écria-t-elle. Il ne daigne pas m'adresser un mot de remerciement ! l'ingrat ! pas même une politesse !.. Monsieur, si vous refusez à mes services la reconnaissance qui leur est due, ayez du moins pour mon sexe les égards qu'il mérite ; & songez que vous n'êtes point ici chez Mlle. de Brumont. — Pour que je me crusse votre obligé, Madame, il faudroit que seulement instruit de vos actions j'ignorasse vos motifs ; vous avez tout fait pour ce jeune homme & rien pour moi. Quant à Mlle. de Brumont, je ne la connois point ; je viens chercher ici le che-

valier de Faublas & l'époux de Sophie.
— De Sophie ? Non , Monsieur , le mien ! je suis sa femme. Oh ! je suis sa femme ! (*elle m'embrassa.*) & votre fille , ajouta-t-elle en saisissant une de ses mains qu'elle baïsa : pardonnez-moi ce que je viens de vous dire ; pardonnez-moi les étourderies que j'ai faites chez vous la dernière fois que j'y suis venue ; excusez mon inexpérience & mes vivacités , souvenez-vous seulement que je vous aime.... & que je l'idolâtre. Tenez , je brûlois du desir de vous revoir , de vous parler.... je vais tout vous dire : depuis quelques jours il s'est fait un grand changement... un changement heureux... les nœuds qui l'attachent à moi sont maintenant indissolubles : avant neuf mois vous aurez un petit-fils..... Ecoutez-moi , écoutez-moi donc..... oui , ce sera un garçon , un joli garçon , aimable , généreux , sensible , gai , spirituel , intrépide , plein de grâce & de beauté comme son pere... Ecoutez-moi , n'essayez pas de retirer

votre main... Etes-vous donc fâché
 que je porte dans mon sein le gage de
 son amour ? ou pourriez-vous penser...
 Oh ! c'est son enfant ; c'est bien le sien,
 soyez - en sûr ; ce n'est pas celui de
 M. de Lignolle. M. de Lignolle n'a
 jamais... je vous proteste que per-
 sonne ne m'avoit épousée avant Fau-
 blas. Demandez-lui, si vous croyez
 que je ments. Personne avant lui ne
 m'avoit épousée, & personne après
 lui ne m'épousera, je vous le jure !
 — Malheureuse enfant, dit enfin le
 baron, que sa surprise extrême avoit
 long - temps réduit au silence, quel
 transport vous égare ! & comment pou-
 vez-vous me faire à moi de pareilles
 confidences ? — C'est justement à vous
 que je dois les faire, à vous qui ne
 voyez en moi que la maîtresse de votre
 fils, à vous qui ne connoissant de Mde.
 de Lignolle que ses légeretés & ses
 foiblesses, prenez de son caractère l'idée
 la plus défavorable & la jugez à la
 rigueur. Il est vrai que je me suis
 laissée séduire ; mais comment & par

qui ? Regardez-le , d'abord , & dites-moi si je ne suis pas excusable ? Il est vrai que sa victoire fut l'ouvrage d'un instant ; mais voilà précisément ce qui justifie ma défaite. Ma défaite , si je l'avois calculée eût été moins prompte ; & peut-être que je n'aurois pas du tout succombé , si j'avois su ce que c'étoit que de combattre. Mais dans ma profonde ignorance , je n'entendois rien à tout cela , rien , Monsieur ! Je n'avois d'une jeune mariée que le nom. En doutez-vous ? Demandez à Faublas , il vous le dira , il vous dira que ce fut lui , qui m'enseigna l'amour. Et concevez - vous comment une jeune personne , toute simple , toute innocente , ignorant de l'hymen jusqu'à ses droits , auroit pu connoître ses devoirs & les respecter ? Moi , je pris un amant , comme j'avois pris un époux , sans réflexion , sans curiosité ; mais pourtant , je l'avoue , déterminée par le desir de venger le plutôt possible un affront qu'on me disoit impardonnable. Je pris le chevalier , d'abord

parce qu'au moment critique il se trouva là, & puis parce que je ne fais quel instinct naturel me le fit juger très-aimable. Ainsi, Monsieur, vous le voyez : pour m'être égarée je ne suis pas criminelle. Si dès le premier pas j'ai tombé, c'est la faute de ceux qui, me donnant une nouvelle carrière à parcourir, m'y ont abandonnée dans les ténèbres, au lieu de m'instruire & de m'éclairer. Si jamais je suis malheureuse & déshonorée, ce sera la faute du sort qui m'a sacrifiée, & celle du hasard qui m'a trop tard servie. Ah ! que ne s'est-il offert à moi quelques mois plutôt, celui par qui mon existence devoit commencer ! Que n'est-il venu au premier jour de l'autre printemps, dans cette *Franche-Comté* où pour la première fois, je m'ennuyois avec ma tante, où je me sentoís agitée d'une inquiétude nouvelle, consumée d'une flamme inconnue, dévorée du besoin d'aimer, d'aimer Faublas, de n'aimer que lui. Alors que n'est-il venu ! je lui aurois aussitôt donné ma

fortune & ma main, ma personne & mon cœur; & j'eusse été sa légitime épouse! & j'eusse été pour le reste de ma vie de toutes les femmes la plus heureuse en même temps & la plus considérée.... Hélas! il ne vint pas, *lui*. Un autre se présenta; & quel autre! grands Dieux! On me l'amène, on me dit: Monsieur veut se marier & te convient; une fille ne peut rester fille, fais-toi femme. Moi, sans m'informer seulement de quoi il est question, je promets de le devenir; & voilà qu'un soir, au bout de deux mois, je le deviens; mais alors il se trouve que j'ai deux maris: il se trouve que celui qui en a le titre ne peut en remplir les fonctions, & que celui qui en remplit les fonctions ne peut en avoir le titre. Que faire en cette occasion difficile? Demander le divorce avec M. de Lignolle, ou brusquer la rupture avec Mlle. de Brumont. Le premier de ces deux partis également extrêmes, en me couvrant d'un ridicule ineffaçable eût troublé mon repos; le second

m'eût coûté le bonheur en me réduisant au veuvage pour toute ma vie : je ne fis donc pas très-mal de ne point laisser éclater mon ressentiment contre l'époux indigne, & de témoigner ma satisfaction à l'amant séducteur. Cependant, comment ne pas prendre chaque jour une plus haute opinion de celui-ci ? Comment au fond du cœur ne pas mésestimer celui-là de plus en plus ? Le moyen de chasser le dégoût & les mépris, quand c'est ce M. de Lignolle qui continuellement les appelle ? le moyen de rappeler jamais la vertu, quand c'est Faublas qui sans cesse l'écarte ? Ainsi, M. le baron, vous voyez que je suis pour toujours obligée à garder le mari que je déteste & l'amant que j'adore. Maintenant que je vous ai présenté le tableau fidelle de ma situation, vous ne conserverez contre moi nulle prévention injuste & fâcheuse. Si jamais au contraire il arrive que le public éclaire ma conduite & sois tenté de la condamner, vous ne m'abandonnerez point

à la précipitation de ses jugemens. Ah ! je vous en prie , défendez alors M^{de} de Lignolle , montrez-la telle qu'elle est , dites bien à tout le monde que ses erreurs ne lui doivent pas être imputées ; que sa famille seule en est responsable , & qu'il faut sur-tout en accuser la fatalité ! — Madame , répondit mon pere du ton de l'intérêt , je suis flatté de votre confiance , quoique vous me la donniez très - étourdiment ; je conçois que votre extrême pétulance peut en certains cas vous servir d'excuse ; & je ne vous dissimulerai même pas que vos aveux m'ont touché par leur imprudente franchise. Autrefois j'ai blâmé vos égaremens , je plains aujourd'hui votre passion ; mais sûrement vous n'attendez pas que jamais je l'approuve ; & ne vous abusez point : quand j'aurois pour vous cet excès d'indulgence , le public qui ne tient aux vicieux aucun compte de la protection des foibles , le public ne jugeroit pas vos fautes avec moins de sévérité. Si donc vous comptez son opinion

pour quelque chose, si vous êtes jalouse de conserver l'amitié de vos proches, l'estime de vos amis, l'estime de vous-même, le respect des honnêtes gens, le repos d'une bonne conscience, arrêtez-vous sur le penchant de l'abyme où vous marchez témérairement, entre deux guides toujours aveugles & souvent perfides : l'espérance & la sécurité. Arrêtez vous s'il en est temps encore ! Quant à moi, comtesse, mon devoir est maintenant d'effayer la douceur pour vous rappeler les vôtres, & si vous ne m'écoutez pas ; d'employer l'autorité pour obliger mon fils à remplir les siens. Vous & lui, Madame, vous avez aux pieds des autels juré d'aimer quelqu'un sans partage, & ce quelqu'un ce n'est ni vous ni lui. L'un & l'autre vous avez promis au même Dieu de ne pas vous aimer. On doit un respect éternel aux sermens : les vôtres pour avoir été déjà violés, ne sont point anéantis. Faublas ne vous appartient pas plus que vous n'appartenez à Faublas ; & comme l'amour dont vous

brûler pour lui ne peut faire que vous cessiez d'être la femme de M. de Lignolle, de même les fréquentes infidélités dont le chevalier s'est rendu coupable envers Sophie ne feront pas qu'il ne soit plus son époux. Mde. de Faublas a sa foi, Mlle. de Pontis a son amour. . . . — Son amour ? non, Monsieur, non ! car il m'adore ; il me le disoit encore tout-à-l'heure. . . . Tenez, écoutez-moi : je veux bien convenir qu'il est l'époux d'une autre ; mais aussi de votre côté convenez du moins que je suis sa femme. . . . & la mere de son enfant. . . . Oui ! voilà ce qui m'enchanté ! voilà ce qui me donne sur lui des droits incontestables. C'est un avantage que j'ai sur Mde. de Faublas. . . Mde. de Faublas ! que j'envie son sort, cependant ! combien elle est mieux que moi partagée ! pouvoir s'enorgueillir de l'avoir pour époux ! porter son nom, son nom si cher ! Ah ! cette Sophie trop favorisée qu'a-t-elle donc fait de si recommandable qui ait pu lui valoir le bonheur d'obtenir Faublas ?

& la pauvre Eléonore , hélas ! qu'avoit-elle fait de si répréhensible qui lui ait dû mériter le tourment d'épouser ce M. de Lignolle. — Croyez-moi : ne reprochez pas vos malheurs à la destinée , n'en accusez pas votre foiblesse , & préparez-en la fin par une résolution courageuse. Pour triompher d'une passion fatale , cessez d'en voir l'objet...

— Cesser de le voir ? Plutôt mourir !

— Cessez de le voir , vous le devez ; vous devez essayer cet unique moyen d'échapper aux dernières infortunes qui vous menacent. — Plutôt mourir ! —

Comtesse , je vais vous affliger..... mais enfin il faut vous le dire : la circonstance m'impose aussi des devoirs pénibles. Je dois , quand je vous aurai conseillé le douloureux sacrifice & que vous vous serez obstinée à ne le point faire , je dois ne rien négliger pour vous forcer de l'accomplir. — Grands Dieux ! — Tout-à-l'heure j'emmene le chevalier.... — Non , vous ne l'emmenerez pas ! non , vous n'aurez pas cette cruauté ! — Je l'emmene , il

le faut. — Il ne le faut pas ! qui vous y oblige ? — La nécessité de l'arracher à des séductions trop puissantes. — Et vous auriez le courage de me réduire au désespoir ? — J'aurai le courage de vous rendre à vous-même. — Vous voulez priver une femme de son amant ! — C'est vous qui voulez priver un père de son fils. — Moi ! répondit-elle avec une extrême volubilité, point du tout ! ne vous en privez pas. Restez ici ; qui vous a dit de vous en aller ? Vous l'aurois-je dit ? c'eût été sans réflexion. Restez avec nous, cela me fera le plus grand plaisir & à lui aussi, car je vous aime beaucoup ! mais il vous aime encore davantage ; restez avec nous. Je vous donnerai un appartement fort commode, fort beau ; tenez ! celui de mon mari ; & quant à Mlle. votre fille, j'ai encore une chambre pour elle . . . qui, envoyez chercher Mlle. votre fille, il sera bien-aise de voir sa sœur ! qu'elle vienne ! & Mde. de Fonrose aussi ! toute la famille ! que toute la famille vienne s'établir

chez moi ! j'ai de quoi loger toute la famille . . . excepté Sophie . . . Allons ! vous , ajouta-t-elle en m'adressant la parole , vous ne dites mot ! Joignez-vous donc à moi pour l'engager à rester avec nous. — Mais que dit-elle donc , s'écria mon pere ? Permettez-vous que je parle à mon tour ? — Il n'y a pas besoin de faire de longs discours , reprit-elle encore très-vivement ; on répond simplement : oui. — Non , . . . Madame . . . — Non ? il faut absolument que le chevalier s'en aille ? — Absolument. — Cela est indispensable ? — Indispensable. — En ce cas je m'en vais avec lui. Partons tous trois. — Elle perd tout-à-fait la tête ! — Comment , Monsieur , je perds la tête ! pourquoi cela , s'il vous plaît ? Je voulois bien vous retenir chez moi ! pourquoi refuseriez-vous de me recevoir chez vous ? croiriez-vous me faire trop d'honneur ? croiriez-vous ? . . . — C'en est fait de sa raison ! . . . Faublas , préparez-vous à me suivre. — Ne vous en avisez point , me dit-elle ;

puis revenant à mon pere ; Monsieur , vous m'emmenerez , ou vous ne l'emmenerez pas ! — Comtesse , à quelles extrémités voulez - vous me réduire ? eh ! quoi ! faudra-t-il que j'emploie la force ? — La force ! il vous sied bien ! c'est moi qui l'emploierai , la force ! ah ! cette fois vous n'êtes pas chez vous ! à mon tour j'appellerai mes gens ! — Madame , s'il étoit possible que mes résolutions ne fussent pas irrévocablement prises , ce que vous venez de me faire entendre suffiroit pour les déterminer. — Quoi donc ! vous aurois-je offensé ? c'eût été bien innocemment , je vous jure. Moi , ce qui me vient à l'esprit je le dis aussi-tôt. N'imputez qu'à ma vivacité ce qui pourroit vous avoir blessé dans mes discours : en vérité je n'y mets ni méchanceté , ni réflexion. Songez que c'est une femme alarmée qui vous parle , un enfant d'ailleurs & un enfant à vous ! la femme de votre fils ! votre fille !
O vous ! qu'avec tant de plaisir j'appel-

lerai mon pere , ne me retirez pas mon
époux non , c'est Faublas que je
veux dire ; je suis convenue qu'il n'étoit
point mon époux n'emmenez pas
Faublas. Monsieur le baron ! je vous
en supplie ! Si vous saviez dans
quelles angoisses j'ai passé près de son
lit vingt - quatre mortelles heures !
combien de fois j'ai tremblé pour ses
jours ! . . . & quand mes soins le ren-
dent la vie , quand je commence à
renaître avec lui , vous auriez la bar-
bare ingratitude de nous séparer !
hélas ! moins malheureuse s'il fût mort ,
il m'eût été permis du moins de le
suivre à la même heure dans
le même tombeau. M. le baron , ne
l'emmenez pas ! bientôt peut-être vous
auriez à vous en repentir , & vos
regrets seroient inutiles. Je le sens &
je vous le dis : je pourrois dans mon
désespoir vous ne savez pas tout
ce que je pourrois ! Ne l'emmenez
pas , prenez pitié d'une mere ; oui ,
dit-elle en se précipitant à ses genoux
qu'elle embrassa , oui , c'est pour mon

enfant sur-tout que je vous implore !

— Que faites-vous ? répondit-il d'une voix troublée , relevez-vous , Madame !

— Ah ! mes peines vous ont touché , poursuivit-elle. Pourquoi vous en défendre ? pourquoi vouloir me le cacher ? Ne me repoussez pas , ne détournez pas le visage , dites un mot seulement

Mon pere , en effet très-ému , ne pouvoit plus parler ; mais il me fit un signe qui , soudain arrêta les pleurs de la comtesse , & changea son attendrissement en fureur. Je vous vois ! s'écria-t-elle en se relevant ; vous paroissez me plaindre & vous me trahissez , méchant , ingrat que vous êtes ! Le baron se faisant alors violence , balbutia ces mots : mon fils , ne m'avez-vous pas entendu ?

— Non , lui répondit-elle avec impétuosité , & il ne vous entendra pas , parce qu'il n'est pas comme vous perfide , impitoyable — Chevalier , quittez cette chambre. — Garde-toi de le faire !

— Faublas , c'est un ami qui vous prie de sortir. — Faublas , c'est une amante qui

qui te conjure de ne pas l'abandonner ! — Le baron, qui me vit encore incertain, me dit d'un ton très-ferme : je vous l'ordonne. La comtesse, qui ne me trouva pas l'air assez indocile, me cria : je te le défends !

Hélas ! à qui des deux me foumettre ? O mon Eléonore, c'est avec désespoir que ton amant te désobéit ; mais le moyen qu'un fils résiste aux ordres de son pere ? Mde. de Lignolle surprise & désolée de voir que je me levois pour me traîner vers la porte, voulut courir à moi, le baron l'arrêta ; elle essaya de se jeter sur le cordon de sa sonnette, il la retint ; elle espéroit du moins pouvoir appeler, il lui mit une main sur la bouche : aussitôt le fauteuil que je venois de quitter la reçut évanouïe.

Je voulois revenir, mon pere m'entraîna, mon pere me donna le bras, nous descendîmes. Je vis dans notre voiture une femme qui s'y tenoit cachée ; c'étoit Mde. de Fonrose : le baron lui dit : il n'y a pas un moment

à perdre , courez à votre amie qui se trouve mal : quant à nous , le temps presse , il est impossible que nous vous attendions. Restez à dîner chez la comtesse , & ce soir vous la prierez de vous renvoyer dans sa berline.

La baronne aussi-tôt nous quitta , & sur le champ nous partîmes. Mon pere resta long-temps plongé dans une rêverie profonde ; puis je l'entendis pousser un soupir & murmurer ces mots : pauvre enfant , je la plains ! ensuite il ramena sur moi des regards attendris ; & d'un ton assez ferme , quoique d'une voix encore altérée , il me dit : mon fils , je vous défends de revoir Mde. de Lignolle.

A Némours , je retrouvai ma chere Adélaïde , dont la douleur renouvela toute la mienne : ô ! ma Sophie , je vous avois perdue , & quoique Mde. de Lignolle me devint chaque jour plus chere , vous étiez encore celle que je préférois.

Mde. de Fonrose nous rejoignit le soir : elle avoit eu beaucoup de peine à

tirer la comtesse de son évanouissement, & plus de peine encore à lui persuader qu'il ne falloit pas venir ici nous faire une inutile scène. La baronne, en s'adressant à mon pere, ajouta : je la crois capable de se porter bientôt à toutes sortes d'extrémités, si, ne prenant en considération ni ses malheurs, ni sa jeunesse, vous ne permettez pas que ce jeune homme aille rarement, mais du moins quelquefois, donner à cette enfant les seules consolations qui puissent lui rendre son état un peu supportable. Mon pere, qu'alors j'observois avec attention, ne répondit à ce discours de la baronne par aucun signe d'approbation ou de mécontentement. Je passai, comme il y avoit tout lieu de le craindre, une nuit fort agitée ; le lendemain, nous rentrâmes à Paris, où déjà trois lettres m'attendoient. La premiere me venoit de Justine ; mon Eléonore avoit écrit la seconde ; & quant à la troisieme, vous ferez comme je fus obligé de faire : vous devinerez de qui elle étoit.

„ Je fais que M. le chevalier va
 „ revenir convalescent ; je le prie de
 „ passer chez moi , dès qu'il le pourra.
 „ Il voudra bien seulement m'annoncer
 „ le jour de sa visite , par un billet
 „ qu'il m'adressera la veille.

„ Votre pere est un méchant ; souffrez-vous autant que moi des peines qu'il nous cause ? Tiens, mon ami , si tu ne veux pas que je succombe à mon chagrin , hâte-toi de reprendre assez de forces pour me venir voir. Que je te voie seulement , je serai contente. Depuis deux jours que le cruel nous a séparés , je meurs d'inquiétude , d'impatience , d'amour & d'ennui.

„ MONSIEUR LE CHEVALIER ,

„ Le pauvre jeune homme s'en va ,
 „ mais il dit que çà lui fera plaisir , s'il vous fait ses adieux , & qu'il a quelque chose d'important à vous dire ; mais que par rancune , vous ne voudrez peut-être pas le venir voir , & il en tremble de peur ; voilà pourquoi

„ il me charge de vous le demander.
 „ Suivant une coutume de la loi de
 „ nature, on suppose à un malade qui
 „ se meurt, toutes ses fantaisies; &
 „ sous votre respect, qui vous êtes, à
 „ ce qu'il dit, muni d'un très-joli savoir-
 „ vivre envers tout le monde, vous
 „ auriez dans le cœur une ame bien
 „ dure de refuser si peu de chose à un
 „ ami qui n'est pas sans indifférence
 „ pour vous. C'est en conséquence de
 „ ce que je vous attends pour vous
 „ présenter à mon maître, afin que
 „ vous lui fassiez passer son envie de
 „ parler, & que vous le remontiez un
 „ peu sur le ton de rire, lui qui faisoit
 „ toujours quelque bonne farce & qui
 „ a maintenant l'air triste comme le
 „ bonnet de nuit de feu ma grand-
 „ maman Robert qui est devant Dieu.
 „ Par maniere d'acquit, vous ferez
 „ mieux de lui donner, tout en cau-
 „ sant par-ci, par-là, sans que ça vous
 „ dérange, quelques bonnes embrassa-
 „ des bien serrées, puisqu'il s'est mis
 „ dans la tête que cela lui feroit du

138 VIE DU CHEVALIER

„ bien. Malgré ça , je dis qu'il faudra
 „ avoir l'attention de prendre garde de
 „ ne pas l'étouffer , parce qu'il est très-
 „ foible de tout son corps. Enfin , pour
 „ terminer , le temps presse , puisque
 „ les chirurgiens contestent que d'un
 „ moment à l'autre il peut passer dans
 „ mes bras comme une chandelle. Voilà
 „ la seule raison pourquoi il lui seroit
 „ de toute force impossible d'attendre
 „ long-temps votre commodité ; or, ce
 „ qu'il en feroit , ce ne seroit pas du
 „ tout par impolitesse , ni par trop
 „ grande impatience ; mais c'est que ,
 „ voyez-vous , quand celui d'en-haut ,
 „ nous appelle , il faut , sans tant de
 „ façons , quitter la compagnie. Voilà
 „ pourquoi , si vous le voulez , je vous
 „ enverrai dès demain sa voiture , dont
 „ il ne se sert plus depuis qu'il n'a pas
 „ sorti de son lit. Au moyen de quoi ,
 „ je vous attends d'un pied ferme , avec
 „ lequel je suis très-respectueusement ,
 „ MONSIEUR LE CHEVALIER ,
 „ Votre très-humble & très-obéissant
 „ serviteur ,

„ ROBERT , son valet-de-chambre. „

J'appelai Jasmin : tiens , va-t-en tout-à-l'heure chez Mde. Montdefir.....

— Ah ! ah ! celle-là que vous faites toujours attendre ; car elle vous fait toujours demander. — Tu la remercieras de son billet , tu lui diras qu'elle présente mes respects à la personne qui le lui a fait écrire ; & qu'elle fasse tenir à cette personne la lettre que voici.... Remarque qu'elle est signée Robert.... ou plutôt . . . je vais la mettre sous enveloppe, . . . tu me comprends ? c'est à Mde. Montdefir qu'il faut remettre ceci. — Oui, Monsieur. — De-là, tu iras chez Mde. la comtesse de Lignolle.....

— Ah , cette jolie petite brune , si drôle , si alerte ! qui l'autre jour , dans le boudoir , vous a donné ce bon soufflet.... Il faut que cette femme-là vous aime bien , Monsieur ? — Oui , mais tu as trop de mémoire . . . écoute : tu n'entreras pas chez Madame , tu demanderas son laquais la Fleur , tu lui diras que j'adore sa maîtresse.... — Puisque vous me chargez de le lui dire , c'est qu'il le sait déjà. — Il le sait, tu as

raison. — Bon. Il est donc nécessaire que M. la Fleur & moi nous soyons bons amis. Monsieur, si je lui proposois un verre de vin ? — Propose-lui en deux, ... à ma santé.... Jasmin, tu m'entends ? — Oh ! oui, Monsieur, vous êtes le plus aimable & le plus généreux... — Recommande à la Fleur de prévenir Mde. de Lignolle que je me rendrai chez elle, dès que j'aurai pu concerter avec Mde. de Fonrose les moyens de reprendre mes habits de femme & de sortir d'ici, sans que le baron me voie. — Très-bonne, cette commission-là, je ne l'oublierai pas. — Enfin, tu iras chez M. le comte de Rosambert. . . . — Tant mieux. C'est encore un garçon bien jovial, celui-là ! ... je m'ennuyois de ne le plus voir. — Jasmin, si tu voulois m'écouter ! tu parleras à Robert, son valet-de-chambre ; tu lui annonceras, que malgré ma foiblesse, j'irai voir son maître dès demain. J'accepte l'offre qu'il me fait de sa voiture. Robert n'a qu'à me l'envoyer à dix heures du matin.

— Oui, Monsieur. — Eh bien ! tu pars ? — Sans doute. — Quoi Jasmin ! chez Mde. de Lignolle avec ma livrée ? — Vous avez raison. L'habit bourgeois, nigaud que je suis ! l'habit bourgeois ! — Jasmin, tu diras par-tout que je n'ai pas répondu par écrit, parce que je me sentoie trop fatigué. — Oui, Monsieur. — Attends donc. Si M. de Belcour demande où tu es, je répondrai que je t'ai envoyé chez M. de Rosambert ; nous ne lui parlerons pas des deux autres commissions. — Sans doute ! des affaires de femmes, ça ne regarde que vous. Il ne faut pas que M. notre pere entre là-dedans. ... Ah ça, mais il trouvera que j'ai été long-temps dehors ! il me fera de mauvaises raisons ! — Eh bien ! mon cher, écoutez patiemment, & surtout, ne répondez pas. — Vraiment, voilà ce qui me coûte. Je n'aime pas qu'on me gronde, quand je fais mon devoir. — Vous ferez défendu par le témoignage de votre conscience, imbécille ! & puis, ne veux-tu rien souffrir pour moi ? — Pour vous, Monsieur !

je gagnerois une fluxion de poitrine ,
& j'endurerois cent mauvais propos ;
vous allez voir !

Mon généreux domestique me tint
parole : il revint en nage , & loin de
se permettre seulement un murmure ,
quand le baron l'accusa de lenteur , il
avoua noblement qu'il s'étoit amusé sur
sa route. O ! mon bon Jasmin , que ne
donneroient pas quantité de jeunes gens
de famille pour avoir un serviteur
comme vous !

M. de Belcour , ce soir-là , ne quitta
ma chambre que lorsqu'il me vit en-
dormi. Mes chagrins me réveillèrent à
la pointe du jour. La marquise eut un
soupir ; mon Eléonore plusieurs regrets
bien vifs ; Sophie , mille souvenirs doux
& cruels. Mais quelle fut mon inquié-
tude , lorsque voulant relire la lettre de
son ravisseur , je ne la trouvai plus ! Je
me fis rapporter mes habits de femme ,
je fouillai dans toutes les poches ; le
précieux papier n'y étoit point. Ah ! je
l'ai sans doute laissé chez Mde. de
Lignolle ! . . . & s'il est tombé dans ses
mains ! grands Dieux !

Les gens de Rosambert me vinrent chercher de très-bonne heure. Ce fut Robert qui m'ouvrit la chambre à coucher de son maître. Vous pouvez lui parler un peu, me dit-il tristement, il n'est pas encore tout-à-fait mort; mais il ne le portera pas loin, le pauvre jeune homme! il avoit tout-à-l'heure une fièvre de cheval. Oh! je vous en prie, Monsieur, ne le gênez dans aucune de ses idées, dites tout comme il dira.... à qui parlez-vous ainsi tout bas, demanda le comte, d'une voix presque éteinte? Le valet-de-chambre répondit: c'est M. le chevalier de Faublas... Dès qu'il eut entendu mon nom, Rosambert souleva sa tête avec effort, & ce ne fut pas sans peine qu'il balbutia ces mots: je vous revois! j'aurai donc la consolation de pouvoir vous confier mes derniers sentimens! Venez, Faublas, approchez-vous.... sans partialité, convenez-en: n'est-elle pas bien sauvage & bien romanesque, cette pointilleuse amazone qui, pour une plaisanterie de société, met au tombeau l'un de ses plus constans adorateurs?

Ici Rosambert s'anima ; sa prononciation d'abord foible , lente & gênée , devint tout-à-coup ferme , breve & distincte. Cette Mde. de B *** continuait-il , cette Mde. de B *** qui connoît si bien le monde & ses usages , la galanterie & son code , les droits de notre sexe & les privileges du sien , ne pouvoit-elle point en conscience calculer que , grâces au succès de mon dernier attentat , nous demeurions elle & moi parfaitement quittes l'un envers l'autre ? Seulement punie comme elle avoit offensé , ne pouvoit-elle point s'avouer tout bas que nous nous devons équitablement le mutuel oubli des petites noirceurs dont la premiere elle avoit égayé le grand œuvre de notre rupture en une soirée consommée ; & par lesquelles ensuite , autorisé de son exemple , je m'étois cru permis d'amener notre raccommodement fait & rompu dans la même nuit , dans le même instant ? Comment donc se fait-il qu'oubliant la loi générale & ses propres principes , elle ait pris cette étrange résolution

tion de venir comme une folle, au péril de sa vie si chere aux amours, attaquer la mienne qui ne leur étoit pas tout-à-fait indifférente ? Qui lui a suggéré ce dessein vraiment infernal ? l'honneur ? ce n'est pas où j'ai frappé Mde. de B***, qu'elle se seroit jamais avisée de placer le sien ; elle possède trop à fond la science très-différente des mots & des choses. C'est donc le démon de l'amour-propre ! Celui-là, je ne l'ignorois pas, ne rencontra jamais de femme humiliée qui ne fût prête à suivre aveuglément ses plus sots conseils. Cependant je n'aurois pas deviné qu'il eût assez d'empire pour déterminer une belle Dame à tuer quiconque pourroit se glorifier d'avoir remporté sur elle quelque avantage, dont son petit orgueil se fût trouvé blessé. Mon ami, je n'ai, je vous proteste, par rapport à Mde. de B***, qu'un regret, celui de lui avoir fait une trop douce injure. Néanmoins je ne prétends pas dire que ma conduite fût, en cette occasion, tout-à-fait exempte de reproche ; mais

je soutiens que vous seul aviez le droit de vous en plaindre. Faublas, que voulez-vous ! je fus entraîné, je ne vis que le doux plaisir de rejoindre l'artificieuse personne comme elle m'avoit échappé : par vingt détours plaisamment perfides. Les considérations qui m'auroient pu retenir, ne se présentèrent seulement pas à mon esprit entierement préoccupé de ses bisarres projets de vengeance ; & ce ne fut qu'après avoir repris ma maîtresse, que je me reconnus coupable de quelques torts envers mon ami. Quel châtement terrible a cependant suivi la plus excusable des fautes ! quel ennemi s'est chargé de la querelle de Faublas ! & comme il l'a vengée ! Hélas ! Rosambert, pour vous avoir étourdiment donné quelques passagers chagrins, méritoit-il de mourir à vingt-trois ans ! & de mourir de la main d'une femme !

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix si foible, que j'eus besoin de toute mon attention pour les entendre. La pitié naturelle au

cœur des jeunes gens vint émouvoir mon cœur : Rosambert, mon cher ami, je vous plains. — Ce n'est pas assez, me répondit il. Il faut que vous me pardonniez... oh ! de toute mon ame ! — & que vous me rendiez votre amitié première... — Avec bien du plaisir. Et que vous veniez me voir tous les jours, jusqu'à celui qui doit terminer... — Quelle idée ! la nature à notre âge a tant de ressources ! espérez... — Vraiment ! on espère toujours, interrompit-il ; mais cela n'empêche pas qu'il ne faille un beau matin prendre congé de ses amis... Faublas, répétez-moi que vous me pardonnez... — Je vous le répète. — Que vous m'aimez comme autrefois. — Comme autrefois. — Donnez-m'en votre parole d'honneur. — Je vous la donne. — Sur-tout, promettez-moi que, sans en rien dire à la marquise, vous me viendrez voir exactement jusqu'à mon dernier jour. — Rosambert, je vous le promets. — Foi de gentilhomme ? — Foi de gentilhomme.

148 VIE DU CHEVALIER

Eh bien , s'écria-t-il gaiement , vous me ferez encore plus d'une visite. Allons , Robert , ouvre les volets , tire les rideaux , viens me mettre sur mon séant. ... Chevalier , vous ne me complimentez pas ! mon valet-de-chambre n'est-il pas un homme à talent ? Que dites-vous de son style ? savez-vous bien que sa lettre m'a coûté dix minutes de méditation profonde ! Hier les médecins m'ont annoncé qu'ils répondoient de moi : M. Robert tout de suite a pris la plume. ... Eh bien ! Faublas , pourquoi donc cet air sérieux & froid ? Seriez-vous fâché d'être sûr que cette fois encore j'en reviendrai ? Lorsqu'aujourd'hui vous me pardonniez , étoit-ce à condition que je me ferois enterrer demain ? Trouveriez-vous qu'elle ne m'a pas assez puni , l'héroïque femme qui m'a terrassé ? Pour que vous fussiez bien vengé , falloit-il nécessairement qu'elle me tuât ? Je ne l'ai pas tuée , moi , lorsque je tenois sa vie dans mes mains. Je l'ai seulement blessée , la délicate personne ; doucement blessée , oh !

bien doucement ! j'étois sûr qu'elle n'en moutroit pas. . . . mais je suis très-fâché qu'elle se soit affligée de son petit malheur, au point d'en perdre la tête. Parce que je l'avois une fois vaincue dans son art même, falloit-il que, désespérant à jamais des armes de son sexe, elles prit celles du mien pour m'attaquer ? il est vrai qu'elle vient de s'acquérir l'immortelle gloire d'avoir presque démis l'épaule de M. de Rosambert : il y a sans doute à cela beaucoup d'honneur pour elle, mais du profit ? je n'en vois point. Tenez, Faublas, je vous le dis en confidence, & quelque jour peut-être la marquise elle-même daignera vous l'avouer : en changeant la nature de nos combats, Mde. de B*** s'est fait encore plus de mal qu'à moi. L'amour, quand il existe entre deux jeunes gens de différent sexe une vieille querelle, a grand soin de la rajeunir. Toujours il la renouvelle, pour ne la terminer jamais. Les deux charmans ennemis, devenus irréconciliables, ne cessent de se poursuivre, de se joindre

& de se combattre. Or, tout le monde le fait, dans cette lutte que l'on croiroit inégale, ce n'est pas le plus foible adversaire qui triomphe le moins souvent. Si quelquefois lassée, la guerrière un instant chancelle, le trop heureux athlète s'épuise au sein de la victoire; & ce n'est pas lui qui peut jamais dissimuler une défaite, ni la pallier de quelques excuses, ni se relever plus redoutable après une chute. Hélas! c'en est fait! je ne dois plus ainsi mesurer mes forces avec Mde. de B***. L'insensée! elle a confié nos intérêts & sa vengeance au cruel dieu de la guerre. Vénus ne nous appellera plus ensemble à ses doux exercices! c'est Mars qui va désormais nous ordonner les combats... les combats sérieux & sanglants! nous aurons donc à la place des amours, les furies pour témoins; & pour champ-de-bataille, un grand chemin au lieu d'un boudoir. Et nos armes mêmes, ces armes courtoises dont elle & moi faisons corps-à-corps un si loyal usage, elles seront échangées contre des pisto-

lets meurtriers, qui de loin vous....— des pistolets ! Comment ! vous retourner à Compiègne ? ... — Si j'y retournerai ! quelle demande ! — Quoi ! Rosambert, vous irez vous battre avec une femme ! — Avec une femme ? vous plaisantez : c'est un grenadier que cette femme-là ! d'ailleurs, j'ai promis, ... *j'ai promis, Faublas, il n'importe à quel dieu.* — Quoi, Rosambert, vous irez exposer vos jours, pour menacer ! ... — Votre avis, Faublas, est donc que je n'y suis point en conscience obligé ? — Certainement ! — Eh bien ! rassurez-vous. C'est le mien aussi. J'estime que nos plus scrupuleux casuistes ne me croiroient pas tenu de remplir un engagement ridicule & cruel, arraché par la force & surpris par la ruse ; j'aime mieux laisser mon héroïque adversaire se glorifier de ma défaite, que d'aller me commettre avec une femme, pour l'envoyer dans l'autre monde & retourner chez l'étranger. Vous le savez, d'ailleurs, je n'aime pas le sang, je hais les duels, & je crois en vérité que si

j'étois encore obligé de me battre, la mort me sembleroit préférable à l'ennui d'un second exil. Ah ! mon ami, qu'ils se sont traînés lentement, les jours de notre séparation. Bon dieu ! l'affommant pays que celui d'où je viens ! Cette Angleterre si prônée, qu'elle est triste ! allez y, si vous aimez la philosophie discoureuse, la politique babillarde & les papiers menteurs. Allez, si vous voulez contempler dans l'arène du Pugilat, des seigneurs avec leurs porteurs-de-chaîses ; des farces populaires dans le double sanctuaire (1) de la loi ; & des cimetières au théâtre, & des héros à la potence. Courez à Londres, tâchez d'y reconnoître nos manières & nos modes étrangement travesties, ou

(1) *La Chambre des Communes & des Pairs.* Que si quelqu'un avoit l'injustice de me reprocher la manière superficielle & tranchante dont le comte de Rosambert juge & dénigre ici la seconde nation de l'Europe, il me sera sans doute permis d'observer, sans offenser personne, que c'est un jeune seigneur François qui parle, en 1784.

ridiculement outrées par de mal-adroits
 singes & de gauches poupées. Courez,
 Faublas ; & puissiez-vous former leurs
 petits maîtres automates ! Puissiez-vous
 animer leurs femmes statues ! Si , nou-
 veau Pigmalion , vous y parvenez ,
 qu'alors elles vous rassasieront promp-
 tement de plaisirs accordés sans obsta-
 cles , goûtés sans art , répétés sans
 variété ! comme elles vous accableront
 ensuite de leur reconnoissance sans
 borne , & de leur tendresse sans fin.
 Oui , je parie que dès la seconde nuit ,
 vous trouvez la satiété dans les bras
 d'une angloise : eh ! qu'y a-t-il de plus
 froid que la beauté , quand les grâces
 ne lui donnent pas le mouvement & la
 vie ? Qu'y a-t-il de plus insipide que
 l'amour même , lorsqu'un peu d'incons-
 tance & de coquetterie ne l'égayent pas ?
 Cette Milady Barington , par exemple ,
 c'est une Vénus ; mais.... tenez , je me
 sens aujourd'hui trop fatigué , demain
 je vous conterai l'histoire de notre éter-
 nelle liaison , qui dureroit encore si je
 n'en avois hâté la fin par une plaisante-

rie neuve & piquante. (1) Chevalier, poursuivit-il en me tendant la main, j'avois besoin de vous revoir. . . . & de revoir la France. Mon heureuse patrie, je le vois bien, est l'unique patrie des plaisirs. Nous n'avons pas le droit de juger nos pairs, mais chaque matin nous commençons à la toilette d'une jolie Dame, le procès du roman de la veille & de la piece du lendemain. Nous ne haranguons pas nos parlemens, mais nous allons le soir décider au spectacle, & trancher dans les cercles : nous ne lisons point de milliers de gazettes au mois ; mais la chronique scandaleuse de chaque journée réjouit nos soupers trop courts. Ce n'est pas, je l'avoue, par la noblesse de leur port & la dignité de leur maintien, que nos françois ordinairement se distinguent ; elles ont

(1) Lecteur, vous saurez cette anecdote, s'il m'est permis d'écrire l'histoire de Rosambert. Alors aussi je pourrai probablement vous apprendre les aventures de Dorothee. Maintenant, cela m'est encore défendu. *Le temps présent est l'Arche du Seigneur.*

ce qui se fait admirer moins & rechercher davantage : la taille, la figure, la vivacité des nymphes ; l'abandon, le goût, la légèreté des grâces : elles ont en naissant l'art de plaire & de nous inspirer à tous le desir de les aimer toutes. Il est vrai qu'on peut leur reprocher d'ignorer en général ces grandes passions, qui, dans moins de huit jours à Londres, vous mettent une romanesque héroïne au tombeau ; mais ce sont elles qui savent comment on doit commencer une intrigue & la finir à temps. Ce sont elles qui savent provoquer par l'étourderie, éluder par la ruse, avancer pour combattre, reculer afin d'attirer, précipiter leur défaite quand il s'agit de l'assurer, la différer lorsqu'il ne faut qu'en augmenter le prix, accorder avec grâce, refuser avec volupté, tantôt donner & tantôt laisser prendre, continuellement exciter le desir, se garder de jamais l'éteindre, souvent retenir un amant par la coquetterie, le ramener quelquefois par l'inconstance, le perdre enfin avec résignation, sinon

l'éconduire avec adresse, soit caprice ou désœuvrement le reprendre, & le rependre sans humeur, ou sans scandale le quitter encore. Ah ! j'avois besoin de revoir mon pays. Oui, chaque jour j'en suis plus convaincu, c'est dans mon pays seulement qu'il me sera donné de retrouver des maîtresses tour-à-tour volages & tendres, frivoles & raisonnables, emportées & sages, timides & hardies, réservées & foibles ; des maîtresses qui, possédant le grand art de se reproduire à chaque instant sous une forme différente, vous font goûter mille fois, au sein de la constance, les plaisirs piquans de l'infidélité ; des maîtresses dissimulées, trompeuses & même un peu perfides ; usagées, spirituelles, adorables comme Mde. de B***. Ce n'est qu'aux heureuses femmes de Versailles & de Paris, qu'il est permis de rencontrer des jeunes gens élégans sans prétention, beaux sans fatuité, complaisans sans bassesse, souvent indiscrets, mais par légèreté seulement ; inconstans, mais par occasion ; séduc-

teurs, mais par instinct; d'ailleurs infatigables avec une figure efféminée; avec un air modeste entreprenans jusqu'à la témérité; des jeunes gens qui n'ayant jamais trop présumé ni de leur vive ardeur, ni de l'opportunité des lieux, ni de la facilité des personnes, surprennent celle-ci par les grands sentimens, celle-là par la gaieté, cette autre par l'audace; la défiante & craintive *Emilie* dans son salon même où chacun peut entrer à toute heure; la coquette *Arsinoé*, non loin du lit conjugal où veille le jaloux; l'innocente *Zulma*, jusqu'au fond de l'étroite alcove où sa vigilante maman vient de s'affoupir; des jeunes gens qui, favorisés de la sensibilité la plus expansive, peuvent très-bien idolâtrer deux ou trois femmes à la fois; des amans enfin! des amans accomplis, comme Faublas & comme j'allois, Dieu me pardonne! citer Rosambert; mais je m'arrête; ce seroit, je le sens, profaner deux grands noms que de leur associer mon nom trop peu digne.

A ce galant tableau , je reconnus le pinceau de Rosambert , & je ne pus m'empêcher de sourire. Mon ami , ferai-je seul les frais de la conversation ? poursuivit-il ; allons , asseyez-vous & parlez donc à votre tour. Dites-moi , la belle Sophie , qu'est-elle devenue ? — Hélas ! Malheureux époux , je vous entends & de sa rivale , qu'en faites-vous ? — De sa rivale de sa rivale mais — Bon ! s'écria-t-il en riant , il va me demander laquelle ! cela doit être. Il entre dans le monde avec tous les moyens de s'y distinguer ; & sa première aventure le met encore en évidence ! il faut bien que les femmes se l'arrachent ! heureux mortel ! eh bien ! voyons ? Les rivales de Sophie , combien sont-elles ? — Elles sont une , mon ami. — Une ! quoi , la marquise vous retient toujours enchaînée ? — La marquise ? ... tenez , M. le comte , laissons la marquise ; je n'aime point à vous entendre parler d'elle.

Le ton de ma réponse annonçoit un

mouvement d'humeur qui fut bientôt calmé, car j'aimois encore Rosambert, & sa gaieté me séduisoit toujours. Mais en vain me fit-il cent questions pour apprendre ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation, j'eus le courage de lui refuser toute espece de confidence : la confiance n'étoit pas revenue. Voilà bien de la discrétion perdue, me dit-il enfin quand il me vit prêt à sortir : songez donc que sans avoir seulement besoin de le demander, je saurai désormais tout ce que vous faites. Grâce à moi, grâce à la marquise, & sur-tout grâce à vos mérites, ajouta-t-il en riant, car je ne prétends en rien porter atteinte à votre gloire ; grâce à vos mérites, vous voilà maintenant un personnage trop considérable pour que le public ne s'informe pas curieusement de ce que vous devenez ; mais en attendant qu'il m'ait appris vos bonnes fortunes, chevalier, je crois devoir vous le répéter : si vous aimez votre épouse, déshérez-vous de Mde. de B***. Votre épouse, je le gagerois, n'aura jamais de plus

redoutable ennemie..... Adieu, Faublas, à demain, car je compte sur votre parole, & la marquise, souvenez-vous en bien, doit ignorer que votre amitié m'est rendue. Adieu.

Un billet de Mde. Montdesir arriva chez moi comme je venois d'y rentrer. La marquise me faisoit dire que le comte, dont les médecins avoient dès la surveillance permis le transport, ne devoit pas être aussi mal que me l'annonçoit la prétendue lettre du prétendu valet-de-chambre. Mde. de B *** me prioit en conséquence de vouloir bien ne pas faire à M. de Rosambert la visite sollicitée. — Je.... je ne la ferai pas.... dites que je ne la ferai pas. Telle fut l'insidieuse réponse que remporta le tardif commissionnaire.

Cependant le souvenir de Sophie me poursuivoit sans cesse, & mille regrets, dès que j'étois seul, venoient m'affaillir : j'avouerai néanmoins que le doux espoir d'embrasser bientôt mon Eléonore, & peut-être aussi, car le moyen de cacher à mes confians lecteurs la

moitié de mes sentimens ! peut-être aussi le vif desir de revoir la marquise , adoucissoient un peu mon infortune & contribuoient à me rendre des forces. Les fréquens messages de *la Fleur* & de *Justine* m'annonçoient assez que j'étois, des deux côtés, attendu avec une impatience presque égale ; mais hélas ! si jamais vous avez senti combien les passions contrariées deviennent plus ardentes , plaignez l'amour de Mde. de Lignolle & l'amour de Mde. de B***. M. de Belcour, touché des maux qu'il m'étoit permis d'avouer, mais insensible à mes peines secrètes, déplorait avec moi la perte de Sophie, & fermoit l'oreille aux plaintes mal étouffées que m'arrachait l'absence d'Eléonore. Malgré mes sollicitations indirectes, malgré les représentations de la baronne, mon pere, cette fois inexorable, s'obstinait à ne me laisser aucun moment de liberté. Il venoit le matin s'établir dans mon appartement & m'accompagnoit le soir à la promenade. Ce fut ainsi que ma lente convalescence fut prolongée de huit mortels jours.

Le neuvieme étoit le vendredi d'avant Pâques : une superbe matinée promettoit que le dernier jour de *Longchamps* seroit magnifique. Mde. de Fonrose, qui vint dîner avec nous, proposa la promenade au bois de Boulogne : nous emmenerons le chevalier, dit-elle à mon pere. Trop malheureux pour rechercher les plaisirs bruyans, j'allois m'en défendre : un regard de la baronne m'avertit qu'il falloit accepter; & M. de Belcour nous ayant un instant quittés, Mde. de Fonrose me fit cette confidence, d'autant plus agréable qu'elle étoit moins prévue : elle y va, parce qu'elle espere que vous y viendrez. — La comtesse ? — Eh ! qui donc ? vous aimeriez peut-être mieux que ce fût la marquise ? — Non, non. La comtesse ! j'aurai le bonheur de la voir ! — De la voir, c'est là tout ce que vous demandez : — Tout ce que je demande... oui... puisqu'il est impossible de, ... — De ! interrompit-elle en me contrefaisant. Et s'il n'étoit pas impossible de ? — Je serois dans les cieux !

— Dans les cieux ! répéta-t-elle encore en affectant le même ton que moi ; eh bien ! vous irez ! . . . dans les cieux ! . . . Mais pour cela , convenons auparavant de ce que vous avez à faire sur la terre. D'abord , ne vous avisez pas de vous enfermer dans une sombre berline avec cette ennuyeuse Mde. de Fonrose & cet importun baron.... Vous n'écoutez point ? — Si fait , de toutes mes oreilles ! — Je le crois ! il tremble d'impatience ! il a l'air de vouloir dévorer mes paroles. . . . Vous arriverez sur votre alezan. Quand vous aurez fait une centaine de caracoles à quelque distance du cabriolet où sera votre amie , quand la comtesse aura pu s'enivrer tout à son aise du plaisir de vous voir , avec une grâce infinie , manier votre joli cheval ; le sien qu'elle gouvernera plus mal , ou mieux , prendra tout-à-coup le mors aux dents. D'abord , sans vous ébranler , vous suivrez de l'œil la fugitive voiture ; mais un moment après , votre cheval aussi vous emportera . . . d'un autre côté cepen-

dant ! Monsieur. — D'un autre côté ? — Oui , mais rassurez - vous. Après de longs détours , au bout d'une heure..... d'une heure entière ! au bout d'un siècle ! l'animal , qui n'est pas du tout bête , apportera justement Faublas où l'attendra son Eléonore ! devinez ? — Chez elle , peut-être ? — Quelle idée ! est-ce bien vous qui me répondez ainsi ? ... chez moi , jeune homme. Vous n'y trouverez que le Suisse & mon *Agathe* , deux braves gens qui ne voient , ne disent & n'entendent que ce qui me plaît : des gens dont je vous réponds. — Chez vous ! que de reconnoissance ! ... — Vraiment ! dit - elle , d'un ton presque sérieux , j'espère que vous vous comporterez comme des gens raisonnables. Si je croyois que vous fîssiez seulement des enfantillages , je ne vous permettrois que l'entrée de mon salon. (Elle se mit à rire.) Mais je vous connois tous deux , vous employerez votre temps... à des choses importantes..... vous ferez une , ou deux , ou trois chara-

des. . . . Que fais-je, moi, tout ce dont Faublas est capable ? Tenez, voilà la clef de mon boudoir. . . . Ah ça ! mais pourtant, n'allez pas déplacer tous les meubles. Mes femmes, que je n'ai point accoutumées à des déménagemens, ne sauroient que penser. Ma réputation. Je tiens beaucoup à ma réputation . . .

M. de Belcour rentra, nous parlâmes encore de Longchamps ; je témoignai la plus grande envie d'y paroître à cheval. Mon pere observa que trop d'exercice pourroit m'être nuisible ; mais il ne fit plus d'objection quand je lui représentai que la plus grande fatigue me seroit épargnée, s'il vouloit bien me donner une place dans sa voiture, jusqu'au dessus de la grille de Chaillot. Ce fut encore plus loin, ce fut à l'entrée du bois même que Jasmin alla m'attendre avec mon cheval. Le baron à l'instant où je quittois son carrosse, reconnut la *Porte-Maillot*, & comme s'il eût pressenti la rencontre hasardeuse que j'allois faire : voilà,

dit-il avec un profond soupir, un endroit qui sera toujours présent à ma mémoire ; j'y ai passé un des momens les plus pénibles & les plus doux de ma vie.

Aussitôt je cherchai Mde. de Lignolle & je ne tardai pas à la rencontrer, & bientôt elle vit, avec une joie difficile à rendre, elle vit son amant passer auprès de sa voiture. Vous, jeunes gens, qui jouissez des triomphes de Faublas, préparez-lui vos plus grandes félicitations. Lui, qu'enivroit déjà le plaisir d'admirer la comtesse & d'être admiré d'elle, eut encore le bonheur d'entendre plusieurs personnes, en la regardant, s'écrier : oh ! la charmante petite femme ! S'ils m'avoient donné quelque attention, ceux qui lui faisoient ce compliment si doux à mon oreille, ils auroient pu remarquer que je les remerciois par un sourire, par un sourire orgueilleux qui sembloit leur répondre : c'est mon Eléonore, cependant ! elle est à moi, cette femme que vous trouvez charmante ! & sans m'en

apercevoir , je répérois : charmante petite femme ! ... charmante ! ... Il est bien pour elle , cet éloge ! pour elle seule ! ses habits , sa voiture , ses gens ne le partagent pas.... ses gens ? elle n'a qu'un domestique : le confident de nos amours , le discret *la Fleur*. Sa voiture ? c'est tout uniment le petit cabriolet qui me l'amena dans la forêt de Compiègne. Ses habits ? ils ne sont jamais ni recherchés , ni riches , mais toujours frais & jolis. Elle est venue ici comme elle reste chez elle , parée sur-tout de ses attraits. Comme elle lui va bien , cette robe de linon , moins blanche que sa peau ! que j'aime à lui voir , au lieu de diamans , ces fleurs , touchans symboles de son adolescence à peine commencée : ces violettes printanières & ce précocce bouton de rose qu'on diroit sans aucun art jettés dans sa chevelure. Ah ! jusqu'au milieu des pompes du monde , que j'aime à reconnoître dans les plus simples atours & dans le plus modeste équipage , la bienfaitrice de mille vassaux !

Mais dans la longue & double file des voitures, où le hasard persécuteur lui avoit-il fait prendre une place ? le superbe *wiski* dont elle est précédée, quelle déesse porte-t-il ? quelle nymphe occupe le brillant phaëton qui vient immédiatement après la comtesse ?

Je vais d'abord au magnifique char : une femme superbe y paroît dans tout le faste de sa parure, dans tout l'éclat de sa beauté. Sa première vue impose à tous le silence de l'admiration ; les courtes exclamations de l'enthousiasme s'élèvent ensuite ; puis succède un léger murmure, puis on entend chacun se répéter : oui, la voilà, c'est elle, c'est la marquise de B *** !

Qui lui disputoit cependant les honneurs de Longchamps ? la jolie femme du phaëton. Négligemment assise dans une conque lilas plaquée d'argent, elle manie avec abandon des guides si riches, qu'on ne croit point que ses mains délicates puissent long-temps en soutenir le poids. Elle paroît en se jouant, retenir quatre chevaux isabelle, à tous crins

crins, superbement enharnachés, couverts de rubans & de fleurs; quatre fringans chevaux qui relevant fierement leurs têtes, & de leurs pieds frappant la terre, & couvrant leurs mors d'écume, semblent s'indigner qu'une femme & un enfant (1) aient la témérité de les conduire. Tout le monde voit bien que la nymphe a moins de contenance què de manieres, & moins de fraîcheur que d'éclat; mais personne ne sauroit dire s'il y a plus d'indécence dans son maintien que de friponnerie sur sa figure; s'il y a plus de richesses que d'élégance dans le luxe effréné de son équipage & de ses habits. Cependant, ô! Mde. de B***, cette femme maintenant chargée de panaches, de diamans & de broderies, proménée sur un char triomphal, environnée de jeunes seigneurs & poursuivie des joyeux applaudissemens de la multitude; pouvez-vous deviner que c'est a petite fille qui fut pendant un an

(1) Le jockey, monté sur l'un des deux premiers chevaux.

votre servante ? M. de Valbrun s'est donc ruiné.

Je passai plusieurs fois devant le viski de Mde. de B *** : elle eut l'air de ne me pas voir , j'eus la discrétion de ne la pas saluer ; mais curieuse apparemment de savoir si j'étois là pour elle , la marquise promena de toutes parts ses regards inquiets. En se retournant , elle reconnut dans son cabriolet modeste Mde. de Lignolle , qu'elle honora d'un gracieux sourire , & sur son char de triomphe Mde. Montdesir , qu'elle humilia d'un coup-d'œil protecteur. Il y a tout lieu de penser que Mde. de B *** , si près de la comtesse dont elle connoissoit les jalouses vivacités , & non loin de Justine qui pouvoit se permettre quelques familiarités imprudentes , ne se crut pas en sûreté. Ce qui est du moins certain , c'est qu'à l'instant même elle sortit des rangs pour aller prendre la file un peu plus haut. Peut-être aussi fut-elle déterminée à cette espece de fuite , parce qu'elle aperçut de loin son mari qui sembloit piquer droit vers moi.

Mon premier mouvement fut de rebrousser chemin , pour éviter le malencontreux cavalier ; mais par réflexion , craignant sans doute assez mal-à-propos qu'il ne me soupçonnât d'une lâcheté , je pris le parti de continuer ma route. Je crus même devoir ne plus aller qu'au petit pas & regarder fierement l'ennemi qui s'approchoit. J'étois pourtant bien résolu , comme on le devine , à laisser passer M. de B *** , s'il ne m'abordoît pas.

Il m'aborda : je suis , M. le chevalier , charmé du hasard. — N'achevez pas , M. le marquis , je vous entends : mais que signifie ce mot hasard , je vous en prie ? il n'est pas , ce me semble , tout-à-fait impossible de me rencontrer dans le monde , & quiconque d'ailleurs a quelque chose de pressant à me dire , est toujours sûr de me trouver chez moi. — Vraiment ! je voulois y aller chez vous ! — Qui a pu vous en empêcher ? — Qui ! ma femme. — Eh bien , Monsieur , vous croyez donc que Mde. la marquise a mal fait ?

— Pas trop mal dans un sens. Elle avoit ses raisons.... — Ses raisons ? — Pour m'engager à ne pas vous faire ma visite ; moi j'avois les miennes pour désirer du moins de vous joindre quelque part , M. le chevalier. — La rencontre est donc , comme vous disiez tout-à-l'heure , fort heureuse. — Oui , parce que je vais avoir avec vous une nouvelle explication.... — Ah ! tout-à-l'heure , si vous le voulez , M. le marquis ! — De tout mon cœur. — Sortons de la foule. — Sortons. mais je vous demande bien pardon. — Et de quoi ?

En m'en allant , je crus ne pouvoir pas me dispenser de saluer Mde. de Lignolle , & de tâcher de lui faire comprendre par mes signes que j'allois bientôt revenir.

Vous regardez sans cesse de ce côté , reprit M. de B ***. C'est apparemment cette jolie femme du phaëton qui vous occupe ? Je vous dérange. — Ah , laissez donc la plaisanterie , M. le marquis. — Je ne plaisante point ! Arrêtons-

nous ici. — Ici ! nous serons mal. — Pourquoi ? personne ne nous entendra. — Mais tout le monde pourra nous voir ! — Qu'importe ? — Qu'importe ! Enfin , comme il vous plaira , Monsieur vous avez donc vos pistolets ? — Mes pistolets ? — Sans doute. Ni vous ni moi n'avons d'épées. — Eh ! pourquoi donc faire , des pistolets & des épées ? M. le chevalier ? — Comment ! pourquoi faire ? Est-ce qu'il n'est pas question de nous battre ? — Nous battre ! au contraire , Monsieur. C'est que je me repens de m'être déjà battu avec vous. — Bon ! Je me repens de vous avoir fait une mauvaise querelle. — Ah ! D'avoir causé votre exil. — Ah ! ah ! — Et par suite , votre emprisonnement. — M. le marquis ! vous conviendrez que je ne pouvois pas deviner cela ! — Voilà pourquoi je vous cherche depuis que vous êtes sorti de la Bastille. — En vérité , vous êtes trop bon. — Et comme je vous l'ai dit , j'aurois même été chez vous , si ma femme . . . — Mde. la marquise a

très-bien fait de vous le déconseiller ; c'eût été pouffer trop loin. . . — Je ne fais pas ! un galant homme ne sauroit trop vite & trop bien réparer une offense. Voilà mon avis , à moi. Tenez, vous en avez fait la fâcheuse expérience : je suis vif , je m'emporte sur un mot , je me fâche avant de m'expliquer ; mais l'instant d'après je reviens & je conviens franchement de mes torts. Oh ! tous mes amis vous le diront : je gagne à être connu , je suis dans le fond un bon diable. — Vous m'en voyez convaincu. — Bien ! mais dites que vous me pardonnez. — Vous vous moquez ! — Dites-le , je vous en prie. — Jamais ! jamais je ne pourrai . . . — Vous ne me pardonneriez jamais ? — Ce n'est pas cela que . . . — Ecoutez-moi. Je vous ai avoué mes torts , je ne dois pas non plus vous dissimuler mes services : c'est moi qui vous ai fait sortir de la Bastille. — Vous, Monsieur le marquis. — Moi. Je me suis mis aux genoux de ma femme , pour obtenir d'elle qu'elle sollicitât votre liberté.

— Et vous avez pu l'y résoudre ? — Vraiment ! ce n'a pas été sans peine ! mais il faut lui rendre justice : ensuite elle a pris cette affaire à cœur autant que moi. Elle a pressé le nouveau ministre avec une ardeur dont vous n'avez pas d'idée ! — On dit qu'elle est bien avec le nouveau-ministre ? — Au mieux ! ils s'enferment ensemble pendant des heures entières , c'est une femme de mérite que ma femme je la connoissois bien quand je l'ai épousée ; sa figure promettoit beaucoup , & la marquise a tenu tout ce que promettoit sa figure A propos , si vous désirez quelqu'emploi , quelque pension , quelque lettre de cachet ! — Sensiblement obligé . — Vous n'avez qu'à parler ! Mde. de B*** aura une conversation particulière avec Je vous rends mille grâces ! — Pour en revenir à nous mais vous ne m'écoutez point ? — Je regarde là-bas cette vieille Dame ! . . . N'est-ce pas la marquise d'Armincour ? — Je ne la connois pas , — Oui , c'est elle M. le

marquis, ne tournons plus les yeux de ce côté là. — J'entends ! vous ne vous souciez pas d'être obligé d'aller faire votre cour à cette douairière ? — Pas infiniment. — Pour en revenir à nous, je vous ai donc fait sortir de la Bastille : & puis, n'avois-je pas eu déjà ce que je méritois ? ne m'aviez-vous pas donné ce fier coup d'épée ? ... — Je ne me consolais pas d'y avoir été forcé, je vous assure — Oh ! c'étoit un maître coup d'épée, celui-là ! savez-vous bien que j'en ai pensé mourir ? — C'eut été pour moi, je vous en donne ma parole d'honneur, un éternel sujet de chagrin. — Vous ne m'en vouliez donc pas ? — Pas du tout. — Comment en ce cas là refusez-vous aujourd'hui de me pardonner ? — Moi, je ne demande pas mieux. — M. le chevalier, j'en suis ravi d'aise ! Et vous M. le marquis, vous me pardonnez donc aussi ? — Si je vous pardonne ! mais de l'aveu de ma femme elle-même, vous n'avez eu dans toute cette affaire que de très-légers torts avec moi . . . & avec elle . . . mais très-légers.

Cette conversation , qui d'abord ne m'avoit paru que fâcheuse , m'amusoit maintenant & piquoit ma curiosité ; mais je sentoie que Mde. de Lignolle , déjà très - étonnée de mon départ , devoit attendre mon retour avec une mortelle impatience , & pourroit , s'il tardoit long-temps , faire une étourderie : M. le marquis , nous voilà d'accord , rentrons dans la foule. — Nous causerons ici plus à notre aise. — Nous serons tout aussi bien là-bas. — Je le disois bien que la jolie fille lui tenoit au cœur , s'écria M. de B ***.

En effet , ce fut auprès de la Demoiselle du phaëton que je le reconduisis ; mais ce fut la Dame du cabriolet qui s'attira tous mes regards ; & je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle parut enchantée de me revoir ; cependant il m'étoit aisé de m'appercevoir que cet étranger dont elle me voyoit suivi l'inquiétoit. Mde. Montdesir aussi parut excessivement flattée du nouvel hommage que j'avois l'air de lui rendre , en revenant une seconde fois grossir le

nombre de ses adorateurs ; mais aussi-tôt qu'elle eut reconnu son ancien maître dans le cavalier qui m'accompagnoit , elle étouffa quelques éclats de rire , pour lui lancer comme à moi des coups-d'œil très-significatifs. Cependant le marquis revenant à sa première idée , me disoit :

Vous n'avez eu par rapport à la marquise & par rapport à moi que des torts très-légers , de ces torts que tout autre jeune homme..... — N'est-il pas vrai , Monsieur , qu'à ma place tout autre eût fait de même que moi ? — Sans doute. Mais c'est M. de Rosambert qui dans tout cela s'est conduit on ne peut pas plus mal ; aussi nous resterons brouillés jusqu'à la mort. M. Duportail a bien , de son côté , quelques petits reproches à se faire. — Vraiment ! oui.... — Vous en convenez donc ? — assurément. — Ce fatal jour que je vous rencontrai tous aux Thuilleries , M. Duportail devoit conserver plus de présence d'esprit , me tirer à part , m'avertir que l'honneur & le repos de

toute une famille l'obligeoient à ce mensonge. . . . Pouvois - je deviner ? moi ! — Certainement , non. — Mademoiselle votre sœur aussi n'auroit pas mal fait d'essayer de me glisser un mot à l'oreille ; mais la jeune personne avoit peur , son pere étoit là ! vous , M. le chevalier. . . . — Ah moi ! — voyons ! que voulez-vous dire ? — Non , non , parlez. — Après vous. — Point du tout , M. le marquis , je vous ai interrompu. — Cela ne fait rien ! dites ? — Dites vous-même. — Je vous en prie ! — Je vous le demande en grâce. — Eh bien , vous , M. le chevalier , vous ne me deviez aucune confidence. D'abord il ne vous convenoit pas de m'accuser les petits écarts de Mademoiselle votre sœur.... Ceci vous fait de la peine ? Oh ! ne me croyez pas capable de causer ! j'ai donné ma parole d'honneur & gardez-vous d'en vouloir à la marquise : je ne lui ai point surpris vos secrets d'abord ! Ce n'est pas non plus pour le plaisir de parler qu'elle me les a confiés. — Je

le crois, je crois Mde. la marquise incapable d'une maladresse ou d'une indiscretion. — Incapable ! c'est le mot..... les étourderies de Mademoiselle votre sœur, une dangereuse plaisanterie que vous avoit conseillée M. de Rosambert, & le dernier mensonge de M. Duportail avoient à mes yeux étrangement compromis la marquise. J'accusois ma femme.... Oh ! je lui en ai demandé cent fois pardon, & je me le reproche encore tous les jours.... J'accusois ma femme.... la femme la plus sage ! Si c'étoit seulement par principes, on pourroit s'en défier.... mais chez elle, ajouta-t-il très-bas, la sagesse est solide ; elle tient à un tempéramment de glace, car, le croiriez-vous ? c'est par pure complaisance que Mde. de B *** me donne de temps en temps une nuit, à moi qui suis son mari & qu'elle adore !..... je l'accusois cependant. Il a donc fallu que, pour se justifier, elle me contât vos petits chagrins de famille..... que je savois à-peu-près. — Enfin, M. le marquis,

ce

ce qui me fait grand plaisir, c'est de vous entendre convenir que je ne devois pas vous avouer les écarts de Mlle. Duportail. — Ne dites donc plus Duportail ! vous voyez que je suis au fait ! — De Mlle. de Faublas, puisque vous le voulez. — Bon ! ... D'abord vous ne le deviez pas, & puis si vous aviez eu l'air de solliciter une explication, moi qui dans ma colere brûlois d'en venir aux mains, j'aurois été peut-être assez injuste pour vous soupçonner de manquer de courage. Or, un jeune homme ne sauroit soutenir avec trop de fermeté sa première affaire ; & dans celle-ci, je l'ai dit à la marquise, qui s'est vue forcée de le reconnoître : vous vous êtes en tout point montré comme le plus brave des hommes. oui, vous êtes plein de cœur ! & quiconque s'y connoît, le voit dans votre physionomie... Oh ! j'ai pour vous beaucoup d'estime, & ma femme aussi... tenez, je vous engagerois à nous venir voir ; mais le public est si bête ! quand une fois il lui a plu de donner à telle femme,

tel amant, il n'en revient pas. Je trouve quantité de gens qui ne mettent que de la complaisance à ne me point contredire quand je leur affirme que je ne suis pas. . . . vous le leur protesteriez vous-même, qu'ils ne vous croiroient pas davantage ! & cependant personne, excepté la marquise, ne le fait aussi-bien que vous. Mais remarquez un peu l'extrême différence : à présent que je suis tranquille sur votre aventure, vous & cent mille autres jeunes gens plus aimables, s'il y en a, pourroient à la file se donner à tous les diables, avant de me persuader qu'ils ont obtenu les faveurs de la marquise. Je vous ai déjà dit combien de raisons me font croire à la sagesse de Mde. de B*** ; il y en a encore une qui me paroît seule aussi forte que toutes les autres ensemble : je m'avise quelquefois de me regarder au miroir, & je ne trouve pas dans ma physionomie un trait, un seul trait qui annonce que je puisse être. . . Que diable ! M. de B*** ne voit pas du tout qu'il ait la figure d'un sot ! & M.

de B*** s'y connoît!... Ah ça! mais, donnez-moi donc un peu d'attention. Depuis une heure, il ne m'écoute que d'une oreille! Il a toujours les yeux tournés sur la jolie fille!... Il me semble aussi que de temps en temps elle vous regarde? En vérité! elle vous lorgne! — Point du tout, M. le marquis, c'est vous qu'elle agace. — Oh! que non! vous êtes plus joli garçon que moi. Ce n'est pas qu'à votre âge je n'aie été fort bien; mais dame! vous avez maintenant l'avantage de la première jeunesse... pourtant, je crois que vous ne vous trompiez pas? je crois que j'ai ma part des œillades que lance la princesse?... Je vous avouerai franchement qu'elle commence à me tourmenter un peu. C'est pour moi du tout neuf, au moins; il faut que cela soit très-nouvellement sur le trottoir? Dites-moi son nom? — Son nom?... je l'ignore. — Et sa demeure? — Je ne la sais pas. — Mais pourtant, vous la connoissez? — Ah! comme on connoît ces filles-là!... de réminiscence!... Oui, je

crois me rappeler que j'allois assez fréquemment souper dans une maison tierce, où, quelquefois la trouvant sous ma main, je lui faisois faire sa partie; tenez, à peu-près dans le même temps que j'avois cette fantaisie pour une certaine Justine, vous savez? — Oui! oui! une des femmes de la marquise, cette petite dévergondée que vous veniez commodément caresser jusques dans mon hôtel. Oh! Monsieur le libertin, j'ai été trop bon chez ce commissaire! — M. le marquis, vous direz tout ce qu'il vous plaira, je ne puis me persuader que cette beauté-là vous soit tout-à-fait inconnue. Faites moi donc le plaisir de vous approcher davantage & de la regarder comme il faut. — Ma foi, vous avez raison: j'ai vu quelque part ce visage chiffonné. Tout-à-l'heure, nous parlions de Justine; cette petite fille en a un faux air. — Il me semble que la ressemblance est grande. — Grande? Non. — Moi, je le trouve. — Oh! mais, vous, s'écria-t-il avec feu, vous n'êtes pas physionomiste!...

Puisqu'il est question de ressemblance, savez-vous deux individus entre lesquels il y en a une frappante ? Mademoiselle votre sœur & vous. Ah ! parlez-moi de cela par exemple ! Le plus habile en peut être dupe ! Moi , moi qui suis le premier du royaume pour la science phyfionomique , je m'y suis mépris ! plusieurs fois ! . . . plusieurs fois mépris ! Il paroît que Mademoiselle votre sœur aime beaucoup les plaisirs. Quand elle est fatiguée , pâle , exténuée , on s'apperçoit bien que ce n'est pas vous. Mais lorsqu'elle est dans ses jours de santé ! le diable vous verroit l'un à côté de l'autre , qu'il ne sauroit dire quelle est la fille & quel est le garçon ! A propos , parlerez-vous à Mademoiselle votre sœur de notre rencontre ? — Si cela peut vous être agréable . . . — Oui , faites-moi le plaisir de lui dire que , malgré les fâcheux qui-proquos auxquels son premier déguisement a donné lieu , je l'aime toujours de tout mon cœur ; & quoique Monsieur votre pere soit un peu vif , assurez-le

de toute mon estime. Dites même à M. Duportail que je ne lui en veux pas beaucoup, pas.... Monsieur le connoisseur ! voyez dans ce cabriolet qui précède le phaëton ; voyez un peu cette jeune femme ; voilà ce que c'est qu'une figure ! voilà ce qu'on peut appeller une charmante petite personne ! Bien moins parée que l'autre & bien plus jolie ! & ça n'a pas l'air d'une fille.... une femme comme il faut, *parbleu !* je connois cette livrée ? au reste, ajoutait-il en se rengorgeant, je suis bien aise de vous avertir que depuis long-temps aussi cette Dame nous regarde ; & beaucoup ! & souvent ! ... tenez ! ne dirait-on pas qu'elle veut nous parler ?

Il est vrai que Mde. de Lignolle perdoit patience, & tâchoit de me faire entendre par ses signes qu'il falloit enfin, à quelque prix que ce fût, me débarrasser de cet importun cavalier, pour la venir joindre incessamment au lieu du rendez-vous. où, lassée d'attendre, elle alloit courir. Plusieurs fois, emportée par son impétuosité naturelle,

la comtesse se montra toute entiere hors de sa voiture. Cependant Mde. Montdesir, du haut de la fienne, put remarquer les impatiences d'une rivale; je ne crois pas qu'alors il lui fût possible de voir que c'étoit Mde. de Lignolle qui lui enlevoit mon attention; mais sans doute elle le soupçonna. Ce fut pour s'en assurer qu'elle fit sur le champ donner à son jockey l'ordre un peu trop hardi de quitter son rang & d'essayer de couper le cabriolet. Il ne put le couper, mais durant quelques secondes il marcha tout auprès sur la même ligne, & puis le dévança de quelques pas. Justine, qui reconnut alors Mde. de Lignolle, se permit de la saluer d'un air insolemment familier; elle osa même, en la regardant avec affection, pousser d'impertinens éclats de rire. Je fus indigné! j'allois..... je ne sais pas tout ce que j'allois faire! La comtesse ne me laissa pas le temps de la compromettre, en la vengeance. Trop vive pour endurer tranquillement un affront pareil, la comtesse aussitôt

cria *gare*, poussa son cheval, d'un coup de fouet coupa le visage de Madame Montdesir, & du même temps accrocha l'éclair léger phaëton, si bien & si ferme, qu'elle mit en pièces l'une de ses roues. Le char versa, l'idole fut culbutée; je craignis un moment qu'elle ne se brisât la face contre terre. Heureusement que dans sa chute, Justine, par un mouvement machinal, jeta ses bras en avant, de sorte qu'aux dépens de plusieurs meurtrissures, ses mains sauvèrent quelques contusions à son visage, déjà bien maltraité. Mais, par un accident qui devint comique, il arriva que les pieds de la nymphe restèrent, je ne sais comment, retenus au haut de son char: or, dans cette posture, rien ne put empêcher les jupes de retomber sur les épaules en découvrant une autre partie; & le malin zéphir ayant à propos soulevé la fine toile qui seule restoit alors sur la blanche peau, Mde. de Montdesir fit voir... respectons les bisarreries de la langue: il seroit grossier de nommer par son

nom ce que Mde. Montdesir fit voir. Je dirai du moins ce qu'il m'est permis de dire : c'est que toute l'assemblée trouvant ce nouvel Antinoüs (1) fort joli, applaudit à son apparition, par de grands claquemens de mains.

Quelques jeunes gens néanmoins coururent à la désolée personne ; & moi-même, aussitôt calmé par le touchant spectacle de son infortune, je mis pied à terre pour l'aller secourir. Attendez, me dit M. de B***, j'y vais avec vous, car je la plains, & je vous le répète : j'ai vu cette figure là quelque part. — Oh ! pour celui là, M. le marquis, je ne le laisserai pas à un physionomiste ! vous êtes aussi trop bon d'appeller cela une figure ! Au reste, que vous vous obstiniez ou non à soutenir que c'en est une, je vous déclare qu'elle est un peu de ma connoissance ; & quant à vous, je doute que vous l'ayez jamais vue.

(1) Si vous avez oublié ce passage de l'histoire de Rome, consultez-le : la chose en vaut la peine.

Lorsque je me trouvai près de Justine, on l'avoit déjà remise sur ses pieds. Ah! s'écria-t-elle en me voyant, ah! M. de Faublas, comme elle vient de m'équiper! je l'interrompis, je lui dis bien bas: ma chere enfant, tu n'as que ce que tu mérites, mais ne t'avise pas de nommer la comtesse, car sur mon honneur tu n'en serois pas quitte à si bon marché. Ah! M. de Faublas, vous croyez qu'elle a bien fait, reprit Justine au désespoir.

Elle avoit plusieurs fois prononcé mon nom, plusieurs voix le répeterent: aussitôt il circula dans l'assemblée, & vola de bouche en bouche. La foule qui environnoit Mde. de Montdesir me passa tout-à-coup, de maniere qu'à peine le marquis & moi nous eûmes la liberté de remonter à cheval, & qu'il fallut aller au petit pas. Le nombre des curieux ne fit à chaque instant que s'accroître. Jeunes gens & vieillards, hommes & femmes, piétons & cavaliers, tout accourut, tout vint se jetter au devant de moi: les voi-

tures mêmes s'arrêterent. Aucun des Héros de la Patrie, d'Estaing, la Fayette & Suffren, & mille autres, au retour des plus glorieuses expéditions, ne virent autour d'eux, dans les promenades publiques, une affluence plus prodigieuse. Et pourtant ce n'est, ô ! de toutes les nations la plus légère, ce n'est qu'à Mlle. Duportail que vous prodiguez tant d'honneurs !

Quel jeune homme assez maître de lui, quel jeune homme cependant eût repoussé le charme de triompher ? un moment j'en fus enivré ; un moment je sentis quelque orgueil à la vue de tant de jeunes gens, qui, renommés dans l'art de plaire & fameux par leurs amours, paroïssent proclamer en moi leur vainqueur. Les femmes sur-tout, les femmes ! Ce fut avec transport que je me vis l'objet de leur attention ! Le vif desir d'en être plus digne dut prêter à mon maintien plus de grâces, à ma figure plus d'expression. Et d'un regard plus doux, je dûs répondre à leurs caressans regards qui sembloient

me promettre à jamais d'heureux engagemens ! Et d'une oreille plus avide, je dûs recueillir leurs enchanteurs éloges, qui me décernoient sur tous le prix de la beauté !

Mais pardonne, ô ! mon Eléonore, pardonne une erreur : le vain prestige ne dura gueres. Faublas pouvoit-il s'arrêter à Lonchamps ? pouvoit-il y rester long-temps, retenu par les illusions doublement trompeuses de l'amour-propre & de la coquetterie, quand l'amour, l'impatient amour l'attendoit à Paris, pour des triomphes non moins flatteurs & de plus solides jouissances ?

M. le marquis, si nous tâchions de nous débarrasser de la foule ? — J'y consens, me répondit-il ; mais dites-moi donc comme il se fait que vous soyez connu de tant de monde ? — Vous savez ce que c'est que ce pays-ci. Tout ce qui n'est pas absolument ordinaire y fait du bruit, & vous donne pendant vingt-quatre heures une espece de réputation : notre combat, mon exil, ma prison. . . . — Il

m'interrompt : me suis-je trompé ? n'est-ce pas mon nom ? — Oui , c'est votre nom qui vient de retentir à mes oreilles ; & tenez : voilà que deux cent personnes le crient. — Deux mille ! répondit-il avec une grande joie ; mais pour moi , cela ne m'étonne pas : je suis très-répandu. — Le bruit va toujours croissant. Bon Dieu ! quel tintamarre ? — C'est que tous ces gens-là sont bien aises de nous voir ensemble ! oui , je vois sur leurs physionomies qu'ils sont bien aises. C'est une chose charmante pour eux d'être sûrs que nous voilà réconciliés. En effet , c'étoit bien dommage que les deux hommes de France le plus. . . . — M. le marquis , je crois , comme vous le dites , qu'ils sont bien aises ; mais dépêchons-nous d'échapper à leurs applaudissemens.

Ils étoient bien aises , car ils rioient de toutes leurs forces ; & c'étoit visiblement à M. de B*** que s'adressoient leurs applaudissemens maintenant dérisoires. Le marquis cependant paroissoit plus joyeux de leurs gaietés , que je

n'avois été fier de leurs hommages. Ce fut bien malgré moi , mais au grand contentement de mon compagnon illustre , qu'il fallut suivre les flots de cette multitude , jusqu'à l'extrémité de la file. Là , je parvins , non sans beaucoup de peine , à m'ouvrir un passage dans les rangs un peu moins ferrés de nos admirateurs. Là , je fis mes adieux à M. de B*** , qui ne les voulant pas encore recevoir , suivit mon cheval de toute la vitesse du sien. D'autres cavaliers aussi se mirent à galopper sur ses traces ; mais ce n'étoit point à lui qu'ils en vouloient , puisque l'ayant passé bientôt , ils ne ralentirent pas la rapidité de leur course. Je conservai quelque temps l'espérance de leur échapper par la fuite ; mais comme après de longs & d'inutiles détours , je me vis sur le point d'être atteint , il me parut nécessaire d'essayer des moyens peut-être plus puissans , pour écarter ces indiscrets persécuteurs.

Je me retournai sur eux , c'étoient des pages , j'en comptai huit. Mes-

seurs, que puis-je faire pour votre service ? — Nous permettre de vous voir & de vous embrasser, me fût-il aussi-tôt répondu. — Messieurs, vous êtes bien jeunes, mais pourtant vous devez être raisonnables. Pourquoi donc, je vous prie, hasarder avec un galant homme une mauvaise plaisanterie qui peut avoir des suites fâcheuses ? — Ce n'est point une plaisanterie, répliqua l'édourdi qui s'étoit chargé de porter la parole, nous serions désolés de vous offenser ; mais en vérité nous mourons d'envie d'embrasser Mlle. Duportail. — Non, dit un autre plus avisé, pas Mlle. Duportail, mais le généreux vainqueur du marquis de B***.

Tandis qu'ils me parloient, je promenois sur la campagne des regards inquiets ; je l'entrevoyois déjà, ce fâcheux marquis ! il s'approchoit à vue d'œil, & je tremblois pour mon rendez-vous : Messieurs, je ne connois pas Mlle. Duportail, mais tenez, le temps me presse, finissons : s'il faut absolument que Faublas soit à la ronde

embrassé ; j'y consens , à condition cependant que vous allez attendre , arrêter & reténir sous quelques prétextes , pendant plusieurs minutes , ce cavalier que vous pouvez appercevoir d'ici. Vous me rendriez même un plus grand service , si , pour plus de sûreté , vous vouliez l'engager à reprendre avec vous le chemin de Longchamps.

Comme je parlois encore , un homme assez mal vêtu , que d'abord j'avois pris pour le laquais de l'un de ces jeunes gens , s'approcha de moi d'un air mystérieux. Alors , malgré le chapeau rabattu qu'il tenoit enfoncé sur ses yeux , je reconnus M. Després , le cher docteur de Luxembourg. Il me dit bien bas : je ne veux pas vous embrasser , moi ; mais j'accours pour vous annoncer que Mde. Montdesir vous prie instamment de passer un instant chez elle. Mde. Montdesir ! oui , oui , je comprends ! mon cher , dites que j'en suis au désespoir , mais qu'il m'est absolument impossible de me rendre à son invitation avant deux bonnes heures.

Cependant mes écervelés de pages tous ensemble me promirent d'arrêter & de r'emmenner avec eux l'importun cavalier qui n'étoit plus qu'à très-peu de distance. Ils me le promirent, ils m'embrasserent, ils me virent avec regrêt m'éloigner le plus vîte possible.

Il étoit temps que j'arrivasse; Mde. de Lignolle trouvoit les momens bien longs. Dès qu'elle me vit, elle m'accabla de reproches. Mon amie, que vous êtes injuste! est-ce ma faute si cette femme a l'audace? ... — Oui! c'est votre faute. Pourquoi connoissez-vous de pareilles créatures? Pourquoi m'avez-vous fait pour cette Mde. Montdesir, une infidélité! — Bon! vous allez rappeler une querelle oubliée! — oubliée? Jamais! De ma vie je n'oublierai que j'ai sottement baisé la main de cette impertinente! qui ose aujourd'hui se prévaloir — Vous venez de l'en punir. Vous l'avez défigurée. — J'aurois dû la tuer! — Peu s'en est fallu. Elle est tombée du

haut en bas de sa voiture brisée. . . . —
Du haut en bas ! s'écria la comtesse avec
beaucoup d'inquiétude. Mon dieu ! je
l'ai peut-être dangereusement blessée ?
— Non. Mais. . . .

Ici , pour calmer tout-à-fait Mde. de
Lignolle, je me hâtai de lui raconter la
déconvenue de Justine ; & je vous laisse
à penser combien mon récit rapide mais
fidelle amusa la comtesse , vive dans
ses gaietés comme dans ses fureurs.
Je craignois qu'à force de rire elle
ne suffoquât. Je la serrai dans mes
bras , croyant que l'heure du raccom-
modement étoit venue. Je me trom-
pois ; la cruelle Eléonore repoussa son
amant. Vous serez toujours , me dit-
elle , en reprenant sa colere , toujours !
le plus ingrat des hommes !
Depuis un siecle ! je péis d'amour &
d'impatience. Cependant , c'est à moi
qu'il laisse le dessein d'inventer quel-
ques moyens de nous réunir ! — Mon
amie , c'est inutilement que j'en ai tenté
plusieurs. — Enfin je trouve un expé-
dient favorable , je vole à ce Long-

champs qui m'ennuie, j'y vole pour voir Faublas, uniquement pour le voir ! il y vient en effet ; mais afin d'avoir l'occasion de faire en même temps sa cour à mes deux rivales ! — Eléonore , je te jure que non ! — Et pour comble de perfidie , le barbare ! il arrange tout cela de manière que moi , dont la jalousie déchire le cœur , je me trouve justement placée entre mes deux mortelles ennemies ! — Quoi ! vous prétendez que c'est encore ma faute ? — Oui , tâchez , menteur que vous êtes , tâchez de me persuader que c'est le hasard qui a voulu que la voiture de Mde. de B *** précédât la mienne. — Eléonore , je t'en donne ma parole d'honneur. — Elle a bien fait de s'en aller , cette Mde. de B *** ! vous avez bien fait de ne la pas suivre ! je venois de l'entrevoir ! un moment plus tard , je vous donnois à tous deux une leçon dont vous vous seriez souvenus ! — Mon amie , si pourtant j'y étois venu pour elle , ne l'aurois-je pas suivie ?

Elle réfléchit un instant , & puis aussi-

tôt elle m'embrassa; mais tout d'un coup : non , non ! s'écria t-elle , je ne suis pas encore convaincue ! c'est donc parce qu'il vous a fallu nécessairement secourir Mde. Montdesir , que vous me faites attendre ici depuis près d'une demi-heure ? — Non , mon amie ; j'ai été long-temps retenu par cet importun cavalier — Qui vous parloit avec tant de feu & que vous paroissiez entendre avec tant de plaisir ? — De plaisir ? non. — Que vous disoit-il donc de si beau , ce Monsieur ? — Il m'entretenoit de ma sœur. — Il la connoît ? — Oui , c'est un parent . . . — Un parent ? mais cette fois je vous crois parce que je l'ai bien examiné pour m'assurer si ce n'étoit pas encore quelque femme déguisée. Oh ! vous ne m'attraperez plus ! j'y prendrai garde , allez ! — A propos , mon amie , dis-moi : n'as-tu pas vu ta tante à Longchamps ? — Non , je ne voyois que toi ; mais vous , Monsieur , vous avez pu faire attention à tous ceux qui vous entouroient. J'ai fait attention à la marquise , parce

qu'il m'a semblé qu'elle me regardoit.
— Heureusement pour nous, dit la comtesse : elle n'a pas ses yeux de quinze ans. — Eléonore, si pourtant elle m'avoit reconnu? — Oh ! que non, s'écria-t-elle.... Faublas, ce seroit un grand malheur..... mais mais il faut espérer que non.

Déjà la comtesse me parloit d'un ton plus doux; & je l'eus bientôt persuadée de toute mon innocence. Alors elle parut avec transport m'entendre lui répéter cent fois les protestations d'un fidelle attachement; mais je fus non moins affligé que surpris, quand je vis qu'elle en refusoit les preuves. Non ! non ! disoit-elle d'un ton absolu tu pleures, mon ami. Pourquoi donc ? — Parce que vous ne m'aimez plus comme autrefois ! — Davantage, Monsieur ! — Autrefois jamais un refus.... — Oui, lorsque vous n'étiez pas malade ! tu pleures ? ... voyez donc qu'il est enfant.

Et ma très-raisonnable maîtresse me

fit mettre à ses genoux pour essuyer
& baiser mes larmes.

Faublas, il ne faut pas pleurer, tu me fais de la peine.... Ecoutez donc, mon ami, je me souviens du jour que dans mes bras vous avez perdu connoissance; votre maladie vous a encore bien fatigué depuis; ta convalescence ne fait que commencer: veux-tu mourir? dame! vois, je mourrois aussi.... là, vraiment, ne seroit-ce pas dommage? tous deux si jeunes, & nous aimant si bien! ah! je t'en prie, Faublas, ne mourons que le plus tard que nous pourrons, afin de nous adorer le plus long-temps possible. Vous riez, Monsieur; est-ce que j'ai l'air risible? quand je parle raison!..... Eh bien! voilà que déjà vous recommencez! tout ce que je dis & rien, c'est donc la même chose? Finis, Faublas, finis, mon ami.... Laissez-moi, Monsieur! laissez-moi. Je me fâcherai!... dame! écoutez donc! mettez-y de votre côté un peu de courage!... Faublas, mon cher Faublas! ajouta-t-elle avec aban-

don , après m'avoir donné le baiser le plus tendre , ce n'est déjà pas pour moi une chose si facile que de résister à mes desirs : s'il faut en même temps triompher des tiens , je ne réponds pas d'en avoir la force.

C'étoit avec raison qu'elle se désoit d'elle-même , mon adorable Eléonore , puisqu'après quelques momens d'un voluptueux combat , après quelques momens d'un plus voluptueux silence , elle me dit avec des soupirs entrecoupés & d'une voix tremblante : tu vois bien , mon ami , tu vois bien ce qui vient d'arriver ; eh bien , en venant ici , j'avois juré que cela ne seroit pas ; & tout de suite elle jura que du moins cela ne seroit plus. Or , comme je publie sa défaite , il faut avouer ses victoires : malgré mes efforts à chaque instant renouvelés , je ne pus une seconde fois obtenir de ma délicate maîtresse qu'elle oubliât ses chastes résolutions.

Ma charmante amie , les heures fortunées s'écoulent bien vite ! il faut déjà

nous séparer. — Déjà ! — Si j'arrivois trop tard , il me deviendrait impossible de faire à M. de Belcour une fable un peu vraisemblable ; mon esclavage. . .

— Un moment , s'écria-t-elle , les larmes aux yeux ; un moment encore ! Faublas , nous nous quittons pour trois jours ! — Pour trois jours ! — Demain , je vais au Gâtinois. . . — Au Gâtinois sans moi , pourquoi donc faire ? — Hélas ! sans toi. C'est ton pere. . . ton pere me fera mourir de chagrin ! . . . Cette fête , qu'elle sera triste ! & quand il m'étoit permis de croire que mon amant l'embelliroit de sa présence , je m'en faisois une idée charmante ! — Eléonore , tes pleurs me font un plaisir trop douloureux. Seche tes pleurs , attends... que ma bouche ! ... dis-moi , ma belle amie , dis , quelle est cette fête ! — Etre au milieu de mille gens indifférens , & ne pas rencontrer ce qu'on aime ! se voir environnée de monde , quand on voudroit gémir dans un désert ! — Dis-moi donc quelle est cette fête ? — Tous les ans , au jour de Pâques....

Pâques. . . . tous les ans , depuis que j'existe. . . . la Rosiere a reçu de /mes mains. . . . L'année dernière , j'ignorois encore ce que je faisois : je le fais maintenant ! je le fais ! du moins je flattois ma foiblesse de cette espérance que mon amant seroit là pour me consoler , pour me soutenir , si je venois à songer avec quelque frayeur , que moi , qui couronnes la sagesse , je ne suis pas sage. . . . Hélas ! je le dirai toujours : ce n'est point ma faute ! je ne cesserai de le répéter : pourquoi m'ont-ils donné ce M. de Lignolle ! ... Ce que je dis là te fait de la peine ? Faublas ! ... Va , rassure-toi : je n'ai pas de remords ! pas même de regrets ! . . . quelquefois seulement... depuis que ton pere m'a fait de grands discours. . . . Je me surprends réfléchissant sur les dangers sans nombre. . . . Va , rassure-toi : tant que tu m'aimeras , ne crains pas que je t'abandonne ! & quand tu ne m'aimeras plus... quand tu ne m'aimeras plus , je trouverai dans mon désespoir ma dernière ressource. Rassure-toi. . . . tu pleures ? . . .

Tiens, mon ami : viens, viens m'embrasser ; viens, que nos larmes se confondent ! ... Demain je pars ; dimanche, la triste fête a lieu ; le lundi, de très-bonne heure, tout le monde revient. Je ramene avec ma tante Mde. de Fonrose qui nous aime tant : Mde. de Fonrose & moi nous concertons quelque heureux stratagème qui puisse te rendre à ton Eléonore, dans la soirée même du lundi.

Quoiqu'il fût déjà tard, quoique la marquise m'attendît, quoique mon pere dût s'impatienter de ma longue absence, je répétai cent fois mes adieux à Mde. de Lignolle avant de la pouvoir quitter.

Enfin pourtant nous trouvâmes assez de forces pour nous séparer, & je courus chez Justine, joindre Mde. de B***.

La marquise avoit les yeux rouges, la respiration difficile ; la figure très-altérée : elle me vit pourtant avec quelque plaisir m'emparer de sa main, qui fut aussitôt vingt fois baisée. Etoit-il tout-à-fait impossible, me dit-elle avec infiniment de douceur, que vous me

fissiez un peu moins attendre ? Puis, sans me donner le temps de lui répondre, affectant de la joie & me regardant avec complaisance ; le voilà tout-à-fait bien, poursuivit-elle. Croiroit-on que ce jeune homme étoit, il y a douze jours, si dangereusement malade ? Le croiroient-elles, ces femmes qui tout-à-l'heure à Longchamps s'émerveilloient de lui voir ce teint de lys & de rose, ne se lassoient pas d'admirer son éclat, sa beauté, sa fraîcheur, sa.... Mde. de B *** parut se faire violence pour n'en pas dire davantage. Son regard qui s'étoit animé redevint triste, incertain, pensif. D'une voix foible & traînante, elle reprit : je ne me serois point avisée d'aller là, si j'avois pensé que vous y dussiez venir ; mais le moyen de deviner ? le moyen d'imaginer que vous étiez en état de paroître en public, quand depuis huit jours la petite Montdesir attendoit vainement l'annonce de votre visite particulière.... — Ah ! ne m'accusez point ! je n'ai pu me rendre à votre invitation. Mon pere m'a suivi

partout , aujourd'hui même , il étoit à Longchamps avec moi.... Ne m'y avez-vous pas vue , à Longchamps , me demanda-t-elle avec une espece d'inquiétude ? — Oui , je ne vous ai point saluée , de peur.... Elle m'interrompit avec un cri de joie : j'osois m'en flatter qu'il m'avoit bien reconnue , & que c'étoit seulement par discrétion.... Recevez mes remerciemens : je vous reconnois à ce trait là ; à ce procédé généreusement délicat , je reconnois.... l'ami de mon choix.—Ma chere maman, pourquoi donc n'avez-vous fait que paroître à cette promenade magnifique dont vous étiez le principal ornement ? — Le principal ? ... Non non , je ne le crois pas.... Au reste , je ne suis partie qu'à l'instant où j'ai vu la foule se porter autour de vous. — C'est-à-dire que vous avez pu voir aussi l'accident de Justine ? Un sourire vint effleurer les levres de la marquise. Oui , je l'ai pu voir aussi , son accident , dit-elle. Et d'un ton très-sérieux , elle ajouta : mais cet accident l'a-t-il assez punie ?

Je suis bien-aïse que vous me disiez devant elle ce que vous en pensez ; c'est pour cela que , si vous ne vous ennuyez pas trop ici , nous l'attendrons.

Nous ne l'attendîmes pas long-temps , car à l'instant même on lui ouvroit son anti-chambre. Un galant cavalier lui parloit très-haut : ces jeunes gens m'ont accueilli , fêté , caressé ! Moi , je ne fais pas résister à des manieres obligeantes , aux prévenances des gens qui m'aiment ! Cependant , l'autre gagnoit sur moi beaucoup d'avance. Quand j'ai vu cela , je suis revenu à Longchamps , tout exprès pour toi , mon enfant ; ta physionomie m'avoit frappé. — Est-ce que je me trompe ? me dit M^{de}. de B ***. Est-ce que ce n'est point ? . . . — Vous ne vous trompez pas ! A sa voix , comme à ses discours , je crois aussi le reconnoître. — Oh ! c'est lui ! c'est lui ! sauvons-nous ! Il n'y avoit pas un moment à perdre ; nous courûmes à la porte qui communiquoit chez le bijoutier. Bon dieu ! s'écria la marquise ; qu'ai-je fait de la clef ? Une

Une armoire très-haute , mais très-étroite , & fort heureusement assez profonde , pratiquée dans une encoignure , à côté de la cheminée , nous offrit un dernier asile. Mde. de B *** s'y jetta la première. Vite , Faublas ! je n'eus que le temps de m'y précipiter après elle & de fermer la porte sur nous.

Ils entrèrent dans l'appartement que nous venions de leur abandonner. Oui , continua-t-il , ta physionomie m'avoit frappé. Je mourois d'envie de te parler. — Vous m'avez donc bien reconnue ? — Tout de suite ! mais peux-tu me faire une question pareille , à moi qui fais toutes les figures par cœur. — Ah ! c'est que ce superbe attelage , cette brillante voiture , la grande parure où j'étois , tout cela pouvoit bien me rendre méconnoissable. — Aux yeux de tout autre , oui : mais aux miens ! tu as donc oublié comme je suis physionomiste ? A propos de ton équipage , quel est , je t'en prie , le magnifique mortel qui se ruine pour toi ? le chevalier de Faublas , peut-être ? — Eh bien ! oui ! un plaisant freluquet !

Entendez-vous l'impertinente ? —
 Taisez-vous, me répondit la marquise.
 Pourtant, reprit M. de B *** , il me
 semble que tantôt tu le lorgnois à
 Longchamps ? — Lui ! ce morveux !
 c'étoit vous que je regardois. — Je te
 plais donc ? — A qui ne plaisez-vous
 pas ? — Il est vrai que j'ai la physio-
 nomie du monde la plus heureuse, je
 ne rencontre que des gens qui m'ai-
 ment ! encore aujourd'hui, tu as pu
 voir à Longchamps la joie que ma
 présence leur donnoit à tous ! Oui,
 tout le monde paroïssoit content. —
 Personne ne l'étoit plus que moi, je
 vous assure. — Cependant ma pauvre
 petite, il venoit de t'arriver une aven-
 ture assez désagréable. Quelle est cette
 femme qui t'a si maltraitée ? — Une
 petite catin !

Mais voyez donc cette ! taisez-
 vous, me dit encore Mde. de B ***.
 Son mari continua : elle avoit un domes-
 tique à livrée ! — Bon ! une livrée d'em-
 prunt. Ton joli phaëton est bien endom-
 magé, — J'en suis d'autant plus fâchée,

que c'est le présent d'une Dame de mes amies.

A cet endroit de l'intéressant dialogue , la marquise ne put s'empêcher de se récrier tout bas : une Dame de ses amies ! l'insolente ! — Ma belle maman, est-ce que c'est vous ? .. — Oui. — Eh bien , permettez qu'à mon tour je vous dise : paix donc !

Cependant , pour avoir causé , nous perdîmes quelques-unes des paroles de Justine : venir tout exprès d'Angleterre , poursuivit-elle. — Une Dame de tes amies , s'écria le marquis ? diantre ! il faut que tu aies de grandes complaisances pour cette Dame là ? — Je vous en réponds. — Mais , mon ange , entendons-nous ? je ne me soucierois pas d'une maîtresse qui aimeroit les femmes. — Quoi ! vous imaginez ? Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela ! Tenez , je vais vous dire : c'est une Dame..... comme il faut..... du haut parage..... elle est gênée chez elle..... — J'entends ! j'entends ! c'est encore un bûnet de mari qu'on attrape ! —

Où qu'on attrapera, M. le marquis. — Mon dieu ! que ces maris sont bons !.... de sorte que tu lui prêtes cette chambre-à-coucher pour ? — Non, oh, non ; il ne se passe entr'eux rien de malhonnête, j'en suis sûre. — L'intrigue ne fait donc que commencer ? — Au contraire, elle est ancienne.... C'est une histoire que cela, M. le marquis ! — Conte ! conte ! le récit des torts que ces imbéciles maris se laissent faire m'amuse toujours infiniment. Conte. — La Dame a eu le jeune homme autrefois ; mais il l'a quittée pour une autre : elle ne se soucie point de le partager & veut le ravoit.

Ici la marquise murmura : l'effrontée menteuse ! — O ma belle maman, taisez-vous donc ! & je risquai de lui donner à petit bruit un baiser, qu'elle ne put s'empêcher de recevoir. Cependant nous avions encore perdu quelques mots.

— Justement ! disoit Mde. Mont-desir, elle ne lui permet rien encore ; mais le moment approche où elle lui

permettra tout. — Tu es donc entièrement dans la confiance ? — Non : c'est une femme trop méfiante & trop adroite ! elle ne me dit presque rien ; mais je vois bien par sa conduite. . . . De quoi riez-vous ? — De la mine que ces amoureux-là doivent faire , quand ils sont ensemble. Moi , qui suis physionomiste , je donnerois. . . . cent louis ! pour étudier alors le jeu de leurs figures. . . . parbleu , tu devrois quelque jour me procurer ce plaisir-là. — A vous ? — A moi. — Impossible ? M. le marquis. — Pourquoi , je me cacherois quelque part. — Impossible , vous dis-je. — Tiens : quand je devrois me tapir sous ton lit. — Sous mon lit ? vous ne pourriez apercevoir que leurs jambes. — Tu as raison. Eh bien ! dans une armoire. Tu as des armoires ici ? — Vous le voyez que j'en ai.

La conversation prenoit un tour vraiment effrayant ; il s'en falloit bien que je fusse à mon aise , & je sentoais la marquise trembler.

Attends ! s'écria le marquis.

Il alla très-heureusement à celle qui étoit de l'autre côté de la cheminée ; & quand il en eut ouvert la porte : voilà précisément ce qu'il me faut , dit-il ! Un homme un peu puissant n'y tiendrait point ; moi , je n'y serai pas trop mal. Et vois-tu ; par le petit trou de la serrure je contemplerois les acteurs tout à mon aise. Allons , Justine , laisse-toi fléchir , je payerai bien ta complaisance , & je garderai le secret. — D'honneur , si la chose n'étoit pas entièrement impraticable , je le voudrois pour la rareté du fait. — La Dame est-elle jolie ? — Bon ! comme ça. Pas trop mal ; mais elle se croit superbe ! — C'est l'usage. Et le galant ? — Oh ! charmant , lui ! charmant ! — Mieux que le chevalier de Faublas ? — Mieux ? non , mais tout aussi bien ! En vérité ! — Sais-tu que je suis jaloux du chevalier ! — Comment jaloux ? vous croyez encore que Mde. la marquise ? — Non , non. Mais toi , mon enfant. — Moi ! ah !

vous avez tort. — Autrefois cependant ? ... — Autrefois, je n'avois pas des goûts solides. Pourtant je me suis toujours senti de l'inclination pour vous, M. le marquis. — Ah ! je le crois bien. Je te dis : ma figure ! elle produit cet effet là sur toutes les femmes. — Oui, la vôtre, par exemple, vous adore. — M'adore ! tu as dit le mot fais-tu bien une chose ? c'est qu'à la longue, rien ne devient plus fatigant que ces adorations là ! Mde. de B *** peut passer pour belle, à la bonne heure. Mais toujours la même femme ! toujours ! d'ailleurs avec toute sa tendresse, la marquise est froide sur l'article ! & moi je ne connois que cela de bon en amour. Ma foi ! je suis jeune : j'ai besoin d'amusement, de distractions, mon enfant, je soupe avec toi. — Vous soupez ? — Oui, je soupe. Toujours je soupe, tu dois t'en souvenir. ... & je couche, ma reine. — Ici, M. le marquis ? — Pas ailleurs, je t'assure.

Nous entendîmes une bourse tomber

ber sur la cheminée. Tout-à-l'heure nous passerons dans la salle à manger, dit Justine. — Pourquoi donc la salle à manger ? restons ici : nous sommes si bien ! fais apporter une volaille. Va, mon ange, avant & même pendant le souper, nous pourrons avoir mille choses intéressantes à nous communiquer.

Mde. Montdesir forma son jockey : vite ! qu'on apporte deux couverts & qu'on ne laisse entrer personne !

Et nous, ma belle maman, nous allons donc, de notre côté, souper & coucher dans cette armoire ? — Ah ! mon ami, me répondit-elle, mon ami ! je suis encore tremblante de la peur qu'il m'a faite !

Maintenant que j'y réfléchis, je me demande pourquoi je craignois de passer toute la nuit dans cette armoire où je devois me trouver si bien. Je vous ai dit qu'en largeur, elle ne nous eût pas contenus ; & puisqu'il falloit que nous nous tinssions, la marquise &

moi, l'un sur l'autre serrés dans sa profondeur, n'eût-il pas été trop extraordinaire que je tournasse impoliment le dos à Mde. de B*** ? je m'étois donc placé dans le sens contraire. Aussi, dans cette posture infiniment douce, mes lèvres sans cesse effleuroient les siennes, ma poitrine reposoit sur son sein, je pouvois compter les battemens de son cœur : nous nous touchions de la tête aux pieds ! quel homme, fut-il né dans les autres froids de la Sibérie, des embrassemens d'un couple glacé ; l'eût-on, sous un froc chaste ment absurde, élevé dans la haine de l'amour & dans la terreur des femmes ; l'eût-on constamment nourri de végétaux sans chaleur & sans suc, constamment abreuvé des plus rafraichissantes émulsions ; quel homme, aux attrait tout puissans d'une tentation pressante autant que celle qui m'agitoit, n'eût pas senti son cœur s'émouvoir, & tous ses esprits fermenter, & tout son sang bouillir ! le mien brûloit mes veines ! & vous-

même, ô ! Mde. de B***, vous-même... Ah ! quelle vertu n'eût pas succombé !

Mes premières caresses pourtant lui causèrent une surprise mêlée d'effroi : Faublas, est-il possible ! y songez-vous ? Monsieur ! Monsieur !

Le marquis, plus promptement heureux que moi dans ses amours, me força par le succès rapide de ses entreprises à suspendre la vivacité des miennes. Il se faisoit alors dans l'appartement un silence qui nous eût trahis, si j'avois osé me permettre le moindre mouvement : ma belle maman, il me semble que votre mari vous fait une infidélité ? — Que m'importe ? dit-elle. Ah ! pourvu que mon ami conserve pour moi quelque respect, pourvu qu'il n'abuse pas de ma situation vraiment chagrinante, que m'importe le reste !

Leurs exercices & nos confidences furent à la fois interrompus par le retour du petit domestique : il appor-

toit la table , nous entendîmes qu'elle fut placée assez près de notre armoire. Dès que le souper fut servi , Mde. Montdesir renvoya son jockey : nous voilà libres , dit-elle à M. de B*** , causons. Je suis , M. le marquis , charmée de vous appartenir. C'est une bonne fortune que je desirois trop pour qu'elle ne m'arrivât pas ; mais pourquoi m'est-elle arrivée si tard ; par quel hasard n'avez-vous fait aucune attention à moi , pendant que je demeurais chez vous ? — Ah ! dans la maison de ma femme ! — Bon ! Tenez , soyez vrai , tous les hommes sont comme cela : vous m'aimez maintenant parce que je suis quelque chose. — Tu badines ! est-ce que je ne le voyois pas bien dans ta physionomie que tu serois quelque chose ? . . . car elle est heureuse ta physionomie . . . un peu gâtée , ce soir ! ce coup de fouet t'a marquée ; mais pour un connoisseur , c'est une bagatelle : le fond des traits reste toujours Justine , je t'assure que de

tout temps j'ai vu sur ta mine que tu
 ferois fortune ; chez moi je me suis dit
 cent fois en te regardant : je remarque
 dans l'air de cette fille là , je ne fais
 quoi qui finira par me plaire quelque
 jour. — Cependant , quand il y a six
 mois vous m'avez chassée ? — J'étois
 en colere. On me voulut faire croire
 que ma femme. . . — A propos , je
 suis bien curieuse de savoir de quelle
 maniere vous avez découvert son inno-
 cence ; car elle est innocente. — N'est-il
 pas vrai qu'elle l'est ? — Moi ! j'en
 suis sûre , & je vous l'ai toujours sou-
 tenu , souvenez-vous-en ? — Oui. —
 Mais je voudrois savoir de vous-même
 comment vous en avez acquis les preu-
 ves ? — Vraiment ! il a bien fallu que
 Mde. de B*** me donnât les éclaircisse-
 mens nécessaires. Tiens , écoute :

Ce que le marquis alloit dire , devoit
 à tous égards exciter ma vive curiosité :
 je redoublai d'attention.

Ecoute : d'abord M. Duportail n'a
 pas d'enfant , c'est la vérité. Son nom ?

Mlle. de Faublas, qui est une petite personne fort éveillée, l'avoit pris pour aller au bal avec cet habit d'amazone. C'est bien avec Mlle. de Faublas que la marquise a fait connoissance. C'est bien Mlle. de Faublas qui a couché dans le lit de ma femme. Toi, d'abord, comme tu me l'as cent fois répété dans le temps, tu en fais quelque chose.

— Certainement ! je l'ai deshabillée !

— Bon ! d'ailleurs, il étoit horrible à moi de supposer que la marquise eût pu tout d'un coup se jeter à la tête d'un jeune homme qu'elle ne connoissoit pas. Mais, tiens, que je t'apprenne une circonstance que je me suis rappelée depuis, & dont je me garderai bien d'instruire Mde. de B***. Ma figure avoit produit sur la jeune personne son effort ordinaire ; la vive Demoiselle m'avoit à peu - près permis de venir pendant la nuit lui faire une visite. A tâtons je suis entré dans l'appartement de ma femme ; à tâtons j'ai promené librement ma main sur la gorge

de la jeune fille.... Et que diable ! un garçon n'a pas la poitrine faite comme ça !... Tu ris ? — Oui, je ris, parce que.... parce que je pense que Madame... dans ce moment là pouvoit sentir votre main..... car elle étoit couchée là tout auprès, Madame ? — Oh ! Madame étoit endormie : malheureusement le bruit l'a trop tôt réveillée... Ah ! ah ! de sorte que tout au contraire, c'est à côté de l'enfant qui dormoit peut-être encore... — Qui dormoit, oui. — C'est à côté d'elle que vous avez..... embrassé votre femme. — Justement, ma reine. Il n'étoit pas à présumer que je fusse venu là pour rien : c'eut été d'ailleurs faire une espece d'insulte à la marquise, que de m'en aller sans avoir rempli le devoir conjugal. — Je suis pourtant bien étonnée que Madame vous ait permis cela dans un moment pareil ? Vous conviendrez que la décence... — La marquise, cette nuit-là, ne demandoit pas mieux, parce que....

Ma belle amie , je suis témoin qu'il ment. — Faublas ! Faublas ! plaignez-moi !

.... La jalouse marquise , disoit M. de B*** , quand je lui rendis mon attention. — Il est vrai qu'elle est jalouse , cela fait trembler !... M. le marquis , voilà déjà deux bonnes preuves que c'étoit Mlle. de Faublas ! Mais n'en auriez-vous pas encore quelqu'autre ? — Assurément. Celle-là , je ne m'en souvenois plus , c'est Mde. de B*** qui me l'a rappelée : le lendemain , nous reconduisîmes la prétendue Mlle. Duportail ; elle fut obligée de nous mener chez son pere supposé ; mais nous y trouvâmes son véritable pere , qui la traita comme on traite une Demoiselle. ... une Demoiselle dont la conduite n'est pas tout-à-fait bonne. Or , je le connois maintenant ce baron de Faublas ; j'ai eu deux fois l'occasion d'examiner son caractère & sa physionomie : c'est un homme vif , emporté , quelquefois brutal , un homme inca-

pable de ménagemens ! Si c'eût été le jeune homme que nous eussions ramené déguisé de la sorte , il se fût écrié comme chez ce commissaire : c'est mon fils ! — Ainsi donc ce fut Mlle. Duportail qui vint le soir en habit d'amazone , & le lendemain . . . — Le lendemain ? non ; ce fut son frere . — Son frere . . . je le fais bien . Mais vous a-t-on dit pourquoi ? — Parcé que M. de Rosambert le pressa de faire cette mauvaise plaisanterie . M. de Rosambert avoit ses motifs : il étoit amoureux de ma femme , & furieux de n'essuyer que des mépris , il voulut se venger . Il envoya donc chez la marquise le chevalier revêtu des habits de sa sœur , & profitant de la circonstance , il vint le soir faire une scène à ma femme , une scène affreuse qui le pouvoit étrangement compromettre , une scène . . . Je ne me souviens pas des détails , car , moi , je n'ai de la mémoire que pour les physionomies Mais la marquise m'a beaucoup aidé , & je

me rappellois en général que la scène étoit horrible... Ce procédé de Rosambert me paroît infâme ; aussi je ne reverrai M. le comte de ma vie , ou si je le vois... . tiens , Justine , sur un mot ! je me sens disposé à me couper la gorge avec lui. — Ne vous en avisez pas ! vous feriez mourir votre amante d'inquiétude ! — Mon amante , c'est ?... — C'est moi. — Bien ! ma petite. Fort bien , ce que tu dis là. M. le marquis , apprenez moi donc aussi... pardon si je vous fais tant de questions. Vous devez sentir que je suis enchantée de vous voir entièrement revenu sur le compte de Madame , & sur-tout sur le mien ; car , vous imaginiez que je vous faisois une foule de mensonges ! ... Mlle. de Faublas , que devint-elle ? — Mlle. de Faublas ? elle commença par se lier intimement avec M. de Rosambert , & puis avec d'autres. Elle donna des rendez-vous à celui-ci , des rendez-vous à celui-là , j'en suis sûr ! J'ai trouvé une lettre qu'elle avoit laissée

dans un endroit fort suspect ; & elle-même , la jeune personne ! je l'ai rencontrée en partie fine aux environs du bois de Boulogne. Il est arrivé de tout cela , ce qui arrive : un enfant. — Un enfant ? — Un enfant , j'en suis sûr encore. Je l'ai vue. . . . grosse. . . . je l'ai vue grosse. La taille déjà rondellette & la physionomie d'une femme. Que diable ! je m'y connois ! Elle se cachoit alors , sous le nom de Mde. Ducange , dans un hôtel du fauxbourg St. Honoré. Malgré ces précautions , le pere n'a pas pu ignorer plus longtemps les dérangemens de sa fille ; il a assemblé les parens. Les parens , pour sauver du moins l'honneur de la famille , ont décidé qu'il falloit que le frere , de temps en temps , parût en public avec des habits de femme , & qu'ils en prendroient occasion de répandre partout que c'étoit le chevalier de Faublas , & non pas sa sœur , qui avoit couru les bals sous divers travestissemens. M. Duportail a bien voulu

se prêter à cet arrangement. De cette manière, on a dépaycé les médifans, excepté Rosambert & deux ou trois jeunes gens de par le monde, à qui l'on ne persuadera jamais que la Demoiselle étoit garçon. Mais ce qu'il y a de vraiment affreux dans cette affaire, ajoutait-il d'un ton mystérieux, c'est qu'ils ont fait, je crois, avorter la jeune personne ! ou bien ! ce seroit donc quelque accident qui l'auroit fait accoucher avant le terme ? Au moins je sais qu'ils se sont hâtés de la faire voir dans toutes les promenades. Le jour que je la rencontrai aux Thuilleries, elle étoit maigre, pâle, fatiguée !... Regarde pourtant combien d'accidens se sont réunis pour mettre ce jour-là mes connoissances phyfionomiques en défaut ! Je trouve la Demoiselle fort changée ; je lui fais tout bas mon compliment de condoléance. Le pere qui est derrière moi m'entend ; désespéré de ce que je suis dans le secret, il entre en fureur. Le jeune homme arrive, & comme je

vois pour la première fois le frère à côté de la sœur, je suis frappé de leur extrême ressemblance. Cependant le chevalier appelle le baron, son père. Le père crie que M. Duportail n'a pas d'enfans. M. Duportail me fait le mensonge auquel il s'est engagé : il m'affirme que c'est le chevalier qui a toujours mis le maudit habit d'amazone. Moi, tout étourdi de tant de quiproquos, très-chatouilleux sur l'honneur, je perds la tête, je m'emporte, j'en crois leurs discours plus que mes yeux, j'accuse ma femme. . . . & qui plus est ! la science physionomique de m'avoir à la fois trompé ! Je vais comme un enragé défier le chevalier. . . qui n'a pas eu la marquise, puisqu'il la connoît à peine. . . qui ne l'a point eue ! qui ne l'aura jamais, ni lui, ni d'autres ! Cependant le jeune homme, intéressé à soutenir la querelle, qui devient celle de toute la famille, ne s'explique point. Il accepte fièrement, & le lendemain, . . .

Le marquis ne cessa pas de parler ; mais ayant appris de lui ce que j'étois si curieux de savoir , je cessai de l'écouter. Un intérêt plus pressant me commandoit une occupation plus douce : Mde. de B***, dans une posture assez peu favorable à l'attaque , mais du moins incommode pour la défense , retenue d'ailleurs par la crainte d'être entendue , n'osoit risquer de grands mouvemens , & ne pouvoit opposer à mes efforts rapidement multipliés , qu'une bien courte résistance. Aussi , lorsqu'après quelques minutes son mari transporté d'aise répéta : *le chevalier ne l'a jamais eue & il ne l'aura jamais ! ni lui ni d'autres !* quand il le répéta , peu s'en falloit que je ne l'eusse. La marquise elle-même parut s'avouer ma prochaine victoire , puisqu'elle prit le ton doux ment suppliant d'une femme qui ne veut que retarder sa défaite : un moment , dit-elle ! mon ami , je ne vous demande qu'un moment ! Faublas , je vous avois jugé capable de

plus de générosité! — Ma belle maman ,
 c'est de l'héroïsme qu'il faudroit! — ...
 Cruel! me refuserez-vous un moment?
 ... Faublas! mon ami! que je sache
 du moins si le danger n'est point extrê-
 me... voudriez-vous m'exposer? ...
 Que je sache s'ils ne peuvent pas, au
 moindre bruit, venir à nous. ... Où
 sont-ils? — Ils soupent. — Assurez-vous-
 en. — Le moyen? — Regardez. — Par
 où? — Mais! par le trou de la serrure.
 — Cela n'est pas facile! je ne puis me
 baisser. — Tâchez. — Ils sont à table.
 — Comment placés? — Justine en face.
 — De cette armoire? — Oui. — Et
 le marquis? — Nous tourne le dos.

A peine ai-je dit, que prompte
 comme l'éclair, la marquise en se dégag-
 eant de mes bras, pousse notre porte
 avec violence, se précipite hors de
 l'armoire, s'élance vers la table, la
 renverse &c... Je ne vois plus rien.
 La porte a été rejetée sur moi, les bou-
 gies viennent de s'éteindre; mais tout
 stupéfait que je suis, comme il me reste

encore des oreilles, je puis entendre le bruit de cinq ou six soufflets très-lestement donnés. Je puis entendre Mde. de B*** d'un ton ferme parler ainsi : il vous sied bien, petite créature que j'ai tirée de la lie du peuple & de la misère, qui sans moi garderiez encore les troupeaux de votre village, & que je puis d'un mot renvoyer sur votre fumier ; il vous sied bien d'oublier le profond respect que vous devez à votre bienfaitrice, & de faire de sa conduite privée l'objet de vos secrets entretiens, de votre impertinente curiosité, de vos insolentes remarques. Je vous trouve sur-tout bien osée d'entraîner mon mari dans de libertines orgies... Et vous, Monsieur, voilà donc le prix dont vous payez mon attachement sans bornes ! je me doutois bien que quelques projets de conquête vous conduisoient à Longchamps ! je vous ai fait suivre, on vous a vu... Je vous ai vu moi-même aller sans pudeur grossir le honteux cortège d'une courtisane ; &

dans la foule de ses amans , briguer l'honneur du mouchoir ! On vous a vu long-temps entretenir un jeune homme , à qui par ménagement pour moi , vous ne deviez jamais parler en public , ni même en particulier ! on vous a vu revenir consoler cette nymphe du trop petit malheur que son impudence venoit de lui attirer ; puis enfin vous disposer à la ramener en triomphe chez elle ! ... Mademoiselle , quiconque fait métier de se vendre au premier venu , doit s'attendre à n'avoir que des valets que le premier venu peut corrompre ; j'ai fait généreusement payer les vôtres ; ils n'ont pas refusé d'indiquer votre demeure , & c'est l'un d'eux qui m'a cachée dans cette chambre où je tremblois . . . Monsieur , de vous voir arriver bientôt avec votre amante. Mais , quoiqu'il dût m'en coûter , j'avois cette fois bien résolu d'acquérir enfin la preuve certaine de vos infidélités journalieres : je m'étois même promis de ne sortir de ma prison que pour surpren-

dre au lit mon indigne rivale & mon perfide époux. Je n'ai pas eu la patience d'attendre si long-temps, vous m'en avez d'ailleurs épargné la peine; je ne dois pas m'en étonner. Cette jolie personne est si digne de tous vos empressemens!... Cependant rassurez-vous: je ne m'emporterai plus ni contre vous ni contr'elle: déjà même je me repens des violences dont un premier mouvement m'a tout-à-l'heure rendue coupable envers cette fille. A l'avenir je saurai conserver en de pareilles rencontres plus de tranquillité; ou plutôt cette scène, je vous le promets, sera la dernière que se permettra la *jalouse marquise*, & pour continuer à me servir de vos expressions tout-à-fait obligeantes, *mes adorations ne vous fatigueront plus*. Au reste, puisqu'à présent je n'ignore pas que c'étoit le seul desir de ne point m'insulter, qui vous déterminoit à m'honorer quelquefois de ce qu'il vous plait nommer *le devoir conjugal*; je ne suis plus obligée de vous

répéter complaisamment ce que je vous ai dit mille fois avec trop de modération : que c'étoit la chose du monde qui m'étoit la plus indifférente. Il est bon de vous déclarer que je me suis vraiment immolée , chaque fois qu'il m'a fallu le remplir , ce devoir ; il est bon de vous déclarer , qu'à compter de ce moment-ci , je m'en crois entièrement dispensée. Peu m'importe qu'un tyrannique usage interdise au sexe le plus foible , cette malheureuse & dernière ressource contre les crimes du plus fort. Je ne reconnois de loix que celles qui sont justes , & de loix justes , que celles qui comportent l'égalité. Il est trop affreux que les perfidies nombreuses de l'époux soient applaudies , lorsqu'une seule foiblesse de l'épouse la déshonore ! il est trop affreux que moi , qu'on eût condamnée à périr de douleur au fond de quelque retraite ignominieuse , parce que j'aurois idolâtré l'amant le plus digne de mon choix , on m'oblige à recevoir dans mes bras

mon indigne mari sortant des bras d'une prostituée ! je jure qu'il n'en fera rien !

M. le marquis, souvenez-vous du jour que de vaines rumeurs & vos odieux soupçons m'accusoient ? Si je ne m'étois justifiée mal ou bien, mal ou bien répéta-t-elle avec beaucoup de force, si je ne m'étois justifiée, si je n'étois parvenue à vous convaincre de mon innocence, vous alliez user de vos droits, des droits du plus fort. Déjà vous m'annonciez que nos nœuds étoient rompus, qu'une éternelle prison m'alloit renfermer. Eh bien ! Monsieur, alors pour aujourd'hui, vous prononciez contre vous-même, non pas l'arrêt de votre captivité ; il n'y a pas de couvens pour les hommes en pareil cas ! mais l'arrêt de notre séparation. Vous venez de le signer, ici, tout-à-l'heure, sur le sofa de Justine. Mde. de B *** vous le proteste, & Mde. de B ***, vous devez le savoir, n'est pas femme à varier dans ses résolutions. Je vivrai célibataire, mais je vivrai

libre ; je ne serai plus le bien , l'esclave , le meuble de personne ; je n'appartiendrai qu'à moi. Vous cependant , M. le marquis , encore un peu plus heureux qu'auparavant , vous aurez sans aucune contrainte cent maîtresses , si bon vous semble ! toutes les femmes à qui vous plairez ! toutes les filles qui vous plairont ! excepté celle-ci pourtant. Je ne veux pas que celle-ci profite de vos largesses , & c'est là mon unique vengeance. Je l'avertis que s'il lui arrive seulement une fois de vous recevoir chez elle , je la fais impitoyablement enlever. . . Mademoiselle , je vous cause un tort que vous croyez irréparable , n'est-ce pas ? mais consolez-vous , ajouta-t-elle d'un ton qui dut faire sentir à Justine le véritable sens de cet équivoque discours : soyez toujours charmante . . . adroite fidelle . . . d'autres personnes plus riches ou plus généreuses vous dédommageront . . . quant à la fortune . . . de la perte de M. le marquis. D'autres ,

croyez moi , vous récompenseront amplement de cet indispensable sacrifice.

.... Monsieur , je me flatte que vous voulez bien me donner la main pour descendre & rentrer à l'hôtel avec moi.

Oui , je vous comprends , Mde. la marquise , s'écria Justine qui , revenant de reconduire jusques dans son anti-chambre le marquis & sa femme , se croyoit seule ; je vous comprends ! vous me dédommageriez de ce sacrifice , à la bonne heure. Mes affaires n'en iront que mieux , parce que je pourrai conserver M. de Valbrun. ...

Pendant que Mde. Montdesir se parloit , je restois toujours dans cette armoire , j'y restois confondu de tout ce qui venoit de se passer , de tout ce que je venois d'entendre. Justine cependant se mit à rire de toutes ses forces : ils sont loin , s'écria-t-elle , ne nous gênons plus. J'étouffois. Ah ! la bonne scène ! Quand verrai-je le chevalier pour lui raconter cette. Ah ! la bonne scène ! Comment

diable aurois-je deviné que cette femme étoit ici.... Dans cette armoire!....

Elle ouvrit & m'y trouva.

Tiens ! & l'autre aussi !.... mon Dieu ! mon Dieu !.... j'en suffoque-
rai !... elle me paroissoit bonne, cette scène ! la voilà bien meilleure !.... quoi ! M. le chevalier vous en étiez !...
quoi ! nous faisons la partie quarrée ! le marquis ne m'aimoit que par représailles ! en effet , depuis une heure que vous êtes dans cet armoire , côte à côte , face à face !.... M. le chevalier , vous l'avez eue ? vous n'avez pas laissé échapper une si belle occasion de reprendre vos droits ? — Justine , ne m'en parle pas : tu me vois encore étonné de sa présence d'esprit , de son heureuse hardiesse ! c'est par une ruse diabolique , une ruse de femme , qu'elle m'a arraché la victoire , la victoire que je croyois sûre ! — J'en suis vraiment fâchée , c'eût été plus drôle. Pourtant ça ne l'est pas mal ! moi , qui faisois causer ce mari , comme si sa femme

eût été à mille lieues de nous ! comme si j'avois deviné que vous , M. de Faublas, vous en étiez tout près. Savez-vous que je lui ai fait dire d'excellentes choses ! & ce n'est pas non plus trop mauvais ce que je lui ai fait faire... là... presque sous les yeux de sa femme.... une vengeance du ciel ! car c'est aussi sous les yeux de son mari que la vertueuse Dame vous a jadis.... *idolâtré* ! comme tout-à-l'heure elle le donnoit si plaifamment à comprendre au marquis ! Ah ! c'est une maîtresse femme ! elle lui a fait là de furieuses déclarations ! il a entendu des vérités dures. Le pauvre homme ! elle ne lui a pas laissé le temps de se reconnoître. Je voudrois que vous eussiez vu comme moi la figure qu'il faisoit : les sourcils en l'air , la bouche béante , les yeux hébetés. Je gagerois qu'il arrivera chez lui avant d'avoir retrouvé la force de répondre un mot... Ce qui me fait dans tout ceci un sensible plaisir , ajouta Mde. Montdesir ,
en

en pesant dans chacune de ses mains une bourse pleine d'or, c'est que je vais m'enrichir, si cela continue : le mari me paye pour me caresser, & la femme pour me battre. — Comment ?

— Oui ! celle-là je l'ai gagnée sur mon sophia. Celle-ci ? c'est Mde. la marquise qui tout-à-l'heure, avant que les bougies fussent rallumées, me l'a donnée très-adroitement d'une main, tandis que de l'autre elle m'appliquoit sur la joue ces petits soufflets qui m'ont fait plus de peur que de mal. M. le chevalier, si du moins votre comtesse payoit ainsi les coups qu'elle donne.

— Justine, ne me parlez jamais de la comtesse & tâchez plutôt, si vous voulez que nous soyons amis

— Je ferai pour cela tout ce qui dépendra de moi, interrompit-elle en se jettant à mon col. Tenez ! en voulez-vous des preuves ? restez ici ? Aussi bien je ne devois pas coucher seule cette nuit ; & je croirai, sans compliment, avoir gagné beaucoup au

change. — Justine, je pense qu'ils sont maintenant assez loin pour que je puisse descendre sans danger. Bon soir. — Quoi, vraiment ! qu'est devenu l'amour que vous aviez pour moi ? — Il y a plusieurs jours qu'il est parti, cet amour-là, ma petite ! — Ah ! tâchez donc que ça revienne quelque matin ! dit-elle négligemment, en se regardant au miroir : & si ça revient, revenez avec ; vous serez toujours bien reçu... Mais avant de partir, mangez du moins un morceau. — Un morceau ? il est vrai que je meurs de faim !... Mais non, il est déjà trop tard ! Mon pere doit être dans l'inquiétude. Adieu, Mde. Montdesir.

Dès que je parus à la porte de l'hôtel, le Suisse cria : le voilà ! le voilà ! cria Jasmin sur l'escalier. N'est-il pas blessé, demanda le baron qui accourut vers moi ? — Non, mon pere. Vous m'avez donc vu dans la foule avec le marquis de B *** ? — Eh oui, je vous ai vu ! j'ai fait des vains efforts pour

m'ouvrir un passage jusqu'à vous. Depuis trois grandes heures que je suis revenu , je meurs d'inquiétude. Que vous est-il donc arrivé ? comment votre ennemi vous a-t-il si long-temps retenu ? — Le voici : quand nous avons pu nous dérober aux brouhahas de la multitude , nous étions tous deux fort échauffés.... — Vous l'avez tué ? — Non , mon pere , mais il m'a forcé.... — Encore une fâcheuse affaire ! encore un duel ! — Mais point du tout , mon pere ; écoutez donc la fin : il m'a forcé de le suivre jusqu'à St. Cloud , chez un ami qu'il a dans cet endroit-là , & d'y prendre des rafraîchissemens.... — Des rafraîchissemens ! — Oui , mon pere. M. de B *** n'a qu'un chagrin : c'est de m'avoir fait une mauvaise querelle ; il ne s'en console pas ; il m'en a demandé vingt fois pardon , il m'aime , il vous honore , je suis chargé de vous assurer de toute son estime.

Mon pere , à ces mots , essaya de garder son sérieux , mais n'y pouvant

réussir, il me tourna le dos. Mde. de Fonrose, qui n'avoit pas les mêmes raisons de se contraindre, s'en donna de tout son cœur. Ses coups-d'œil pourtant m'annoncerent qu'elle comprenoit où j'avois été prendre des rafraîchissemens. La baronne, quand elle eut bien ri, prit congé de nous. Je vous quitte de bonne heure, nous dit-elle, parce qu'il faut demain me lever de grand matin pour aller au château de la petite comtesse.

Je ne fais pas si Mde. de Fonrose fut plus matinale que Mde. de B ***; mais avant sept heures, un billet de Justine m'éveilla.

MONSIEUR LE CHEVALIER.

M. le vicomte de Florville est chez moi ; je vous écris sous sa dictée. Il est très fâché que des soins plus pressans l'aient empêché de me dire hier, en votre présence même, ce qu'il pense de ma conduite envers Mde. la comtesse. Il

faut qu'une fille de mon espece ait vraiment perdu la tête, pour avoir eu l'insolente audace de faire un outrage public à une femme de son rang. Ma folle impudence auroit pu compromettre aussi M. de Florville, parce que si vous le connoissiez moins, vous, Monsieur le chevalier, vous l'auriez peut être soupçonné d'avoir eu quelque part à cet odieux procédé. Cependant M. le vicomte, quant à lui, me fait grâce; mais il doute que vous soyez disposé à la même indulgence pour moi: & il m'annonce que si vous ne me pardonnez pas, la petite protection de M. de Vaubrun & d'autres considérations, pourtant plus puissantes, ne m'empêcheront point d'aller ce soir à..... M. de Florville veut bien permettre que je n'aie pas l'humiliation d'écrire ce mot là.

Je suis avec repentir, avec crainte, avec respect, &c. MONTDESIR.

Présente mes hommages respectueux à M. le vicomte, ma pauvre enfant;

assure-le de toute ma reconnoissance ; mais dis-lui bien qu'il s'inquiete mal à propos , que jamais il ne me pourroit venir à l'esprit qu'il fût capable d'employer des moyens comme ceux d'hier , & une fille telle que toi pour chagriner Mde. la comtesse. Tu ne manqueras pas d'ajouter que je te pardonne , à la triple considération du coup de fouet , de la chute & des soufflets d'hier. Et sur tout cela , porte-toi bien , ma petite.

Cependant , au milieu des événemens extraordinaires qui sembloient tout exprès se précipiter , afin d'assurer ma convalescence en m'étourdissant sur ma situation , un moment de repos me fut donné pour me recueillir ; & ce moment , ma Sophie l'occupa tout entier. Libre & tranquille , j'appelai ma Sophie : ô mon épouse , non moins chérie & toujours plus regrettée , quand viendras-tu par ta présence diminuer & détruire les vives impressions que produisent sur l'esprit & dans le cœur de

ton jeune mari , trop foible contre tant d'épreuves , la tendresse & les charmes de tes rivales ? Mais , que dis-je ! de tes rivales ? Sophie , tu n'en as vraiment qu'une. Celle-là , je ne puis faire autrement que de l'adorer ! & du moins , du moins , je ne lui donnerai pas de compagnes.

Mais que peut un mortel contre la destinée ? Mon génie persécuteur , à l'instant même où je formois les plus belles résolutions , se préparoit à m'imposer la loi de plusieurs infidélités nouvelles , de plusieurs infidélités dont on verra qu'il seroit trop injuste de m'imputer tout le crime.

Mde. de Fonrose , que je croyois déjà bien loin , vint à midi nous annoncer qu'une indisposition légère l'ayant retenue à la ville , elle venoit dîner avec nous ; & tout de suite on fit la partie d'aller , en sortant de table , se promener aux Thuilleries ; je refusai d'en être. Avant le dîner , Mde. de Fonrose , que mon père laissa quelques instans seule

avec moi, me dit : vous avez bien fait de ne pas vouloir venir avec nous. Sautez de joie : ce soir, vous verrez Mde. de Lignolle. — Il n'est pas possible ! Ecoutez, & remerciez votre amie. Ce matin, comme j'étois à ma toilette, il m'est venu dans la tête une idée lumineuse. J'ai couru chez la comtesse pour lui en faire part ; mais toujours trop prompte, elle étoit déjà partie. Je me suis tout-à-coup rejetée sur la vieille tante : j'ai dit à Mde. d'Armincour que Mlle. de Brumont, venant d'obtenir seulement tout-à-l'heure, l'inattendue permission d'aller au Gâtinois, m'envoyoit prier Mde. la marquise de vouloir bien retarder son départ de quelques heures, pour lui donner une place dans sa voiture. — Dans sa voiture ! & pourquoi pas dans la vôtre ? — Belle demande ! parce que je me sacrifie, moi ! pour que vous puissiez aller à la campagne, il ne faut pas que j'y aille. Après le concert, j'emmène votre pere chez moi, & j'ai pour l'y retenir toute

la nuit, un moyen que je vous laisserai deviner, jeune homme! Le baron fera d'autant moins de difficulté, qu'étant instruit de l'éloignement de Mde. de Lignolle, il ne pourra m'alléguer le danger de vous laisser maître de vos actions. M. de Belcour restera, je vous le promets; je m'engage même à le garder toute la journée de demain. Demain, je ferai si bien, qu'il ne rentrera qu'à minuit. Arrangez vous pour être, à tout hasard, de retour avant neuf heures. Vous le pouvez : aussitôt après le dîner, que j'ai demandé qu'on voulût bien faire avancer, dès que votre pere & moi seront partis, *Agathe* va venir vous coiffer & vous habiller. Tout de suite, dans une voiture de place, vous vous rendrez chez Mde. d'Armincour... — Ne perdez pas son adresse. ... — Eh! ne craignez rien! — Il sera peut-être six heures quand vous partirez. Vous arriverez encore assez tôt pour passer une bonne nuit avec la comtesse. Le matin, vous serez

à cette fête à côté de Mde. de Lignolle... qui aura sans doute les yeux un peu battus & plus envie de dormir que de faire les honneurs de chez elle. Mais enfin , il n'y a pas de plaisir sans inconvénient ; je vois d'ici que sa petite figure pâlie , fatiguée , vous paroîtra plus intéressante. Mais patience ! vous aussi , vous aurez votre châtiment : car , un amant comme Faublàs a toujours faim. Monsieur ! il faudra cependant laisser le grand dîner ! j'en suis au désespoir ! à deux heures précises , en chaise de poste ... Chevalier , n'y manquez pas au moins ! n'allez pas céder aux sollicitations de votre étourdie maîtresse , la compromettre , me désobliger & vous enlever à jamais les seules ressources qui vous restent dans la compassion d'une amie telle que moi , d'une amie.

Mon pere , qui rentroit , força la baronne à changer de conversation. Tout se passa d'abord aussi heureusement que Mde. de Fonrose me l'avoit

annoncé. Avant cinq heures, Faublas fut déguisé ; à cinq heures précises, Mlle. de Brumont posoit à peine le bout de ses levres sur le menton pointu de la vieille marquise, qui lui rendoit ce prétendu baiser avec une lenteur vraiment désespérante, & en la poursuivant d'un regard qu'une tendre curiosité sembloit animer. Mais en revanche, Mlle. de Brumont donnoit une bonne & franche embrassade à certaine fille svelte, mince, élancée, grande-lette, & qui n'avoit sur ses joues de quinze ans que les couleurs brillantes de la nature & de la pudeur. — Mde. la marquise, voilà une jolie personne ! — C'est une cousine de votre amie : Mlle. de Mésanges. Je viens de l'aller prendre à son souvent pour la mener à cette fête.... A propos de fête, vous n'étiez donc pas hier à Longchamps avec la comtesse ? — Non, Madame.... Mademoiselle est des nôtres ? tant mjeux. . . — Vous n'y avez pas été, à Longchamps ? — Non, Madame....

Je suis bien-aise que Mademoiselle vienne avec nous ! — J'y ai vu quelqu'un qui vous ressembloit beaucoup , reprit l'éternelle bavarde. — Où cela , Madame ? — à Longchamps. — Cela se peut bien. . . . Voilà une personne vraiment charmante ! Mais c'est déjà une fille à marier ! — Nous y songeons , répliqua la Douairière. — Et vous , Mademoiselle , lui demandai-je. — Moi ! répondit l'Agnès en baissant les yeux & croisant , d'un air embarrassé , ses mains beaucoup plus bas que sa poitrine , moi ! . . . Dame ! ça ne me regarde pas. On m'a dit pourtant qu'on me le diroit ; & c'est que j'ai bien prié qu'on m'avertit quand il seroit temps. — Oui , oui , s'écria la marquise , nous vous avertirons. Tenez ! c'est Mlle. de Brumont qui vous parlera. . . . La veille , vous lui parlerez , n'est-ce pas ? Je ne veux point qu'il lui arrive le même malheur qu'à ma pauvre petite niece. . . . il pourroit bien lui arriver ! En vérité. . . . ça ne fait rien non plus , ajouta-t-elle
tout

tout bas, rien ! Mais c'est vous que je charge de la mettre au fait. — Avec bien du plaisir. — Pas à présent, pourtant... mais quand le moment sera venu, je vous supplie d'y mettre tout votre talent. — Mde. la marquise peut compter sur moi. — Oui. Je me doute bien que je vous trouverai toujours disposée à me rendre de pareils services.... Je ne connois pas de fille plus obligeante que vous !

Nous partîmes, & comme nous montions en voiture, je ne pus m'empêcher de faire cette remarque, que Mlle. de Mélanges avoit la jambe fine & le pied très-petit.

Et comme nous faisons route, je ne pus m'empêcher d'entrevoir quelquefois, à travers une gaze infidelle, quelque chose de fort joli ; je ne pus m'empêcher de me dire tout bas que celui-là seroit un fortuné mortel, qui le premier verroit ce sein naissant palpiter de plaisir. Mais ce fut avec un vrai chagrin que je fis bientôt une autre

découverte : c'est qu'il y avoit sur la figure de la jeune personne, je ne sais quoi de moins piquant que la pudeur aimable, de plus niais que la simple ingénuité, je ne sais quoi qui sembloit m'avertir que l'amour, ordinairement si prompt à former les filles, donneroit difficilement de l'esprit à celle-là.

Au reste, soit instinct, soit sympathie, Mlle. de Mefanges paroissoit avoir déjà beaucoup d'amitié pour moi quand nous arrivâmes au château. Tout le monde y dormoit : une seule femme-de-chambre venoit encore pour Mde. la marquise & la jeune parente. La comtesse avoit eu soin de réserver à ses plus chères convives son propre appartement. Sa tante devoit occuper son lit : elle en avoit fait dresser un autre pour sa petite cousine, dans le cabinet voisin ; ce cabinet à porte vitrée, où le lecteur se souviendra que j'ai promis de le ramener plus d'une fois. Quant à Mlle. de Brumont, comme elle n'étoit pas attendue, il n'y

avoit point au château de quoi la loger. Pas une chambre, pas un lit ne restoit vuides. Tous les ans, à l'époque de cette fête ordinairement brillante, la marquise recevoit chez elle sa famille entiere; & cette fois, comme il arrive trop souvent à la campagne, beaucoup d'amis qu'on n'avoit pas prié étoient venus le soir, amenant encore avec eux leurs amis. Mon premier mot fut qu'on éveillât la comtesse. La vieille marquise se fâcha presque: il n'étoit pas délicat de demander qu'on troublât le repos *de son enfant*, des jeunesses pouvoient bien coucher ensemble & ne mourroient pas pour une mauvaise nuit! la jeune fille me regarda d'un air boudeur: j'étois une méchante de vouloir qu'on éveillât sa cousine; ne seroit-il pas plus divertissant de causer ensemble toute la nuit, que d'aller chacune de son côté dormir dans un lit?

O mon Eléonore! je te donne ma parole d'honneur que, malgré la *mauvaise nuit* dont la tante me menaçoit,

malgré l'intéressante conversation que me faisoit espérer ta cousine, j'insistai pour aller à toi. Mais la marquise alors prenant de l'humeur, défendit absolument à la femme-de-chambre de m'indiquer ton appartement, & lui donna tout d'un coup l'ordre effrayant de nous deshabiller toutes trois. Pouvois-je, je te le demande, aller dans les nombreux corridors de ce vaste château, cherchant de porte en porte la maîtresse du lieu, réveiller à deux heures du matin toute la compagnie? Remarque d'ailleurs que le trop habile domestique dépouilloit déjà ta vieille tante de tous les attirails de sa toilette, & ne pouvoit tarder de venir à moi. Sous quel prétexte cependant refuser bientôt ses très-dangereux services? Conviens donc, mon Eléonore, conviens de bonne grâce qu'il me fallut sur le champ prendre le parti de la résignation.

Je me deshabillai vite & je courus au cabinet, & j'avois déjà le pied dans

le très-petit lit où les Demoiselles de Mésanges & de Brumont auroient sans doute bien de la peine à pouvoir se tenir toute la nuit, l'une à côté de l'autre.

Mais, ô ciel, quel coup de foudre vint m'aterrer! la maudite vieille s'est ravisée. Apparemment qu'en se rappelant le talent qu'elle me connoît de tout expliquer, elle a craint que je n'en fîsse avec son Agnès un usage prématuré. Non, non, me crie-t-elle de sa voix cassée, qui me paroît en ce moment vingt fois plus rauque; réflexion faite, c'est avec moi que vous coucherez. Chacun devine comme à cette proposition je me récriai, mais je ne dois cacher à personne que la jeune fille en fut autant que moi révoltée: quoi! ma bonne cousine, de peur que nous ne soyons un peu gênées, vous vous exposeriez à passer une mauvaise nuit? — Ne crains pas cela ma petite Mésange, tu sais que j'ai le sommeil excellent, rien ne m'empêche de dormir. — Quoi,

258 VIE DU CHEVALIER

Mde. la marquise , vous auriez pour moi cette excessive bonté de permettre que je vous... incommode? — Point du tout ! mon ange ; vous ne m'incommoderez point du tout !... je remarque que ce lit est fort grand. Nous y serons à merveille , vous verrez ! c'étoit là justement ce que je ne me souciois pas de voir ; je tentai de recommencer mes représentations caressantes : un *je le veux* très-absolu me ferma la bouche.

Et maintenant plus vite encore & plus cruellement que tout-à-l'heure il fallut m'immoler. J'étois en chemise ! si pourtant vous n'appercevez pas du premier coup-d'œil , ce qui me gênoit beaucoup , si je suis obligé de vous montrer dans toute son étendue , l'embarras extrême où je me trouvois , comment ferai-je pour ne pas violer un peu l'austère pudeur ? Lecteurs qui manquez de pénétration , ayez du moins de l'indulgence. Qui de vous , étant à ma place , auroit pu suffisamment couvrir avec ses deux mains seulement , en

étendant l'une sur sa poitrine & jettant l'autre ailleurs, auroit pu suffisamment couvrir la partie foible où il y avoit quelque chose de moins, la partie forte où il se trouvoit quelque chose de trop; quelque chose que dans le voisinage de Mlle. de Mésanges il m'étoit impossible de contenir, & qui de momens en momens, devenoit plus difficile à cacher. (1) Mlle. de Brumont, pour dérober Faublas à tous les yeux, n'eut donc en sa mésaventure de parti moins mauvais à prendre que celui d'une prompte obéissance. Il fallut que sans délibérer elle quittât l'étroite couche d'une fille novice, pour se précipiter dans le grand lit, où vint bientôt à ses côtés voluptueusement s'étendre un tendron de près de soixante ans!

Ah! plaignez-le, Faublas! plaignez-

(1) Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou.

Le conte des Lunettes.

O! mon bon La Fontaine, je ne suis pas
aussi polisson que toi.

le ! Jamais situation ne fut pour lui plus chagrinante. Oui, dans ce même lit, il n'y a pas quinze jours, je souffrois moins, lorsqu'indigne de la tendresse de deux amantes, je me sentois sous les yeux de mon Eléonore & de la marquise, prêt à mourir de ma foiblesse extrême. Et c'est aujourd'hui l'excès de ma force qui cause mes craintes & fait mon supplice ! Quoi donc ? Une sexagénaire, par la seule raison qu'elle est femme, peut-elle allumer dans mon sein ces feux dévorans ? Mais ! n'est-ce pas plutôt, n'est-ce pas qu'à travers une cloison trop mince, les nubles attraits de cette enfant me font éprouver encore leur brûlante influence ?

Approchez-vous, mignonne, approchez-vous, me disoit tendrement ma compagne. — Non, Mde. la marquise, non... je vous gênerois. — Vous ne me gênez pas, mon cœur, je n'ai jamais trop chaud dans mon lit. — Moi, Madame, la chaleur m'incommode,

— Cela , par exemple , je le crois très-possible ! à votre âge , j'étois tout de même. . . . — Oui , sans doute. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir , Mde. la marquise. — J'étois tout de même , & lorsque M. d'Armincourt vouloit faire lit à part , il me rendoit service. — Fort bien. Mde. la marquise , je vous souhaite une bonne nuit. — Il me rendoit service de s'en aller , . . . quand il avoit fait son devoir , bien entendu. . . . & je lui rends justice : dans sa jeunesse il ne se faisoit pas tirer l'oreille. Oh ! ce n'étoit pas un M. de Lignolle ! — Je vous en fais mon compliment. . . . je crois qu'il est tard , Mde. la marquise ? — Pas trop. . . approchez donc , ma petite , je ne vous entends pas. . . est-ce que vous me tournez le dos ? — Oui , parce que. . . parce que je ne peux dormir que sur le côté gauche. — Le côté du cœur ! voilà qui est singulier ! cela doit gêner la circulation. — Vraiment oui ; mais l'habitude. — L'habitude , mon ange ,

vous avez raison!... Tenez, moi, depuis que je suis mariée... il y a déjà long-temps.... — Oui. — J'ai contracté celle de m'étendre toujours ainsi... sur le dos... & je n'ai pas pu la perdre. — C'est peut-être tant mieux pour vous, car la posture est bonne..... Mde. la marquise, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir. — Vous avez donc bien envie de dormir? — Je vous en réponds! — Eh bien! allons mon cœur... ne vous gênez pas, il y a de la place.... mais où est-elle donc? Tout-à-fait sur le bord du lit?

Elle fit un grand mouvement : si main n'avoit pas arrêté la sienne, bon Dieu! qu'auroit-elle senti!

Ah! Madame, ne me touchez pas! vous me feriez sauter au ciel! — La! la! mon poulet, ne sortez pas du lit. Je voulois seulement savoir où vous étiez..... remettez-vous, remettez-vous donc!.... mais à votre aise.... vous êtes donc bien chatouilleuse, mon

petit cœur ? — Prodigieusement ! ... une bonne nuit , Mde. la marquise. — Et moi aussi. Je ne fais pas si c'est encore une habitude... dites ? — Je ne crois pas. — Mais , ma petite , ne restez donc pas tout-à-fait sur le bord... vous tomberez ! — Non. — D'où vient cet entêtement ? Pourquoi ne pas s'approcher ? il y a plus d'espace qu'il n'en faut. — C'est que.... je.... je ne puis rien toucher ! si par hasard je rencontrais seulement le bout de votre doigt... je me trouverois mal. — Diable ! c'est une maladie , ça ! comment ferez-vous donc quand vous serez mariée ? — Je ne me marierai pas. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir , Mde. la marquise. — Et comment auriez-vous pu rester sur ce lit de fange , à côté de la petite Mésange ? — Vous avez raison , il m'eût été impossible d'y tenir ! Mde. la marquise , je vous souhaite une bonne nuit. — Quelle heure peut-il être ? — Je ne fais pas , Madame , mais je vous souhaite une bonne nuit.

Enfin la bavarde voulut bien se décider à me faire entendre à son tour le bon soir si vivement sollicité ; mais ce bon soir ! applaudis-toi , Faublas ! ce bon soir , tu n'étois pas le seul qui le desirasses.

Dès que la marquise se fut mise à ronfler , car il y avoit encore dans la compagnie de ma charmante coucheuse ce petit agrément , qu'on l'entendoit ronfler comme un homme ; quand donc elle se fut mise à ronfler , il me sembla qu'à voix basse on m'envoyoit ce doux appel : ma bonne amie ! Je crus que c'étoit un jeu de mon imagination frappée , cependant je levai la tête & me tins à l'affût du moindre bruit ; un second : ma bonne amie vint le moment d'après caresser mon oreille. — Ma bonne amie , vous même ! de quoi s'agit-il ? — Est-ce que vous pouvez dormir ? vous ! — Non , en vérité ! je ne peux pas. — Ni moi non plus , ma bonne amie ; pourquoi cela ? — Pourquoi ? ... parce que , ma bonne amie , comme

vous le disiez si bien tout-à-l'heure ,
il seroit plus divertissant de causer
ensemble. — Puisque vous le croyez
ainsi , venez donc. — De tout mon
cœur ; mais la marquise ? . . . — Ma
cousine ? oh ! quand elle ronfle , c'est
signe qu'elle dort. — Je vous crois.
— Et elle dort tout de bon , lorsqu'elle
dort. Allez , ma bonne amie , vous ne
risquez rien. Venez. — Ah ! comme je
vous le dis : de tout mon cœur ! ma
bonne amie. . . . mais vous êtes enfer-
mée ! — Certainement , toujours on
m'enferme , moi , sans cela j'aurois peur !
— Et comment voulez-vous donc que
j'entre ? — Dame ! ce n'est pas moi
qui me suis enfermée ! — Je ne dis
pas que ce soit vous. — Ce n'est pas
moi , parce que je ne m'apperçois pas du
tout que vous me fassiez peur , vous
ma bonne amie. — Ma bonne amie ,
vous êtes bien bonne. Cependant je
suis à votre porte , un peu légèrement
vêtu pour faire la conversation. — Ah !
mais c'est Mde. la marquise qui m'a

enfermée. — Cela n'empêche pas que je ne commence à me refroidir beaucoup. — Ah ! mais, c'est qu'elle a mis la clef dans sa poche, Mde. la marquise. — Après ? je ne l'ai pas, moi, sa poche. — Ma bonne amie, vous pouvez la trouver à tâtons. — A tâtons ! ma bonne amie ! je vais chercher. — Oui, ma bonne amie ; presqu'au pied de son lit, sur le second fauteuil à gauche, c'est là que je l'ai vue poser sa poche. — Et que ne disiez-vous cela tout de suite, ma bonne amie !

Sans faire le moindre bruit, je trouvai le fauteuil, la poche, la clef, la serrure. Je trouvai ma bonne amie qui me reçut dans son lit pour causer, ma bonne amie qui pour me réchauffer, se jeta dans mes bras & me serra de tout son corps. L'aimable enfant !

Vous cependant, déesse de mon histoire & de toutes les histoires du monde, vous qui n'avez pas dédaigné de prendre ma plume quand il a fallu décemment raconter les croustilleux débats

de la niece & de la tante, les questions délicates multipliées par celle-ci, les amoureuses instructions à celle-là prodiguées; ô Clio, digne Clio, venez! venez peindre aujourd'hui l'étonnement de la cousine, ses premières inquiétudes & ses douces erreurs. Venez peindre encore autre chose! venez! le récit qui me reste à faire est peut-être plus surprenant & plus difficile qu'aucun de ceux dont je n'ai pu jusqu'à présent me dispenser d'entretenir la curiosité publique.

Depuis quelques minutes nous cautions fort amicalement; & je commençois à me réchauffer. Un tiers qui vint se mêler de la conversation, la troubla. Sa brusque arrivée fit faire à Mlle. de Mésanges un haut-le-corps en arriere. — Ma bonne amie, qu'avez-vous donc qui vous effraye? — Eh! mais, vos deux mains sont là sur mon col... & pourtant j'ai senti... j'ai senti comme si vous me touchiez encore quelque part! — Cela vous étonne? c'est que je

suis... bonne à marier. — ... — ...

— ... — Ma bonne amie, que voulez-vous que je vous dise... vous a manqué jusqu'à présent, parce que vous étiez encore trop petite fille. — Ah !

— ... — ... — Puisque cela doit être ainsi, repliqua notre Agnès, Mde. la marquise n'a pas besoin de m'avertir : un si grand changement ne m'arrivera pas sans que je m'en aperçoive. ... — Oui je ris. Je pense qu'on attrape bien ma bonne amie *Des Rieux*

.... — Une bonne amie de votre couvent ? — Oui. ... — Avec qui vous allez causer la nuit ? — Quand on oublie de m'enfermer. — On l'attrape, cette Demoiselle ? — Certainement, tous les jours on lui dit qu'elle est formée ; je vois bien que cela n'est pas vrai, & que c'est parce que l'on attend encore quelque chose, que l'on ne cesse de différer son mariage sous différens prétextes. — Probablement, quel âge a-t-elle ? — Seize ans. — Oh ! trop jeune encore. moi j'en ai bientôt dix-

huit... — Et il y a long-temps que vous êtes bonne à marier? — Un an... à peu-près un an... Ah ça, vous ne dites à personne que vous causez avec cette Demoiselle? — Je ne suis pas si bête! on s'arrangeroit de manière que nous ne le pourrions plus. — Ainsi vous ne vous aviserez pas de conter que je suis venue cette nuit vous entretenir? — N'ayez pas peur..... A propos, il y a quelque chose qui nous tourmente beaucoup *Des Rieux* & moi. Vous me direz sûrement cela, vous ma bonne amie. Qu'est-ce que c'est qu'un homme? — Un homme? je donnerois tout au monde pour le savoir! ma bonne amie. — Oui? eh bien, soyez de l'accord que nous avons fait *Des Rieux* & moi. — Voyons? — C'est que la première des deux qui se marieroit, viendrait dès le lendemain tout conter à l'autre. — Va! j'en suis!..... — Ma bonne amie, vous m'embrassez presque tout comme *Des Rieux* m'embrasse, & je ne fais pas :

il me semble que cela me fait encore plus de plaisir. — Cela vient de ce qu'apparemment je vous aime davantage que vous ne lui plaisez. — Ma bonne amie. . . — Eh bien ?

Que vouloit-elle faire de ma main dont elle s'empara tout d'un coup en disant : embrasse-moi donc tout-à-fait comme *Des Rieux* m'embrasse, ma bonne amie. — Ma bonne amie, pas tout-à-fait comme ; mais peut-être un peu mieux.

Quoique je ne cessasse de l'affurer que tout seroit bientôt fini, que le plus difficile étoit déjà fait, la jeune personne, après quelques foibles cris, à grand peine étouffés, ne put retenir un dernier cri plus perçant. Je ne vous dirai pas ce qui causoit alors ses souffrances ; mais je crois vous avoir prévenus que Mlle. de Mésanges avoit le pied très-petit.

N'étoit-ce pas une chose bien cruelle que d'être obligé de quitter le champ de bataille, au moment où la victoire

se déclaroit ? il le fallut pourtant ! La marquise , tout-à-coup tirée de son premier sommeil , s'agitoit en murmurant ces mots : Mon Dieu ! ... mon Dieu ! ... c'est un songe ! ... ah ! ce n'est qu'un songe ! Aussitôt je pris mon parti , je quittai le lit de l'*ex-pucelle* , & me traînai sur les genoux , en m'aidant de mes mains , jusqu'au lit de la douairière. Alors celle-ci tout-à-fait réveillée , s'inquiétoit vraiment beaucoup de ce qui avoit causé le bruit qu'elle venoit d'entendre : hélas ! c'est moi , Madame. — Vous , Mademoiselle ! & où êtes-vous donc ? — Par terre , dans la ruelle. Je viens de me laisser tomber. — Aussi , vous voulez rester sur le bord ? — Au contraire , Mde. la marquise ! — Comment , au contraire ? — Je me suis trop approchée. — Eh bien ! — Eh bien ! Madame en dormant se remue ; Madame a avancé sa jambe ; sa jambe m'a touchée. — Je ne l'ai pas fait exprès , ma chère enfant. . . . Là ! bien ! remettez-vous. . .

& restez à quelque distance. — Oh ! oui. — Ma petite , vous m'avez réveillée en sursaut. . . . — Ne me grondez pas , Mde. la marquise : j'en suis au désespoir. — Je ne vous gronde point , il n'y a pas grand mal : nous allons causer un moment. — Je vous prie de m'en dispenser. Je me sens déjà toute malade d'avoir si peu dormi. . . — Ecoutez du moins le rêve que je faisois. . . . — Bon soir , Mde. la marquise. — Ah ! je veux vous conter mon rêve ! — Mais , Madame ! vous ne pourrez plus ensuite vous rendormir ! — Oh ! que si ! tant que je veux , moi ! . . . Mon cœur , où va-t-on prendre ce qu'on voit dans les songes ? la scène étoit ici : je rêvois qu'un insolent m'épousoit de force. . . . — Ah ! . . . ah ! Mde. la marquise ! quel homme pouvoit donc avoir cette audace ? — Devinez. — Ce n'étoit pas moi , toujours. — Non , ce ne pouvoit pas être vous ; mais c'étoit apparemment votre frere. . . . — Je n'ai pas de

frere. — Je ne dis pas que vous en ayez , ma mignone. Tous les jours on rêve ce qui n'est point.... Dans mon songe , c'étoit mon frere : car il vous ressembloit à s'y méprendre ! — Pardonnez-moi donc ce nouveau tort....

— Vous badinez , mon ange ! ce n'est pas votre faute , d'abord ! & puis , il n'y a point de mal ! Mais écoutez , ce n'est pas tout.... — Quoi ! l'impertinent ! il a peut-être eu le courage de recommencer ? — Non. Je l'ai vu bientôt me quitter pour aller dans ce cabinet.... — Dans ce cabinet ?

— Sans ma permission , entendez vous ?

— Sans votre permission ? — Se marier avec la petite de Mésanges.....

— La petite de Mésanges ! — Qui le laissoit faire. — Qui le laissoit faire !

— Attendez donc. Voici le plus singulier : l'enfant n'étant pas comme moi rompue à cet exercice.... — Eh bien !

— La douleur.... — La douleur !

— Lui a fait pousser un cri.....

— Un cri ! — Qui m'a réveillée.

Qu'on se figure , s'il est possible , la mortelle frayeur dont j'étois agité. Ce rêve , si convenable à la circonstance , la marquise l'avoit-elle eu réellement ? Etoit-ce un avertissement tardif que l'hymen , ennemi né de tous les succès de l'amour , venoit d'envoyer à la trop vigilante duegne , afin d'empêcher du moins que mon triomphe ne s'accomplît ? ou , par un malheur plus grand , la vieille maudite avoit-elle , à l'instant même , avec une admirable présence d'esprit , inventé ce prétendu songe , tout exprès pour me donner clairement à comprendre que mon crime étoit découvert , qu'un entier dévouement pouvoit seul l'expier , qu'il falloit tout - à - l'heure m'avancer au supplice qui dans ses bras m'attendoit ? A cette dernière idée , tous mes sens à-la-fois se soulevèrent. Je rappelai pourtant mon courage , afin de m'assurer par quelques questions adroites , des vraies dispositions de Mde. d'Armincour.

Est-ce donc sérieusement ? —
 Sérieusement , mon petit cœur. — Quoi !
 Madame , vous entendiez ? —
 Vraiment , oui , j'entendois. — Vous
 m'avez dit aussi que vous aviez vu !
 Comment pouviez - vous voir sans
 lumière ? — Ah ! dans mon rêve il fai-
 soit jour.

Cette réponse faite du ton le plus
 simple me rendit ma tranquillité : bon
 soir, Mde. la Marquise. — Allons , mon
 enfant , puisqu'absolument vous le
 voulez : bon soir !

Ma compagne , à ces mots , se ren-
 dormit ; & son ronflement nasillard ,
 qui tout - à - l'heure déchiroit mon
 oreille , maintenant la caressoit comme
 l'auroit pu faire la voix la plus enchan-
 tresse , la voix de *Baletti* ! Ne vous
 en étonnez pas : il m'annonçoit que
 l'heure du berger m'étoit rendue !
 c'étoit l'heureux signal auquel je devois
 me hâter d'aller reprendre un charmant
 ouvrage très-avancé ; mais enfin mal-
 heureusement interrompu comme il

s'achevoit. Pressé d'y mettre la dernière main, je soulevai la couverture avec infiniment de précaution, & déjà mes pieds touchoient le carreau, quand j'entendis tout-à-coup cesser le ronflement propice. Une main pote & ridée, qui me parut celle de Proserpine, me saisit par la nuque, & me tint là quelque temps en arrêt : un instant ! me dit enfin l'inférieure vieille, j'y vais avec vous. Elle y vint en effet, mais pour refermer soigneusement la porte : dormez ! Mademoiselle, dormez ! cria-t-elle à la petite de Mésanges ; & prenez patience ! Nous vous marierons bientôt. — Ah ! mais, Mde. la marquise, répondit ma bonne amie d'une voix traînante, je ne suis pas encore bonne à marier ! moi ! — Oui ! oui ! répondit l'autre en la contrefaisant, petite sucrée ! vous avez l'air de n'y pas toucher ! cela n'empêchera pas qu'on n'y mette ordre, & cela, le plutôt possible. Allons ! vous, la Demoiselle aux habitudes, ajouta-t-elle en me reconduisant

duisant à son lit par la main , voyons ! voyons si vous ne pouvez en effet veiller que pour les jeunes !

A ces terribles paroles qui m'annonçoient des tourmens tout prêts , je sentis un frisson mortel glacer mon sang , mon sang qui rappelé de toutes les extrémités , reflua vers le cœur avec une prodigieuse vitesse. Tremblant de tous mes membres , je me laissai traîner vers l'échaffaud. Je tombai sur ce lit où déjà m'attendoit une furie pour m'étreindre de ses bras vengeurs ; j'y tombai sans force , sans mouvement , presque sans vie.

Il y eut un moment de silence ; après quoi , de sa voix cassée qu'elle s'efforçoit d'adoucir , l'impatiente marquise me demanda si j'avois oublié son rêve , si je comptois ne l'accomplir qu'en un point seulement ? Hélas ! j'y songeois à son rêve ; je songeois qu'il paroïssoit indispensable de prévenir par mon dévouement généreux de plus grands malheurs. Devois-je , en faisant à Mde.

d'Armincour une insulte qu'aucune femme ne pardonne, exposer à sa facile vengeance Mlle. de Mésanges prise pour ainsi dire sur le fait, & ma chère Lignolle sans doute aussi compromise? devois-je risquer de me mettre ainsi sur les bras toute la cohue des trois familles réunies? il n'y avoit donc plus qu'un magnanime effort qui pût sauver mes deux maîtresses & me sauver moi-même.

Jamais plus qu'alors je n'éprouvai combien un *résolu* jeune homme, dont le grand courage est d'ailleurs commandé par la nécessité qui presse, peut en toute occasion compter sur lui-même. Après de courtes indécisions, après quelques premiers momens d'abattement & de terreur, inséparables de l'épouvantable entreprise à laquelle j'étois appelé, je me sentis moins incapable de la tenter & peut-être de la mettre à fin. Malheureux! ton heure est donc enfin venue!... allons, Faublas. Allons! du cœur!

immole-toi. Ainsi j'encourageois tout bas ma vertu qui chanceloit encore, & pour l'affermir j'eus besoin d'un nouvel effort. Mais enfin la victime ne désirant plus rien que de s'épargner au moins de cruels apprêts, que d'accomplir le douloureux sacrifice en un seul instant, s'il étoit possible; la victime résignée se précipita tout d'un coup sur son bourreau.

Quelle vivacité! s'écria la maligne vieille en ricanant. Doucement, Monsieur! doucement donc! mon rêve a dit que vous m'épousiez de force. De force! comprenez-vous? Or, je vous le demande, êtes-vous disposé à de grandes témérités? Avez-vous l'intention bien déterminée de violer la douairière d'Armincour? — Non, Madame, en vérité! j'ai trop d'honneur pour me permettre une aussi indigne action. — Eh bien! tenez-vous donc tranquille à mes côtés. J'ai pu vous faire une malice, la gaieté est de tous les âges, & pour moi de tous les instans; quand il

n'est pas question de mon Eléonore. Mais ce seroit pousser un peu trop loin la plaisanterie, que d'accepter ce que vous avez la générosité de m'offrir. Gardez, gardez pour les jeunes femmes : si la tante vous prenoit au mot, la niece pourroit n'être pas contente. — La niece! vous pensez que Mde. de Lignolle... — Assurément, je le pense; mais pour le moment laissons la comtesse, il nous convient de traiter un objet plus pressant. Monsieur, vous parliez tout-à-l'heure d'une indigne action? mais ne sentez-vous pas que celle dont vous vous êtes rendu coupable pendant mon sommeil est horrible? Madame... quel autre à ma place... — A votre place, & pourquoi vous trouver à cette place où vous ne deviez jamais être? pourquoi venir chercher des tentations auxquelles personne ne résisteroit? pourquoi surprendre la confiance des parens par un déguisement perfide? Monsieur, je ne vois rien qui vous puisse excuser.... mais vous

avez du moins , je l'espere , quelques
 moyens de réparer l'injure que vous
 venez de faire dans la personne de Mlle.
 de Mésanges , à tous ses parens ici ras-
 semblés ? — Madame.... — Sans doute
 vous épouserez cette enfant ? — Ma-
 dame.... — Répondez net : ne le vou-
 lez-vous pas ? — De tout mon cœur....
 oh oui ! il épouserait toute la famille ,
 lui toute la famille & moi-même !
 je n'avois qu'à le laisser faire ! —
 De tout mon cœur , comme je vous dis ,
 mais.... — Voyons votre mais. — Je
 ne le peux pas. — Vous êtes marié ,
 n'est-il pas vrai ? — Oui , Madame. —
 C'est cela , voilà qui devient certain !
 — Qu'est-ce qui devient certain ? —
 Laissez , Monsieur ! laissez ! je me parle
 à moi vous voyez bien que c'est
 une chose épouvantable de séduire
 ainsi des jeunes personnes qu'il ne vous
 est même pas possible de prendre en
 mariage. Car elle est séduite , n'est-ce
 pas ? c'est une affaire finie ? Madame
 — Parlez , Monsieur. Ce qui est

fait est fait. Il n'y a plus de remède ! mais au moins , vous voudrez bien me dire en quel état précisément vous avez laissé la jeune personne.... Je me suis sûrement réveillée trop tard pour elle ? mais c'est qu'aussi , puisque j'avois des soupçons , je n'aurois pas dû me laisser aller au sommeil ! cependant le moyen de croire qu'ils auront , avec la volonté de faire une sottise ! l'adresse , l'audace & le temps nécessaires ; quand moi , qui dois être bien tranquille sur mon propre compte ! je tiens le mauvais sujet dans mon lit & la petite fille sous la clef , & la clef dans ma poche ! Il faut être un vrai diable , un diable enragé. Allons ! Monsieur , convenez-en : la jeune personne a la jeune personne est la jeune personne a tout-à-fait subi sa métamorphose ? — Madame , à ne vous rien cacher , je crois mon triomphe complet.... — Le beau triomphe ! bien difficile en vérité ! — Très-difficile ! car la charmante enfant,... — Bon !

le voilà qui , dans son enthousiasme, va me faire des détails. Ah ! pardon , Madame difficile ou non , j'en ai si peu joui , que je n'imagine pas qu'il en puisse résulter pour Mlle. votre cousine des suites bien sérieuses. — Comment l'entendez-vous ? expliquez-moi cela. — J'entends qu'on ne doit gueres présumer la grossesse. — Voyez donc ! s'écria-t-elle avec feu. La belle grâce que vous nous faites-là ! mais en attendant , Monsieur , la virginité est à tous les diables ! comptez-vous cela pour rien ? vous ! auriez-vous été content si l'on vous eût donné en mariage une fille déjà toute instruite ? — Instruite ? elle ne l'est pas. — Que dit-il ? — Elle l'est si peu qu'elle me croit Demoiselle. — Mais vous-même , me croyez-vous faite d'hier pour me fabriquer de pareils. . . . — Mde. la marquise ne vous fâchez pas. Je vais tout vous conter.

La bonne parente qui ne m'entendit pas sans m'interrompre par de fréquen-

tes exclamations , s'écria quand je n'eus plus rien à dire : voilà qui est fort extraordinaire & qui diminue un peu le mal.... un peu. Monsieur , je vous demande le plus profond secret , & je compte assez sur un reste d'honnêteté....

— Comptez-y , Madame. Vous sentez qu'à présent je ne puis trop-tôt marier cette enfant là , ce ne sera pas une chose difficile : elle a de la figure & du bien. Il ne lui manque rien . . . rien que ce que vous venez de lui ôter. Mais cela ne paroît pas sur le visage d'une fille , & fort heureusement , voyez-vous ! car , entre nous soit dit , il y a beaucoup de belles Demoiselles qui ne s'établiront jamais. Celle-là fera donc pourvue le plutôt possible , & comme le hasard pourroit faire que bientôt vous entendissiez dans le monde parler du nigaud qui se disposeroit à l'épouser , ne vous avisez pas alors de . . . — Soyez parfaitement tranquille. Il faut , je le sens bien , que cette aventure reste absolument entre vous &

moi. — Bien, Monsieur. Je ne dirai rien à la jeune personne, car que lui dirois-je ? c'est une petite sotte qui, sans le savoir, s'est avisée de faire la grande fille. Voilà tout. Laissons-lui son erreur ridicule, mais utile. Seulement pour qu'elle ne puisse ni la communiquer, ni l'appercevoir, j'aurai soin de la recommander à son couvent, elle & sa bonne amie qui *l'embrasse*. Cependant, si vous jugez que cela puisse être convenable, nous pourrons mettre sa cousine dans le secret. — Sa cousine ? — Oui. — Mde. de Lignolle ? oh ! non, non. — Vous ne vous en souciez pas ? il est vrai qu'elle est bien vive pour être bien discrete. — Sans doute. — D'ailleurs votre conduite l'intéresse peut-être assez. . . . — L'intéresse ? point du tout ! — Point du tout ? Ah, Monsieur ! maintenant je sais que la jeune personne qui lui a tout expliqué, est un cavalier charmant ! & vous voulez que je sois encore votre dupe ? — Madame, . . . — Laissons cela :

286 VIE DU CHEVALIER, &
c'est un article très-délicat auquel nous
reviendrons, quand il en sera temps.
Monsieur, je vous souhaite à mon tour
une bonne nuit. Reposez-vous, si bon
vous semble, mais croyez que je ne
m'endormirai plus.

Fin du sixieme Volume.



